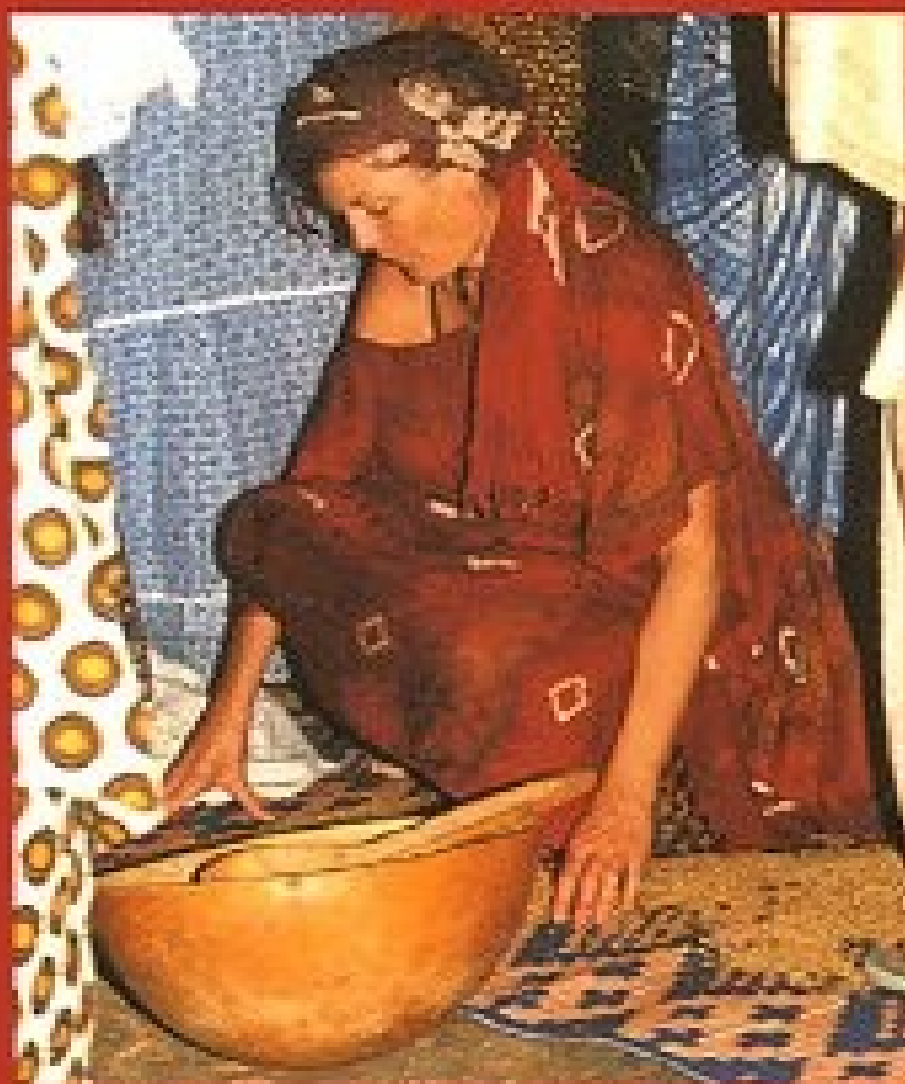


Marielle
Trolet Ndiaye

Femme blanche Afrique noire



Grasset

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2005.
978-2-246-67629-4

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

*Pour Tamsir, Mariama, Sélimata
et Tierno. A la mémoire de Jean
Claude et Mam Armand.*

AVERTISSEMENT

J'ai adopté le mot « Nègre » qui traduit l'appartenance à une culture car le noir est seulement une couleur, et j'utilise l'appellation déformée « toubib », qui était le qualificatif des premiers colons et missionnaires soignants, et qui s'est transformée en *toubab*, pour désigner la race blanche.

J'emploie le mot « Vieux » ou « Vieille », *Mam* en ouolof, pour désigner une personne âgée. Les Africains mettent dans ce mot tout le respect qu'ils portent à leurs parents et il n'est absolument pas péjoratif.

Je m'appelle Madjigen. Cela signifie « Moi, la femme » en ouolof, celle qui porte la semence.

J'ai changé de prénom avant la prière du crépuscule, quand les Vieux du village ont célébré notre mariage à la mosquée. Ce soir-là, ils ont été nombreux à se lever et à prendre la parole pour bénir l'union d'une toubab avec un des fils de leur communauté. Ensuite, ils ont partagé les noix de kola.

Pendant ce temps, les femmes de notre maison ont préparé le couscous de mil traditionnel que les Vieux sont venus manger à la sortie de la mosquée.

Des dizaines de grands bols ont été posés sur le sol. Accroupis, les Vieux ont puisé avec leurs doigts des boulettes de mil qu'ils ont malaxées dans la sauce, puis ils les ont mises dans leur bouche. Une fois rassasiés, ils se sont rincé les mains, et la plupart d'entre eux se sont retirés, laissant leurs places aux femmes.

Les femmes ont été prises au dépourvu, et elles n'ont pas pu célébrer notre union avec le faste qu'elles espéraient. Elles ont été très mécontentes d'être informées tardivement de notre mariage mais nous ne voulions pas qu'elles ébruient l'événement, craignant de voir débarquer la moitié du Sénégal dans notre maison. Pourtant, elles ont rendu cette soirée inoubliable.

Avant de quitter la concession où vit la famille de mon mari pour rejoindre notre maison, je me suis assise sur une natte achetée pour l'occasion. Une femme a ceint ma tête d'un turban spécial béni par l'Imam puis a posé sur mes cheveux un voile de coton écru. Elle a versé trois fois de l'eau sur ma tête pour me purifier, puis elle a vidé unealebasse de mil sur mon corps et elle en a rempli mes mains tournées vers le ciel, gage

de prospérité. Elle a frappé ma tête avec des pièces de monnaie pour assurer notre richesse, et je me suis accroupie. Elle a retiré le voile et l'a fait passer trois fois entre mes jambes, sous mes bras, puis m'en a frotté le ventre, en signe de fécondité.

Ensuite, les femmes ont posé la natte à l'entrée de la concession et m'ont couverte d'un lourd pagne brodé de fils d'or pour me cacher. J'ai ôté mes sandales pour en chausser une paire toute neuve, et je suis sortie, prête pour un nouveau départ, une nouvelle vie.

Une foule dense venue du voisinage, alertée par le tumulte des djembés, s'est formée autour de moi tandis que je faisais trois fois le tour de l'arbre sacré, demeure de l'esprit protecteur de la famille. Les femmes chantaient, frappaient dans leurs mains, et dansaient. J'avais légèrement écarté un pan du pagne pour jeter un coup d'œil. Soudain, un homme a jailli devant moi, saluant mon passage en reprenant la danse des femmes, c'était Ibrahim, le meilleur ami de mon mari. Puis, la femme qui officiait a tiré sur le pagne pour me conduire à travers les ruelles du village jusqu'à notre maison.

Notre cortège s'arrêtait tous les cinquante mètres et les femmes reprenaient en rythme un chant me dispensant des conseils que je ne comprenais pas. A chaque nouveau départ, la foule grossissait. Sur la place du village se déroulait un sabar ¹, que les femmes ont délaissé pour rejoindre notre défilé, laissant les tapeurs jouer pour les bancs vides.

Je ne voyais presque rien. Mes pieds habitués à faire le trajet la nuit, sans éclairage, me guidaient plus sûrement que les femmes qui me conduisaient en tirant sur le pagne dont j'étais recouverte. Les joueurs de djembés nous escortaient et ma tête dodelinait au gré de leur fantaisie et des piétinements saccadés caractéristiques des danses sérères.

Parvenus sur la terrasse de notre maison, les percussionnistes se déchaînèrent et entraînèrent les femmes dans leur frénésie durant de longues minutes.

La nuit était bien avancée et j'étais fatiguée.

Tout à coup, un signal mystérieux donna l'ordre de repli, et notre maison retrouva son calme habituel.

En ce deuxième jour de l'année, conduite par les femmes du village, je suis devenue l'épouse de Tamsir Ndiaye, pêcheur et paysan de Popenguine.

Notre mariage, peu probable a priori, n'avait rien de folklorique. Il était l'aboutissement d'un engagement profond, presque énigmatique, que rien n'avait pu remettre en question. Notre union est un défi au bon sens, un coup d'audace magnifique. Oser vivre ses choix, s'affranchir du regard des autres et du formatage de son milieu culturel est un exploit, un sacré exploit. Ensemble nous l'avons réussi, soudés par une indéfectible confiance en notre étonnant destin.

Mais voici comment sept ans plus tôt tout avait commencé.

Je m'amusais à lire les cartes publicitaires que les marabouts africains glissent dans les boîtes à lettres en France. Ils promettent le succès dans les affaires et en amour grâce à leurs pouvoirs magiques transmis par les Initiés de la brousse, détenteurs des secrets de la Sagesse africaine. Pourquoi ne pas faire appel à eux après tout?

Mais je n'avais jamais cru à toutes ces sornettes.

J'avais trente-cinq ans et ma vie était en panne. En panne de sens, en panne de vérité, en panne d'exaltation.

J'étais morte à l'intérieur mais cela ne se voyait pas.

Je possédais tout ce qu'une femme peut désirer: un compagnon, riche et beau. Une maison, grande et belle. J'avais suivi des études supérieures et j'avais un travail intéressant. J'étais en bonne santé. Que demander de plus?

Je me sentais à l'abri dans mon cocon de certitudes, protégée par mon existence bien rangée, planifiée et sûre, mais

étriquée et sans relief. J'avais perdu le sens du sacré, le sens de la vie, mais je m'en accommodais.

Alors pourquoi ai-je pris l'avion en ce 1^{er} avril ? Et pour aller où ? Pour aller chercher quoi ?

Pourquoi, comment ? Tant que je n'aurais pas trouvé de réponses aux questions existentielles qui me tourmentaient, elles ne me laisseraient pas de répit.

Je cherchais l'amour également. L'amour avec un A majuscule. Démesurément majuscule d'ailleurs. Il était donc peu probable que je le rencontre un jour.

J'étais un pur produit de la société de consommation, bien insérée dans les mailles de son filet. Plus je me débattais, plus les rets m'emprisonnaient.

Je pouvais attendre des années, et encore d'autres années additionnées aux premières, et rien ne se passerait. Rien de plus que maintenant en tout cas. J'en avais la certitude cadenassée au cœur. Mon cœur qui ne vivait pas.

J'ai alors décidé de prendre mon destin en main. Le hasard a mis sur ma route un homme qui a déclenché la grande aventure de mon existence.

Nous sommes devenus amants, et après quelques mois de clandestinité, nous avons quitté la France pour un ailleurs prometteur.

Notre avenir ensemble n'a pas tenu ses promesses, et nous nous sommes séparés deux mois plus tard. Il est rentré en France, et je suis restée seule en Afrique, au milieu des décombres de mes illusions.

La grande aventure débutait mal. J'avais cru rencontrer l'amour, le vrai, celui qui m'avait arrachée à la platitude d'une existence sans surprise. Je m'étais trompée. Tout était à recommencer.

J'étais en Afrique, précisément au Sénégal, seule, désorientée, sans amour, sans attache, sans projet précis, mais sereine et incapable d'expliquer pourquoi.

Je me sentais comme un poisson dans l'eau au milieu de la foule des Dakarois. J'étais une des leurs, mais j'étais blanche.

Blanche comme une endive. L'ardent soleil africain ne parvenait pas à ôter les traces de mon origine. Blanche. Je portais la couleur de ma peau comme une croix. Tout était faussé, j'étais tenue à distance. Pourtant, je ne me sentais pas différente. Je ne voyais même plus que j'étais une Blanche au milieu d'une foule noire. J'étais ici chez moi.

J'aurais pu errer durant des mois sans but, traînant de plages paradisiaques en bars mal famés, de rencontres d'un soir en réveils désenchantés, portée par le cours des événements, jusqu'à ce que j'échoue, lamentable et paumée, dans une aventure sordide ou que je sois rapatriée d'urgence vers mon pays d'origine.

Je ne suis ni folle, ni alcoolique, ni droguée, ni dépressive, ni accro au sexe. Je ne suis pas venue ici pour vérifier la légende qui prête aux Africains un sexe aux proportions hors norme. Je n'ai pas fui non plus mon mal-être, mais plutôt mon trop-avoir.

J'étais simplement en quête d'une autre expérience de la vie.

Poussée par le hasard jusqu'à la plage de Popenguine, j'ai fait la connaissance d'un pêcheur.

Il s'appelle Tamsir. Il est animiste. Il vit de la pêche dans un petit village de la brousse sénégalaise.

C'est là que j'ai décidé de passer avec lui les quatre années qui ont suivi.

Quatre années initiatiques.

Avez-vous déjà réussi à attraper un poisson en l'assommant avec un caillou?

Savez-vous reconnaître l'espèce de poisson qui nage dans un banc à plus de cent mètres du rivage?

Pouvez-vous regagner la côte en pleine nuit en vous guidant d'après les lumignons qui scintillent dans les villages?

Etes-vous capable de vous mettre au même niveau qu'un poisson, de penser comme un poisson, d'avoir le cerveau d'un poisson, au point de ne plus faire qu'un avec lui ? Peut-être Tamsir est-il lui-même un poisson d'ailleurs?

Non ? Alors vous ne savez rien. Savez-vous seulement qui vous êtes?

Tamsir lui le sait. C'est un noble sérère, descendant d'Armand, fils de Youssou, fils de Gane, fils de Guithiokh et de Gansene, de la lignée de Babacar Marone, fils de Mbagnick et de Diouma, descendant de Silmang Marone Gelwar, un élément de ce grand univers, minuscule et ridicule point dans l'infini, indispensable à l'ordonnancement du Tout. Il sait qu'il est vivant, que sa vie est précieuse et sacrée, au même titre que toutes les vies sur cette terre, parce qu'elles sont reliées comme les maillons d'une même chaîne et que rien ne peut avoir plus de valeur et d'importance que cette connaissance-là. Il le sait. Quand je l'ai rencontré, moi, je ne le savais plus.

Dans ce petit village de la brousse africaine, j'ai rencontré l'homme qui m'a fait grandir, me dépasser, me surpasser pour entrer en possession de moi-même. Il a fait de moi une épouse

et une mère. De quel accomplissement plus grand pouvais-je rêver?

Tamsir n'est ni médecin, ni industriel richissime, ni ministre. Je ne l'ai pas connu dans un cocktail mondain d'un Sheraton. C'est un pêcheur. Un pêcheur qui recommence mille fois le même geste pour attraper un poisson. Il n'a pas un statut social enviable, il ne possède ni argent, ni renommée. Je me suis affranchie de cette attente-là. Et de bien d'autres encore.

Tamsir se possède lui-même. Là est sa seule et véritable richesse.

En existe-t-il de plus grande ?

Je suis fière et comblée d'être la femme d'un pêcheur africain. Je suis Madjigen, sa Sokhnassi.

Venez. Ecoutez le rythme des tam-tams qui vous content cette histoire ordinaire et fabuleuse.

Je vais vous initier aux secrets de la sagesse africaine.

[1](#) Manifestation dansante traditionnelle.

1.

J'avais vingt et un ans quand j'ai débarqué à Bangui au Centrafrique, sac au dos, pour un voyage touristique qui m'avait également conduit au Cameroun. Un de mes « promotionnaires » à Sciences-Po était originaire de ce pays et il m'avait suggéré d'y faire une halte.

C'était l'archétype de l'étudiant africain issu d'un milieu aisé venu faire des études supérieures en France dans le but de devenir ministre à son retour chez lui. Mise impeccable, nœud papillon et parapluie long qu'il utilisait tel un attribut de pouvoir, il maniait parfaitement tous les recours grammaticaux et syntaxiques de la langue française, toujours prompt à intervenir dans une discussion dans l'amphithéâtre. Il était de ceux qui formulent interminablement et pompeusement leur réponse personnelle en préambule à la question qu'ils souhaitent poser à leur interlocuteur.

« Pourquoi n'irais-tu pas passer quelques jours dans ma famille à Yaoundé ? m'avait-il proposé lorsque je lui avais fait part de mon projet de voyage en Afrique.

— Mais ils ne me connaissent pas ! Et puis je ne sais même pas à quelle date je serai au Cameroun. Je ne peux quand même pas arriver à l'improviste et demander l'hospitalité », lui avais-je répondu, interloquée par sa proposition.

Il avait éclaté de rire.

« Il suffira de leur dire que tu viens de ma part. Tiens, je te donne leur adresse. Vas-y, tu seras bien reçue, ne t'inquiète pas. L'hospitalité est une tradition chez nous. »

J'avais finalement pris le papier qu'il me tendait.

Je me souviens du calme et de la sérénité qui m'habitaient tandis que je marchais dans la rue principale, en terre battue, de Bangui à la recherche d'un hôtel, à quatre heures du matin. Cette impression ne m'avait pas quittée durant tout le voyage.

Partout, j'avais rencontré des visages heureux, ouverts, souriants. Même dans le dénuement. Je ne comprenais pas.

Comme le jour où je pris un de ces taxis-brousse bringuebalants et surchargés qui roulaient à l'allure d'escargots paralytiques sur des pistes défoncées. Nous étions serrés comme des sardines, installés tête-bêche pour gagner de la place, lorsque nous avons croisé un véhicule du même type, en panne de l'autre côté de la route. Il faisait chaud, très chaud, et le prochain village était encore loin. Qu'à cela ne tienne! Les passagers en rade et en sueur grimpèrent dans notre bus, les uns à cheval sur les autres, certains perchés sur le toit envahi de bagages en tous genres, ou agglutinés sur le marchepied et le long de l'échelle. Un miracle d'équilibrisme. Dans mon inconfort, somme toute relatif puisque j'occupais une place à moi toute seule, je ne comprenais pas que cela soit acceptable. Nous avions payé, et nous étions traités comme des moutons. A la pause suivante, je protestai:

«Mais comment pouvez-vous accepter d'être traités comme du bétail ? Vous êtes des hommes, vous ne pouvez pas supporter n'importe quoi! On abuse de vous, ne vous laissez plus faire, réagissez, n'acceptez plus... »

Un cercle s'était formé autour de moi, des paires d'yeux me fixaient. Les uns étaient curieux, éberlués, d'autres riaient franchement. J'étais sûre de moi et de la justesse de mon propos. J'étais déterminée à m'engager dans une croisade contre le fatalisme et à mobiliser ma force de conviction pour la bataille. Ce n'est que bien plus tard que je compris combien j'avais été ridicule. Je n'avais pas été le témoin d'une attitude soumise et passive, mais j'avais reçu une leçon de générosité et d'acceptation joyeuse d'une réalité quotidienne difficile. Mieux valait se serrer plutôt que de marcher. Était-il envisageable de laisser sur le bord du chemin toutes ces personnes en plein soleil qui ne verraient pas passer un car de sitôt ? Cela valait bien le sacrifice de son petit confort égoïste. La réalité était dure, tant pis on faisait avec, le sourire en plus.

Ces premières vacances passées en terre africaine avaient été instructives et elles m'avaient laissé un sentiment

d'inachèvement. J'avais envie d'y revenir.

De retour en France, je voguais à nouveau sur les flots de la vie, bien insérée dans la société, mais ce malaise indéfinissable qui m'avait assailli en Afrique persistait. Ce que je cherchais, et que j'avais pressenti durant mon voyage, n'était pas du domaine de la possession, de l'argent, du confort matériel, de la reconnaissance. C'était bien autre chose que j'avais ressenti dans ce bus.

C'était un appel irrésistible et confus vers une expérience de vie différente.

Jusque-là, les relations que j'entretenais avec les personnes et les événements de mon existence étaient fondées sur les seuls concepts que ma culture d'origine avait pu me transmettre: l'individualisme forcené, le goût de la possession, l'insatisfaction perpétuelle induisant une névrose du dépassement, la volonté de modeler l'environnement à mon seul profit et le sens de valeurs morales souvent incompatibles avec celles des autres.

Je ne renie pas ma culture, ni les grands principes humanistes auxquels elle se réfère, mais je trouve curieux qu'ils soient assez peu mis en actes ou pour le moins qu'ils n'engendrent pas une société harmonieuse. Cela reste de pieuses pensées, et le quotidien ne se nourrit ni de paroles ni de pensées, aussi brillantes soient-elles. Cela expliquerait peut-être pourquoi le monde d'aujourd'hui semble si « désenchanté ». Peut-être parce qu'il est gouverné par des principes et non par des hommes qui incarnent ces principes.

J'avais choisi le Sénégal comme destination parce que c'était la première réponse positive que j'avais reçue des services économiques des différentes ambassades auxquelles j'avais envoyé mon projet d'installation. Mon sort avait

dépendu de la rapidité, ou du désœuvrement, d'un fonctionnaire de l'ambassade de France au Sénégal.

C'est en débarquant à Dakar que, d'emblée, j'ai constaté les contrastes de ce pays. L'aéroport de Dakar a été refait à neuf. Il est climatisé mais le reste de l'infrastructure n'est pas aussi moderne. Les écrans flambant neufs distillent des informations hasardeuses et les retards inexpliqués et non signalés sont fréquents. Les tapis roulants de la salle de débarquement peinent à acheminer les bagages qui sortent des soutes au compte-gouttes. Des hordes de porteurs, qui confisquent les rares chariots de transport, assaillent les voyageurs pour les conduire à travers les files d'attente en panne au poste de douane, moyennant une rétribution laissée à l'appréciation du donateur, mais qui est toujours âprement discutée. Pour éviter d'attirer sur soi les regards réprobateurs de l'assistance, le voyageur préférera calmer les gesticulations du porteur en cédant à son argumentation: « J'ai une famille à nourrir. Je n'ai pas beaucoup travaillé aujourd'hui. »

Triompher de la douane relève de la chance. Si les fonctionnaires sont tous occupés à ergoter sur le contenu d'une valise, le passage est aisé, sinon, prenez votre attente en patience. Les douaniers chercheront alors le prétexte, l'infime brouille, qui justifiera le paiement illicite d'une amende, ou la ponction frauduleuse d'une partie de vos biens. Les porteurs « assermentés » par les douaniers évitent cette coûteuse formalité.

L'aéroport est sillonné par toutes sortes de personnes qui récupèrent ou échangent les pièces de monnaie inutilisables, qui proposent des taux de change extravagants pour écouler de la fausse monnaie, qui tentent de vendre au forceps un dernier souvenir, ou des provisions de bouche. Certains confient des lettres à poster ou des paquets à remettre à un membre de la famille expatrié.

Les gardes qui officient à l'entrée de la partie modernisée de l'aéroport de Dakar ne permettent pas aux personnes qui n'ont pas de billet de transport de pénétrer dans la salle d'enregistrement des bagages. Ils les soupçonnent peut-être de vouloir profiter de la climatisation qui soulage de la moiteur soporifique du climat ou de tenter un embarquement clandestin.

Les trafiquants de passeports et de visas ont encore un bel avenir devant eux, souvent aidés dans leurs tâches par les officiers administratifs corrompus. Il est possible de se procurer un passeport français ou sénégalais, avec sa photographie, en quinze jours, moyennant l'équivalent de deux mille euros. Auparavant, les passeports circulaient au sein d'une même famille. Les douaniers toubabs avaient beaucoup de mal à se familiariser avec la physionomie africaine, et ils confondaient les visages. Aujourd'hui, même si les contrôles et les vérifications sont approfondis, le désir de venir en Europe est si irrésistible que l'imagination des clandestins est sans limites. Certains sont prêts à risquer leur vie, à tricher, à dépenser beaucoup d'argent pour venir en gagner. Mais que gagnent-ils? Des petits boulots, précaires et peu payés, assurant un quotidien médiocre.

J'ai passé un mois à Dakar, coincée par une longue procédure de dédouanement de ma voiture, laquelle était indispensable pour assurer mon autonomie et la rapidité de mes déplacements. Les droits de douane que l'on me réclamait étaient à la hauteur du prix de la voiture et je ne pouvais pas les payer. Je pestais contre la stupidité de cette situation, lorsqu'un employé fort aimable d'une société de fret de l'aéroport me déclara qu'il résoudrait le problème en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La chance me souriait. Ibrahim Diallo, tel était le nom de cet homme, commença un tas de démarches qui, au fil de la semaine, se révélèrent infructueuses et de plus en plus onéreuses. Je devais payer pour obtenir tel formulaire, payer le gardiennage de la voiture

au port, payer telle taxe, payer le repas de tel employé zélé qui allait m'arranger ça, payer les faux frais de mon commanditaire, payer ceci, payer cela, et j'étais toujours à pied. Mon trajet de prédilection était celui qui menait de l'hôtel à la banque. Là aussi les ennuis m'attendaient.

A court d'argent, j'avais demandé un virement de ma banque en France à la Bicis de Dakar. J'avais eu confirmation que le virement avait été effectué mais le guichetier qui s'occupait de moi m'affirmait le contraire, et il agitait des liasses de documents et des pages de fax en guise de preuves de sa bonne foi. Après plusieurs jours d'attente, le guichetier m'opposa une fin de non-recevoir. J'étais en panne de solutions et sans argent. Je demandai en dernier recours à parler au directeur. Heureusement, l'établissement était climatisé car l'attente était longue.

C'est ce jour-là que débuta mon apprentissage forcé de la patience. Les Sénégalais font preuve en toutes circonstances d'une imperturbable capacité à patienter. Mes réactions intempestives me faisaient perdre beaucoup de temps. Ici, j'ai appris à mes dépens que l'emportement n'était jamais de mise et j'ai canalisé petit à petit mon énergie bouillonnante.

Le directeur de la banque, un toubab, me reçut. Il s'empressa afin de rendre service à une compatriote dans le besoin, et après vérification, il constata que le transfert d'argent avait bien eu lieu, mais que l'employé l'avait viré sur son propre compte! Le directeur fit le nécessaire sur-le-champ pour que mon compte soit crédité, puis il s'enferma avec son subordonné. Bien sûr, cet homme avait commis une faute lourde de conséquences, mais sa conduite avait été dictée par la nécessité, car la fête de la Tabasky approchait. Chaque père de famille doit tuer un mouton lors de cette grande fête musulmane et l'achat de la bête représente un gros investissement. Tous les moyens sont bons pour se procurer de l'argent, et j'en serais plusieurs fois la victime.

Le sacrifice de la Tabasky allait avoir lieu et pendant plusieurs jours, toute activité serait suspendue. Dakar serait une ville morte, et ma voiture toujours retenue. Il fallait accélérer les choses. Il ne manquait plus qu'une signature. Je proposai de payer un bakchich. Le signataire n'était pas pressé, moi oui. Il m'extorqua, sourire aux lèvres, une somme considérable. Il avait lui aussi un pressant besoin de cet argent pour acheter sa bête.

Le véhicule était enfin sorti du port, mais je n'avais pas l'autorisation de circuler. Je me rendis au ministère de l'Economie et demandai audience. Le responsable des services techniques me reçut. Après plusieurs jours d'âpre négociation, j'obtins une dérogation de trois mois me permettant d'utiliser la voiture sans dédouanement. Mais le problème n'était pas réglé pour autant, je l'avais juste repoussé.

C'est alors que je rencontrai un nouvel homme providentiel.

C'était un ancien douanier, champion de judo, deux mètres de haut sur un de large, qui se proposait de régulariser ce fâcheux dossier, moyennant une amitié éternelle. Je n'avais pas encore appris la méfiance. Il me trimbala de bureaux de ministères en bureaux administratifs, serrant des mains en veux-tu, en voilà, toujours souriant, coups d'œil complices à l'appui. Le grand jeu. Il me prit beaucoup d'argent, me donna un formulaire prétendument en règle et disparut. Quelques mois plus tard, la douane volante saisissait mon véhicule lors d'un contrôle. J'ai vainement tenté de plaider ma cause en présentant les papiers du véhicule garnis de billets astucieusement mis en évidence, mais les douaniers, non qu'ils soient moins cupides que les autres, savaient qu'ils pourraient obtenir plus d'argent en menant la procédure à son terme. Le douanier en chef disposa des chaises sous un arbre et m'offrit du thé. Il dissertait aimablement sur les vertus de ce breuvage et des coutumes africaines, puis il me dit:

« Tu sais que c'est une faute grave de circuler sans papiers pour la voiture. Je peux appliquer la procédure à la lettre et verbaliser l'infraction à hauteur de trois fois le prix du véhicule. »

Il agita sous mon nez un code des douanes, et chercha l'article idoine. J'étais très pâle, je crois. Puis, il reprit:

« Je peux faire un effort spécialement pour toi. Quel prix peux-tu payer ? »

J'ai compris que le vent tournait et qu'il voulait mener cette transaction pour son propre compte. J'étais hors la loi, mais il manifestait le désir très clair de la violer lui aussi. J'ai établi une base de discussion à partir de la somme prétendument due aux douanes que j'ai divisée par quatre. Je lui ai répondu :

« Tu sais, je suis toubab, mais je n'ai pas beaucoup d'argent. » Son sourire en coin indiquait qu'il ne me croyait pas. « Je peux payer cinq cent mille CFA, mais pas plus. » Je savais qu'il allait augmenter la somme, et je m'étais donné une petite marge de manœuvre.

« C'est pas beaucoup. Je suis sûr que tu peux faire un effort », insista-t-il.

Nous ne sommes pas tombés d'accord et deux jours de palabres plus tard, nous nous sommes arrêtés sur un montant qui avait été diminué de moitié.

« D'accord pour huit cent mille CFA. Pas en dessous.

— D'accord. » Et j'ai payé.

Mais la voiture n'était toujours pas en conformité avec la législation locale. Une escorte armée me ramena au port de Dakar pour traiter avec un transitaire peu scrupuleux, ravi de l'aubaine que je représentais à ses yeux. Je dus subir la procédure administrative inverse pour autoriser la voiture à reprendre le bateau. Quasi aussi longue, mais cette fois moins dispendieuse.

Je venais de vivre ma première plongée dans l'univers de la magouille. Il fallait déployer des trésors d'imagination pour convaincre. Dire sans dire, tout en disant, pour ne pas froisser les susceptibilités. Promettre sans tenir. Jurer en mentant.

Flatter en ayant l'air convaincu. Être tout innocence et naïveté, et l'instant d'après, montrer de quoi j'étais capable. Pleurer au besoin pour attendrir. Car la peau blanche, cela ne pardonne pas! Elle est synonyme de compte en banque bien garni où il est aisé de puiser, en contournant les règles que de toute façon le toubab ignore. On aurait pu me dire n'importe quoi, je n'avais aucun moyen de le vérifier ni de faire valoir mes droits. Rien ne se traite, dans la capitale, sans la corruption plus ou moins visible des rouages administratifs de l'Etat qui paralyse les efforts d'un gouvernement qui se voudrait intègre, ni sans la pratique des petits « arrangements » plus ou moins licites exercés à titre privé, sans parler des filouteries dont les banas-banas¹ de Dakar sont les rois.

Ils sont rusés, patients et fins psychologues pour traquer le touriste à plumer. Ils observent, à l'affût. Outre les traditionnelles embuscades pour aller acheter dans telle ou telle boutique tenue « par un très bon ami qui te fera le meilleur prix », j'ai été royalement piégée plusieurs fois.

Passant, un jour, par la place de l'Indépendance, plaque tournante, avec le marché de Sandaga, du business attrape-touriste, je fus abordée par un homme fort aimable qui engagea la conversation. Chemin faisant, il me demanda où je me rendais.

Je lui répondis: « au ministère de l'Intérieur ». Je devenais une habituée des hautes sphères de l'Etat.

« Ah! Je vais dans la même direction. Qu'allez-vous y faire?

— Une carte de résidente.

— C'est bien, vous souhaitez vous installer dans notre pays! Soyez la bienvenue! »

Il était très enthousiaste, il m'encourageait et il me remercia pour son pays.

« J'ai justement un ami qui travaille au Service des étrangers. »

Je savais qu'il était difficile de s'y retrouver dans les administrations sénégalaises, et cette aide inespérée une fois encore... pourquoi pas?

«Je peux vous le présenter. Vos papiers seront rapidement prêts. »

Cet homme était décidément fort sympathique, il me consacrait de son temps pour m'aider, voilà bien la légendaire gentillesse africaine.

Parvenus au ministère de l'Intérieur, Modou fit état de ses connaissances et le garde de l'entrée nous laissa passer. Ensuite, nous avons attendu devant une porte plutôt minable.

Nous sommes entrés dans un bureau minuscule où trônait un vieil ordinateur poussiéreux. A mon grand étonnement, il fonctionnait. Par intermittence, mais il fonctionnait. Et durant les heures qui suivirent, j'eus tout loisir de l'observer. Il était utilisé, entre autres, pour modifier frauduleusement et moyennant finances les dates de naissance sur les papiers officiels. Soit pour avancer un âge de retraite et percevoir quelques subsides, soit pour retarder cet âge et continuer à travailler, ou encore pour entrer à l'école élémentaire alors que le candidat aurait l'âge d'aller à l'université. Modou exposa le but de notre visite.

Pas de problème. Il suffisait de deux photos et d'un certificat médical. Mon dossier était quasiment bouclé en l'espace d'une heure. J'avais investi en timbres et quelques à-côtés, je n'avais plus qu'à attendre la carte qui ne saurait tarder. J'attendis. Nous discussions de tout et de rien. Je m'informais, je m'éduquais. Le temps passait. On m'offrit le thé. Je n'avais pas la patience des Africains. J'avais épuisé mes sujets de conversation et j'en avais assez de subir le va-et-vient incessant de ce bureau.

« Je passerai demain.

— *Graoul, amoul solo* », c'est-à-dire: Pas de problème. Il n'y a jamais de problème au Sénégal. C'est une devise, un état d'être.

Cinq mois et maintes relances plus tard, j'apprenais que la fameuse carte ne serait jamais faite. Ce n'était ni le bon service, ni le bon ministère.

Il me fallait pourtant poursuivre ma démarche pour être en règle. Je me plaignis à un guichet de banque de la lenteur et du labyrinthe administratif auquel j'étais confrontée depuis mon arrivée dans le pays et je racontai mon aventure. L'homme à côté de moi se présenta et griffonna un numéro de téléphone et un nom sur le papier qu'il me tendit.

« Téléphonnez à cet homme de ma part, c'est un ami, nous avons fait nos classes ensemble. Exposez-lui votre problème. » Et il conclut: « C'est le directeur de la Sûreté de l'Etat. »

La ligne était directe, rapide. Je donnai le nom mot de passe et Monsieur le directeur se présenta au bout du fil. Incrédule, je bafouillai. Il me fixa rendez-vous pour l'après-midi même. Devant l'immeuble, assez quelconque, je n'osais y croire. Sur un simple appel, un personnage important de l'Etat me recevait immédiatement pour une banale affaire de papiers. Le nom de mon bienfaiteur avait fait des miracles. Le secrétaire ouvrit la porte d'un vaste bureau qui ressemblait davantage à un luxueux appartement: canapés, fauteuils de cuir, bar, plusieurs écrans de télévision branchés sur des chaînes françaises. Il m'invita à m'asseoir et je racontai l'arnaque dont j'avais été victime. Il décrocha son téléphone et quelques minutes plus tard, le fonctionnaire indélicat pénétra dans le bureau. Il me reconnut et pâlit. Il s'expliqua maladroitement, transpira abondamment, et repartit. Les minutes s'écoulèrent durant lesquelles la conversation roula sur mes projets d'installation dans le pays. Enfin, l'homme revint, un vague dossier à la main. L'incident était clos. J'ai récupéré mon argent et perdu beaucoup de temps. Mon dossier n'a pas avancé plus vite pour autant, car trois ans et de nombreuses procédures rocambolesques plus tard, je n'avais toujours pas obtenu de réponse.

Les banas-banas sont inégalables pour soutirer les larmes du toubab, et surtout son argent.

C'est ainsi qu'une fin d'après-midi où je marchais dans les rues encombrées de Dakar, j'ai heurté un passant. Il laissa tomber au sol un sac en plastique qu'il ramassa bien vite, mais quelques secondes plus tard, il me saisit le coude, le visage décomposé et la voix sanglotante. Il tenait à la main des débris de verre. En le bousculant j'avais cassé le flacon contenant son médicament. Une ordonnance à la main, il s'agita et me dit qu'il avait le sida, que sans médicament il allait mourir, que je devais le rembourser, que cela coûtait très cher et il lâcha une somme exorbitante. J'interrompis ce flot de paroles. Je connaissais la combine. Un autre toubab me l'avait racontée à l'hôtel. Il tourna les talons et s'enfuit en courant.

Une autre fois, j'ai été abordée très tôt le matin, place de l'Indépendance, par un homme souriant de toutes ses dents et très volubile. Il ouvrait largement ses bras en venant à ma rencontre comme s'il avait aperçu le bon Dieu en personne. J'étais un peu interloquée, surtout quand il glissa dans ma main une chaîne ornée d'un pendentif. Il me dit:

« Cette nuit je suis devenu père pour la première fois, c'est fantastique! J'ai un fils. Je l'ai appelé Ibrahim. C'est fantastique!

Il ne cessait de répéter que c'était fantastique. J'étais heureuse pour lui et je l'ai chaudement félicité, mais son cadeau m'embarrassait. Il poursuivit en constatant ma gêne :

« Garde-le. C'est la coutume. Pour que mon fils ait de la chance, je dois offrir un cadeau à la première personne que je rencontre, et c'est toi. »

Je lui ai rendu le bijou de pacotille, en le remerciant et en lui expliquant que je ne pouvais pas accepter cette responsabilité. Il se rembrunit et protesta que mon attitude de refus allait porter préjudice à son enfant. J'ai fini par céder à son

obstination, et j'ai mis son cadeau dans ma poche. J'allais reprendre le cours de ma journée lorsqu'il me dit:

« Toi aussi tu dois me donner quelque chose en échange. »

Je lui répondis que je n'avais rien à lui offrir et il tira de sa poche une pépite qu'il voulut me vendre à tout prix. Il me vantait la qualité de l'or, très pur, de son morceau de fer peint en jaune, me prenant vraiment pour une débutante. Je commençais à perdre patience et à comprendre que toute son histoire préliminaire n'avait eu qu'un seul but: capter mon attention et m'attendrir pour mieux m'arnaquer. Je lui ai restitué son cadeau empoisonné, et je suis partie en le laissant râler de dépit. Mais je n'étais pas encore au bout de mes surprises. En effet, quelques mois plus tard, ma mère et moi fûmes victimes d'une mise en scène très au point.

Nous étions venues à Dakar pour faire quelques emplettes, et nous nous étions arrêtées à l'hôtel Le Provençal, l'établissement où je logeais quand j'étais arrivée au Sénégal. Nous faisons une courte pause pour nous rafraîchir. Comme de coutume, nous avons salué chaque personne, assez bruyamment il faut bien l'avouer, en livrant de précieuses informations à celui qui nous espionnait, tapi aux abords de l'entrée.

Ibou m'interpella:

« Eh Marielle, comment vas-tu? Et à Popenguine, comment ça marche? Depuis quand êtes-vous là? Et toi Maman, comment vas-tu? Vous restez longtemps?

— Ça va, ça va, et toi? Nous sommes seulement venues faire des achats, on ne reste pas. Maman doit aller à la banque et on se retrouvera ici. Moi je dois aller au magasin de bricolage et puis on prendra un verre ensemble, d'accord? Alors, à tout à l'heure. »

Je fournissais à mon insu les éléments qui allaient permettre à un professionnel de la traque-touriste d'écrire, en quelques minutes, un scénario parfaitement authentique. Nous nous

sommes séparées, et ma mère est partie chercher de l'argent. Elle m'a raconté ce qui suit.

Parvenue à la banque, elle fut abordée par un homme qu'elle ne connaissait pas qui lui dit:

« Eh Maman, quelle bonne surprise! »

Ma mère avait toutes les peines du monde à mémoriser un visage, et surtout à les différencier.

«Euh! oui, oui, bien sûr. »

Il reprit:

« Je viens de croiser Marielle qui quittait Le Provençal pour aller acheter des outils, c'est elle qui m'a dit que tu étais là. »

Maman était alors en confiance, car tous les faits rapportés étaient exacts. Il continua:

«Je suis très ennuyé tu vois, parce que je suis venu avec ma sœur, tu sais Fatou (maman ne savait pas davantage car elle ne se souvenait d'aucun prénom), et elle vient d'avoir un accident. Une voiture l'a accrochée et je l'ai conduite à l'hôpital. Il faut lui faire un vaccin contre le tétanos, et tu vois j'ai quitté Popenguine sans argent. Est-ce que tu peux me l'acheter à la pharmacie et je te rembourse dès que nous arrivons à Popenguine. »

Maman ne voyait pas de raison de refuser de l'aider, toute cette affaire étant parfaitement plausible. Elle lui proposa de lui prêter la somme d'argent nécessaire. Il déclina d'abord son offre, prétextant qu'il ne voulait pas la déranger avec ses problèmes. Il comprenait, disait-il, qu'elle ne veuille pas se démunir d'une telle somme, cinquante mille francs CFA, soit cinq cents francs français, (ce qui représente en effet un salaire mensuel) et qu'il allait se débrouiller. Maman insista et il accepta de prendre l'argent en la remerciant chaleureusement.

« Je te les rendrai dès ce soir au village. » Puis il disparut.

Quand nous nous sommes retrouvées à l'hôtel, ma mère me demanda le nom de la personne qui habitait Popenguine et que je lui avais adressée. Je ne voyais pas à qui elle faisait allusion,

et elle me raconta les faits. Je compris alors qu'elle avait été magistralement abusée par un inconnu.

Avec le recul, certains détails ne coïncidaient pas, mais l'affaire avait été menée de main de maître. Passé le moment de colère et d'exaspération, j'ai applaudi à l'ingéniosité et à la subtilité de l'escroquerie.

Ce premier contact était loin de celui que j'avais eu quinze ans auparavant et à des années-lumière des superbes documentaires présentant l'Afrique ancestrale, ses masques, ses rites, ses animaux sauvages. En fait de masques, les Dakarois portaient désormais celui du Noir-toubab², indifférent et bouffi d'orgueil, rivé à son téléphone portable. Les rites étaient ceux de l'arnaque en tout genre et de la corruption à tous les niveaux. Quant aux animaux sauvages, on les retrouvait dans la jungle urbaine avec les agressions, les vols, l'escroquerie et la détresse des grandes villes.

Je comprenais les tentatives parfois désespérées qui conduisaient certaines personnes que j'avais eu la malchance de croiser, à tricher, à mentir, à abuser de ma confiance. J'acceptais d'être volée plus facilement que d'être trahie. Ce n'était pas la perte d'une quelconque valeur marchande qui me blessait, mais le fait que l'on abuse de la confiance aveugle que je témoignais à ceux que je rencontrais. On me rangeait dans le même lot que tous les autres touristes à exploiter. Il me faudrait parcourir beaucoup de chemin pour que les Sénégalais m'acceptent comme une des leurs alors que je pensais que ma sincérité suffirait. Je devais faire mes preuves.

En attendant, cette attitude me fournissait des prétextes faciles pour songer à mon retour en France. Cela faisait à peine un mois que j'étais au Sénégal et la réalité de la capitale ne me plaisait pas du tout.

Était-ce pour tomber de Charybde en Scylla que j'avais abandonné ma vie tranquille en France? Quelles raisons impérieuses m'avaient poussée à quitter la facilité d'une

existence bien rangée pour m'engager dans cette obscure aventure?

[1](#) Un bana-bana est une personne débrouillarde, persévérante et quelque peu importune, malhonnête parfois, qui propose ses services aux touristes.

[2](#) Noir-toubab se dit de façon péjorative d'un Africain qui imite les manières d'un toubab et qui, de ce fait, se croit supérieur aux autres.

2.

«Je me demande vraiment ce qu'une fille comme toi est venue faire dans ce trou paumé! Toi qui avais tout, qui as fait des études, qui avais une belle maison, comment as-tu pu venir échouer ici ? »

Ma mère a toujours eu l'art de poser les questions et de ne pas écouter les réponses. Comment pouvais-je lui expliquer que j'étais heureuse ici et non là-bas? Impossible. Elle m'avait portée, éduquée et façonnée selon l'image idéale qu'elle entretenait pour moi, mais ses attentes n'étaient pas les miennes. En quittant la France, je prenais enfin la liberté de rêver ma vie, loin des stéréotypes et de ses désirs à elle. En sortant des sentiers balisés, je mettais en actes mon identité, je jouais mon propre scénario, j'écrivais ma légende personnelle.

J'avais quitté Lyon un 1^{er} avril sur ce qui apparaissait à tous comme un coup de tête, mais qui était pour moi l'aboutissement d'une longue démarche intérieure.

Je venais de vivre plusieurs années avec un homme, qui à défaut de faire de moi une épouse et une mère, ce qui était mon désir le plus vif, m'avait construit une maison avec piscine, superbe il est vrai.

Ma vie de femme tardait à démarrer. Je voulais être mère et mon compagnon n'était pas prêt. La maison n'était pas près non plus d'être achevée et ces travaux suspendaient tous les autres projets sine die.

J'étais diplômée de Sciences politiques et j'avais envisagé d'entreprendre une carrière diplomatique. J'en avais toutefois rapidement abandonné l'idée. Je n'étais pas assez ambitieuse pour accepter des compromis et j'étais trop attachée à ma liberté de pensée. Il fallait que j'entre dans la vie active pour subvenir à mes besoins d'indépendance. Je découvris le monde

des grandes entreprises et de la consommation de masse dans les deux principales enseignes de la grande distribution. J'appris les artifices et les pièges qui tiennent lieu de déontologie dans ce milieu, ainsi que les règles du jeu où « l'homme devient un loup pour l'homme ». Nous étions à l'ère de la croissance échevelée durant laquelle de nouveaux produits haute technologie émergeaient presque chaque mois, mis à la portée de toutes les bourses grâce au crédit gratuit.

Ce monde m'avait beaucoup appris, je m'y étais immergée corps et âme, apportant ma contribution avec enthousiasme au projet collectif, aveuglée par les feux de la réussite et ne percevant rien de l'absurde vanité de mon combat. J'étais prise dans le tourbillon des multiples actions que je mettais en œuvre pour remplir le vide de mon existence. J'agissais pour agir, et non parce que je poursuivais un but clairement défini. Je n'étais pas prête à remettre en question les raisons qui me faisaient passer soixante heures par semaine sur mon lieu de travail, à brasser du vent et du chiffre d'affaires. Je fonctionnais comme un automate et cela ne posait aucun problème à mon esprit passif. J'étais toutefois assez lucide pour percevoir le doute qui s'immisçait en moi, comme un poison. C'était une sorte de malaise sourd.

Un jour d'automne, je pris conscience de manière fulgurante du trouble que je cachais derrière la façade du succès professionnel et je sentis s'évanouir la tension musculaire qui barrait ma nuque et mes épaules depuis de longs mois. J'avais misé la réussite de mon existence sur la mauvaise case. J'avais donné le meilleur de moi-même à cet univers qui ne m'intéressait plus.

Je compris alors que je n'avais plus rien à prouver professionnellement. Je me suffisais à mes propres yeux.

Mais je n'avais pas encore exploité toutes les friches de mon être.

Ma vie intime n'était guère satisfaisante. Mon existence suivait une ligne parallèle à celle de mon conjoint. Nos échanges se limitaient aux informations relatives à l'organisation du quotidien et à celles du chantier lors des travaux. Les soirées étaient lisses. Notre existence était tout entière axée sur la réussite sociale et matérielle. Notre couple était sans vague, ce qui laissait croire à l'harmonie paisible d'un couple heureux, bien nanti. Je dormais, bercée par ce doux ronron, quand une première secousse réveilla mes sens alanguis.

J'étais partie en vacances en Inde. En transit dans un aéroport, je croisai le regard d'un homme extraordinaire, à la longue barbe blanche. Hypnotisée, je ne pouvais détacher mes yeux de sa silhouette. Puis, nous sommes montés dans l'avion et cet homme superbe s'est assis sur un siège à proximité du mien. Il était accompagné d'un couple d'Italiens, et j'appris d'eux que cet homme était un yogi. Ils se rendaient comme nous à Bénarès : nous avions suffisamment fait connaissance pour décider de prendre un taxi commun et de loger dans le même hôtel.

Le lendemain, aux aurores, nous avons remonté le Gange en barque tous les cinq dans un silence absolu. Nous n'entendions que le bruit de la rame qui effleurait l'eau. J'éprouvais une paix que je n'avais encore jamais connue. Au lever du jour, nous nous sommes baignés dans le fleuve sacré, dans les derniers filaments de brume, puis nous avons poursuivi notre visite de la ville. Le couple était simplement ami, et je m'aperçus bien vite que j'étais sensible au charme de ce bel Italien. Il proposa de me reconduire dans ma chambre après le repas. J'acceptai son offre. Je n'ai pas cédé à la tentation ce jour-là, mais son souffle chaud dans mon cou révéla ma fragilité sensuelle. Nos vacances prirent fin et je considérai cet épisode comme une expérience agréable sans conséquence.

Quelque temps plus tard, je partis en voyage en Egypte et je fis une halte dans un hôtel du Caire. Je fis la connaissance

d'un homme dont la prestance et les yeux verts avaient attiré mon attention. Il était attaché à l'ambassade de France au Caire, et après avoir passé l'après-midi à discuter de sujets variés, il m'invita à dîner puis à parcourir les allées du parc. Je ne cédaï pas à cette seconde alerte, mais, je ne pouvais plus me contenter de reléguer cette histoire aux oubliettes. Je ne pouvais plus me dérober.

A trente-cinq ans, mon existence n'avait aucun sens.

Un homme un peu iconoclaste, que j'appellerai Monsieur, est venu perturber cet équilibre de façade que j'entretenais à grand-peine.

Nous collaborions au sein de l'association dont j'étais présidente. Rocker, motard, un peu loubard en blouson noir et santiags, drôle, cultivé, conformiste parfois, mais aspirant à plus de liberté, s'ennuyant un peu dans la routine d'homme marié, il était diamétralement opposé à mon compagnon. Nos rencontres se firent clandestines.

Après mûre réflexion, je choisis de m'abandonner à cette relation, pressentant que je n'en sortirais pas indemne. Je savais que je mettais en jeu le couple que je tentais de faire vivre depuis trop d'années. Je n'avais pas trouvé d'autre solution pour m'obliger à prendre conscience des lacunes de ma vie de femme.

Nos rendez-vous étaient des moments de plaisir pur, volés à nos quotidiens conventionnels. Je laissais libre cours à ma sensualité, mon corps s'épanouissait.

Je haïssais les demi-mesures. Je voulais aller au bout de la logique qui m'avait conduite à cette situation, abandonner la tranquille sécurité d'une existence bien organisée et en apparence satisfaisante.

Un jour, je l'ai défié: « Es-tu prêt à quitter la France avec moi? Si je viens te chercher avec deux billets d'avion, est-ce que tu acceptes de tout quitter pour une destination où nous mettrons en acte ce dont nous avons si souvent parlé: l'aventure? »

Je pensais qu'il demanderait un délai de réflexion, mais il me répondit: « Banco! »

J'avais passé les trente premières années de mon existence à bâtir un château de sable conforme au moule et je l'ai écrasé en quelques secondes, comme le font les enfants, avec jubilation.

Nous sommes partis. Deux mois s'écoulèrent, puis il reprit l'avion pour la France. Il avait quitté sa femme pour partir avec moi, mais sa décision avait été hâtive et irréfléchie. Ils correspondaient en cachette, et une lettre malencontreusement trouvée confirma mes soupçons. Sa femme, qui ne connaissait pas l'exakte vérité sur le départ de son mari, projetait de venir passer ses vacances avec lui. Il mentit à l'une et à l'autre. Il était indécis et incapable de faire un choix. J'ai décidé de trancher ce nœud gordien pour lui et je l'ai conduit à l'aéroport muni d'un aller simple.

Nous nous étions trompés d'histoire. J'ai tenté de le dissuader de revenir, car pour moi la cause était entendue. Nos routes se croisèrent encore quelquefois à Dakar mais je poursuivis l'aventure sans lui.

J'étais désormais seule en terre étrangère, sans aucun projet précis, sans la moindre raison d'être là plutôt qu'ailleurs, mes rêves en suspens et le cœur en bandoulière. Je venais de quitter un homme que j'avais aimé, même si nos existences avaient été hermétiques l'une à l'autre, pour m'enfuir avec un autre qui avait fait échouer mon désir de fusion totale et que j'avais

également quitté. J'avais projeté sur lui des espoirs insensés d'union parfaite. Ma demande était pathétique et irréalisable.

Durant deux journées entières, j'éprouvai une détresse infinie, une tristesse insondable. Je compris soudain que rien en ce monde ne comblerait ma demande d'amour absolu. En renonçant à cette vision idéale, je m'ouvrais à la possibilité de vivre une belle histoire d'amour, authentique, qui pourrait tenir ses promesses, puisque, enfin, je ne la chargerais plus de mes frustrations et de mes espérances.

Après ces deux jours, je me sentis légère, libérée d'un pesant fardeau. L'avenir me semblait serein bien que je ne sache pas encore de quoi je le remplirais. J'étais dans un état d'exaltation intense. Je n'avais ni but, ni désir particulier, je n'avais pas peur du lendemain.

En quatre mois, ma vie avait basculé deux fois et, au milieu de ma propre tempête, je contemplais le naufrage d'une partie de mes illusions.

3.

Quelques jours après mon arrivée, j'avais rencontré un musicien sénégalais dans une cantine de Dakar où je prenais chaque jour mes repas. Nous avons engagé la conversation. Je lui avais fait part de mon projet d'ouvrir un bar restaurant en Casamance.

« Tu connais Popenguine ? » m'avait-il demandé.

J'avais secoué la tête négativement.

« Qu'est-ce qu'il y a de spécial là-bas ? avais-je poursuivi, vaguement intéressée.

— Rien, c'est un chouette village, mais justement, il y n'a rien pour les touristes. Je crois que tu dois aller là-bas. Va là-bas. » Il avait parlé fermement, c'était presque un ordre.

Je n'avais jamais entendu parler de ce village, et c'est sur ses indications succinctes que j'ai décidé d'y passer.

En chemin pour la Casamance, au bout d'une route en cul-de-sac, j'ai buté sur la plage de Popenguine, déserte à cette heure-là, écrasée par le soleil, avec l'océan à perte de vue. J'étais incapable de détacher mon regard de la ligne d'horizon, l'air salé dilatait mes poumons, et je sentais une douce béatitude m'envahir. Il n'y avait pas de place pour le doute dans mon esprit et je me suis dit : « Voilà, c'est ici ! » Si on m'avait demandé pourquoi à cet instant précis, j'aurais répondu : « Je suis de retour chez moi. » Ce lieu cristallisait tout ce à quoi j'aspirais.

Le jour même, j'ai rencontré sur la plage un dénommé Alioun, neveu du chef du village.

« Vous êtes en vacances ici ? me demanda-t-il, tandis que je l'observais pousser seul sa pirogue dans l'eau et partir pour la pêche.

— Non. Je suis juste de passage aujourd’hui. Je vais en Casamance. Je pense m’y installer et ouvrir un bar restaurant.
»

Son regard étincela, alléché par la perspective de gagner une commission d’intermédiaire en menant une transaction intéressante, il reprit:

« Mais pourquoi ne resterais-tu pas ici ? Il n’y a pas de bar restaurant au village, et les touristes commencent à venir. Je connais des terrains à vendre. Ils ne sont pas chers. Je te ferai un bon prix. »

Il continua de me vanter les mérites du village et il me proposa de chercher pour moi un petit terrain tandis que je prospectais du côté de la Casamance.

« D’accord. Tu cherches quelque chose ici. Je t’appellerai dans une semaine et si tu as une proposition à me faire, je viendrai voir », lui avais-je répondu avant de reprendre ma route.

Quelques semaines plus tard, j’étais de retour à Popenguine, décidée à y rester.

Mon premier souci avait été de trouver un endroit pour construire mon restaurant. J’en avais dessiné les plans de telle sorte qu’il y ait une case réservée à la cuisine et une autre pour le bar, ainsi que deux immenses terrasses. J’avais également prévu les sanitaires, des bacs de fleurs exotiques et un jardin. Le tout avait l’air très africain. Je voulais organiser des petits concerts et des expositions d’artisanat pour promouvoir la culture africaine auprès des touristes que j’attendais nombreux. Mais les deux cases qui allaient sortir de terre se transformèrent en simple maison d’habitation. Après deux mois passés au Sénégal, j’avais perdu l’envie de faire du commerce et pris conscience du désir de m’accorder une pause. Être oisive, ne pas travailler pour gagner ma vie, ne serait-ce que durant quelques mois, était toutefois pour moi difficile à admettre. Il fallait que je gère prudemment l’avenir. Je ne pouvais pas, à l’instar des Sénégalais, laisser de place à

l'aléatoire. Heureusement, des événements inattendus allaient m'imposer cette parenthèse.

J'ai cherché avec Alioun le lieu adéquat. Il me proposa des terrains à vendre qui ne l'étaient plus depuis longtemps. Il me présenta des propriétaires qui ne l'étaient pas, ou qui ne l'étaient plus. Certains encore en vie. D'autres, déjà morts. Il me fixait des prix imaginaires, au gré des nécessités de chacun. Ce n'était pas encourageant. Alioun me fit visiter un bel endroit situé sur la plage, adossé à la falaise. Une vieille maison se dressait, abandonnée depuis quinze ans. Elle avait été construite pour un marabout qui n'y avait jamais mis les sandales. Il faut dire que le spectacle de toubabs dénudés s'ébattant dans l'onde n'était guère propice au recueillement et à la tranquillité d'un serviteur de l'islam. Le propriétaire, une fois localisé, ce qui ne fut pas une mince affaire, accepta de vendre le terrain. Mais fallait-il encore convaincre le propriétaire de la mesure. Il était introuvable.

En fait, on peut posséder une maison bâtie sur un terrain loué. Aucune transaction ne peut se faire sans l'accord des deux parties. Le locataire ne payait plus ses mensualités depuis plusieurs années, mais le Vieux attendait patiemment. Il n'avait entamé aucune procédure. Maintenant, il allait le retrouver pour vendre son bien. Leur affaire ne me regardait pas mais j'étais étonnée de la confiance qu'ils s'étaient témoignée durant tout ce temps.

Le Vieux ne semblait pas pressé. Tout arrive à point à qui sait attendre. Il savait que j'avais eu un coup de cœur pour son terrain. Il pourrait en tirer le prix qui lui était nécessaire. Il avait besoin d'une pirogue et d'un moteur. C'était sa référence pour fixer le prix. Il ne lâcherait pas en dessous. La question n'était pas de faire un profit, mais plutôt d'obtenir les fonds nécessaires pour un achat indispensable. J'ai négocié âprement cet achat. Le prix de départ fut diminué de moitié, ce qui était une transaction banale, une sorte de rite. C'est à partir de cette somme que la discussion s'est engagée :

« Ce terrain n'est pas très grand et puis la maison est en ruines. Vous le vendez beaucoup trop cher, avais-je argumenté.

— Oui. Peut-être. Mais c'est le prix. Il n'y a pas beaucoup de terrains à vendre au village », m'avait-il répondu.

Je le savais en effet. Je repris :

« Oui. Peut-être. Mais il n'y a pas beaucoup d'acheteurs non plus ! Mieux vaut le vendre moins cher que pas le vendre du tout.

— Oui. Peut-être. Mais moi je ne veux pas le vendre, c'est vous qui voulez l'acheter.

— D'accord. Alors, gardez-le ! »

J'avais joué à pile ou face en faisant mine de ne pas poursuivre la négociation. Le Vieux me dit :

« Il y a un autre acheteur en attente qui accepte le prix proposé.

— Oui. Peut-être. Je reviens dans deux jours. Si l'autre personne ne l'a pas acheté, je le prendrai au prix que je vous ai fixé, OK ? »

J'étais quasiment certaine que c'était une ruse.

« OK », m'avait-il répondu.

Nous bluffions tous les deux, et le manège s'est poursuivi durant une semaine. Puis l'affaire fut conclue, mais à un prix un peu supérieur à celui que j'avais arrêté. J'avais cédé. Le Vieux était plus patient et plus confiant que moi.

Nous avons signé notre accord sur une feuille de papier à carreaux arrachée à un cahier à spirale. Le chef du village apposa un tampon usé au bas du document et réclama une somme pour rétribuer sa participation, qu'il fallut également discuter.

Ce document stipulait que je devenais la propriétaire du terrain et de la maison, mais j'ignorais qu'à l'issue de cette transaction j'étais seulement détentrice d'un bail

emphytéotique de quatre-vingt-dix-neuf ans car le terrain est situé sur le domaine maritime du pays. Qu'importe !

Munie de mon titre de propriété, j'ai alors engagé une équipe de démolition. En short, chaussés de tongs en plastique, tête nue, sans gants ni protection, si ce n'est leur volonté d'aller jusqu'au bout pour ramener un peu d'argent à la maison, cinq gaillards courageux abattirent l'édifice à la massue. Ils récupérèrent tout ce qui était récupérable. C'était le bonus. Une sorte de prime de risque. Car, bien sûr, ils n'auraient eu droit à aucune indemnisation en cas d'accident.

J'arpentais les ruelles du village à la recherche d'entrepreneurs. Le bouche à oreille fonctionnait bien. Le maçon m'indiqua le plombier, qui m'indiqua l'électricien, qui m'indiqua le menuisier, qui m'indiqua le couvreur.

La négociation des prix était serrée. La tradition, c'est le marchandage. Un prix n'est jamais fixe et il faut le discuter. Le tarif peut chuter de cinquante à soixante-dix pour cent. Tout se négocie. De la construction d'une maison à l'achat d'un kilo de manioc. C'est la règle pour tous. Ces joutes sont un moment privilégié de partage, il ne doit y avoir ni vainqueur ni vaincu. A chacun d'être le plus malin. D'ailleurs les prix dépendent beaucoup du moment. Si le vendeur a impérativement besoin de l'argent que vous lui proposez en échange de sa marchandise, quitte à ne pas faire de bénéfices, il cédera. Ce sera peut-être l'argent du repas du soir. Nécessité fait loi. La précarité de certaines situations impose d'être humble.

Je fréquentais un homme depuis l'achat de cette parcelle. C'était le fils du Vieux à qui avait appartenu le terrain. Nous nous rencontrions au détour des transactions et il venait parfois me rendre visite, après le repas du soir. J'appréciais ses passages qui me livraient à chaque fois de nouvelles clés de compréhension de l'Afrique, mais mon intérêt à son égard se limitait à cela.

Par une chaude après-midi, j'étais allée prendre des nouvelles de la tractation qui s'enlisait. Je pénétrais un peu agacée dans la chambre qui servait de salon de négociation, et je vis se découper dans la pénombre de la pièce la stature de Tamsir, torse nu. Il portait un pantalon souple de coton écru qui mettait en valeur le galbe de ses pectoraux. Il avait autour du biceps un bracelet de cuir patiné, qui faisait saillir le muscle de son bras tenant la théière. Il s'immobilisa à notre arrivée. Dans le clair-obscur de la petite pièce éclairée par un fenestron, son maintien était fascinant. Je le vis pour la première fois. Je vis un homme pour la première fois. Il était là, campé sur ses jambes, présent de tout son être, dégageant une force rayonnante. En quittant la concession, j'emportai avec moi, blottie dans les replis les plus secrets de ma personne, l'image de cet homme. A mon insu, elle édifia jour après jour les fondements de la confiance et de l'amour que je lui porte, tout ce qui nous attirerait irrémédiablement l'un vers l'autre.

Tamsir continua à me rendre visite.

Il m'aidait à décoder ce monde nouveau. Il me parlait de son quotidien, de ses difficultés, de ses joies. Il m'expliqua qu'il était sérère safen, du nom de la région coincée entre l'océan Atlantique et la brousse de l'intérieur, située à soixante kilomètres au sud de Dakar. Difficile de repérer Popenguine sur la carte, le long de la Petite Côte pourtant touristique. Popenguine n'est pas touristique. Pas encore.

Popenguine pourrait s'écrire *bop'n'djin*, ce qui signifie « tête du génie » en ouolof, mais vraisemblablement Popenguine vient du sérère *fof guene* qui signifie « j'y suis, j'y reste ». Cette traduction me convenait.

Au fil des jours, Tamsir m'apprenait à aimer son village et ses habitants tandis que j'apprenais à l'aimer, lui.

Un soir, je lui ai demandé, non sans arrière-pensée :

« Tamsir, est-ce que tu pourrais m'aider à réaliser la cinquième consigne du marabout que j'ai consulté l'autre jour à Djiffere ? Je dois allumer un brasero pour faire brûler la poudre qu'il m'a donnée et j'en suis incapable... »

J'avais ajouté précipitamment de peur de ne pas oser le dire :

« Viens manger avec moi et quand il fera nuit, on ira sur le chantier. Je te préparerai un mafé. »

Le mafé est un mets de choix et j'espérais secrètement qu'il retiendrait Tamsir auprès de moi un peu plus que le temps nécessaire pour me rendre service.

« Oui, bien sûr, quand veux-tu que je vienne ? »

— Ce soir si tu peux », avais-je répondu tout aussi précipitamment, craignant qu'il ne change d'avis.

Je n'avais pas la patience d'attendre plus longtemps. J'étais excitée à l'idée de cette soirée, pressentant son importance. J'avais lu et relu la recette de cuisine et j'avais mis toute mon énergie dans la préparation de ce repas. Le soir venu, une des fréquentes coupures d'électricité m'avait contrainte à allumer des bougies.

« Alors ? questionnai-je fébrilement.

— Alors quoi ? me répondit Tamsir, surpris par cette question.

— Est-ce que c'est bon, tu aimes ? Je l'ai fait pour toi. » J'étais aussi fébrile qu'une débutante au bal.

« Si ce n'était pas bon, je ne le mangerais pas ! » me répondit-il en riant.

Evidemment. Mais il avait peut-être fait preuve de politesse à mon égard. Je voulais en avoir le cœur net. J'ai insisté :

« Si c'est raté, tu peux me le dire.

— Le riz est trop cuit, mais la sauce est celle d'une Sokhnassi. »

J'ai vu que Tamsir ne truquait pas. Il disait ce qu'il pensait, sans être exagérément agréable, ni désagréable. Je me suis détendue, j'étais enfin à l'aise.

Une fois le repas terminé, il prépara un petit brasero. J'étais fascinée par l'aisance de ses mouvements, la précision de ses gestes, le calme de sa personne. Il émanait de lui une grande force, l'assurance tranquille de celui qui sait. Dans la lueur des braises, je le trouvais étonnamment beau, vivant.

Nous nous sommes rendus sur les décombres de la maison. Il versa la poudre dans le feu et se promena tranquillement sur le site en agitant le brasero, tel un prêtre secouant son encensoir. La magie opérait. J'étais envoûtée. Nous avons beaucoup ri. Et si quelqu'un nous voyait nous livrant à de la sorcellerie?

Tout nous séparait ou presque. Mais nous avions la volonté de nous connaître, de nous dire, d'échanger. Je n'ai pas pris conscience tout de suite de l'intensité du séisme provoqué par ma rencontre avec Tamsir. Nos échelles de valeurs étaient si différentes que j'étais incapable de mesurer l'ampleur des conséquences qui nous contraindraient toujours à ajuster nos modes de fonctionnement, nos façons de penser, nos manières d'agir et d'être, ensemble. J'incarnais pour lui toutes les transformations venues de la société occidentale alors que je cherchais dans sa tradition une solution pour pouvoir moi-même les digérer. Nous étions tous les deux, chacun à notre façon, déstabilisés.

La nuit s'est prolongée sous un magnifique ciel étoilé. Assis sur le sable, Tamsir me racontait sa vie.

Il n'avait pas vraiment eu le choix de son existence. Il vivait à Thiès, chez l'ami de son père, un abbé, qui s'occupait de lui durant sa scolarité au collège. Tamsir s'était engagé en secret dans l'armée et c'est l'abbé qui avait plaidé sa cause auprès de son père. La vie de militaire l'avait conduit au cœur de plusieurs conflits en Afrique, tous aussi inutiles les uns que les

autres. Il faisait son métier de soldat et il eut à défendre sa vie à plusieurs reprises. Les états d'âme n'étaient pas de mise et les combats à l'arme blanche au corps à corps étaient les seuls garants de la survie. Le treillis militaire lui donnait fière allure dans cette ville de garnison où les jeunes filles en fleurs étaient légion. Il succomba au charme de Coumba, une grande et belle jeune femme. Son père refusa qu'il l'épouse sous prétexte qu'elle était soi-disant de la caste des griots.

Ils tentèrent de forcer la décision paternelle en ayant un enfant hors mariage, et ainsi naquit Awa. Le Vieux resta inflexible. Le couple poursuivit cette relation amoureuse, entrecoupée par les départs en mission de Tamsir. Deux ans passèrent, et Tamsir renonça à épouser Coumba.

Il fréquenta une jeune fille du village qu'il demanda en mariage. Elle était peule, et le Vieux s'opposa encore une fois à cette union. Un noble paysan sérère ne peut pas mêler son sang à celui d'une Peule. Tamsir commençait à ployer sous le poids des frustrations. Il ne pouvait pas désobéir à son père, et il ne pouvait pas non plus disposer de sa vie. Il entretenait des relations simultanées avec les deux femmes qu'il aimait, Coumba et Mariettou, la Peule. C'est ainsi que naquirent à un mois d'intervalle, Amy, fille de Mariettou et Ibou, fils de Coumba. Le Vieux, campé sur sa position, s'entêta et ne fit rien pour soutenir son fils. Tamsir était à la dérive, écrasé par la responsabilité de trois enfants conçus hors mariage, sans espoir de pouvoir légitimer cette situation. Il était parfaitement possible qu'il épousât les deux femmes puisque la polygamie est permise au Sénégal, et qu'il s'occupât de sa famille. Il avait un métier et de quoi subvenir aux besoins de tout le monde. Son père, en lui refusant sa permission, porte l'entière responsabilité d'avoir conduit son fils au déchirement, à la révolte et aux excès qui l'exclurent de l'armée. Le respect borné des règles ancestrales, peut-être justifiées à une certaine époque, a confiné à l'aveuglement cruel et dévastateur qui a mis l'existence de Tamsir sens dessus dessous.

Renvoyé de l'armée, Tamsir s'était retiré de la vie sociale du village. Il passait l'essentiel de ses journées à la pêche,

seul, face à l'océan. Ces longues heures lui furent nécessaires pour se pacifier et pour méditer sur son destin. Il priait et écoutait le silence qui prenait place en lui. Peu à peu, les cris de révolte et de douleur diminuèrent d'intensité, jusqu'à ne plus être que l'écho lointain d'une vie révolue. C'était une sorte de mue. Tamsir se transformait. Il n'était pas aigri. Il avait obéi à son père, et cela suffisait à le mettre en paix. A présent, il tenait son rôle, celui qui lui était assigné, qu'il n'avait pas délibérément choisi mais que le destin lui avait attribué. Il était célibataire, et le resterait probablement, pensait-il. Il était devenu pêcheur, et cela lui plaisait. Il fréquentait ses vrais amis, peu nombreux, ceux qui lui étaient restés fidèles après toutes ces difficultés et surtout après qu'il eut contracté la tuberculose. Le risque de contagion avait éloigné les copains, ceux que l'on nomme les « fréquentations ». Il n'est pas rancunier car ces personnes renouèrent dès que sa liaison avec une toubab, et les avantages éventuels qu'ils pourraient en retirer, fut connue.

Ses journées étaient monotones, sans surprise, mais elles le comblaient. Il n'attendait rien de plus que ce qui lui était offert à son réveil chaque matin. Il avait traversé des épreuves et il en avait tiré des leçons. Un nouvel être avait émergé de la dépouille de l'ancien. Tamsir était un homme satisfait qui appréciait jour après jour le simple fait d'être vivant. Il était disponible pour répondre à l'appel de la vie, quelle que soit la forme qu'elle prendrait. C'est cet homme nouveau que j'avais vu une après-midi dans la lumière dispensée par le fenestron de la chambre.

Un jour, l'imprévu a pris l'apparence d'une grande femme rousse, trop maigre à ses yeux pour être désirable et qui lui est tombée dans les bras sans crier gare.

Tamsir est issu d'une famille dite noble car ils sont paysans. Ils ne sont pas « castés » comme les forgerons ou les

bûcherons. Ils vivent traditionnellement au cœur du vieux village. La cuisine se fait toujours sur le feu de bois et les femmes de la concession vont chercher l'eau à la fontaine. Quel bouleversement pour lui que notre rencontre! Je m'étonne encore aujourd'hui de la capacité d'adaptation dont il a fait preuve. Il a su mêler tout ce qui avait fait l'essentiel de son existence durant quarante ans au paquet hétéroclite que j'apportais. Il était prêt à tout entendre, à tout essayer, à tolérer mes accès de dénigrement, mes incompréhensions radicales, mes rejets définitifs les plus violents. Compréhensif et curieux, il s'efforça de mettre l'Afrique à ma portée. Sans son amour patient, je n'aurais jamais pu comprendre ni m'intégrer à la vie du village.

A Popenguine, les femmes qui tiennent leur petit commerce au coin de la ruelle m'interpellaient : « *Goro!* » je ne savais pas ce que cela signifiait.

Les femmes s'installent à des endroits stratégiques, face à une boutique ou à côté d'un point d'eau. D'autres ont leur place sur la route principale, c'est le marché de Popenguine. Les étals sont à même le sol sur une toile ou parfois sur une petite table faite de morceaux de bois de récupération qui tiennent ensemble par l'opération des pangols¹. Les légumes sont toujours joliment présentés, en petits tas de couleurs vives, tomates, piments, carottes, haricots verts. Il y a rarement plus d'une poignée de chaque. L'ail se détaille en gousses achetées à l'unité. Les grains de poivre s'achètent par dix. Le chou est coupé en petits quartiers. La femme n'a pas l'argent nécessaire pour faire des provisions, et même si tel était le cas, elle ne s'y risquerait pas sous peine de voir débarquer la famille pour piller son garde-manger. Les courses sont faites avant chaque repas et elle achète ce qui lui est nécessaire pour le préparer : un piment, une gousse d'ail, deux carottes, un morceau de chou, un verre de vinaigre, un quart d'huile, une cuillère de moutarde.

Mam Oumy, la mère de Tamsir, vend du poisson frais et du poisson séché, le kétiah. On ne peut pas manquer son

emplacement, d'où s'échappe des effluves qui soulèvent le cœur. Le poisson sèche au soleil puis est fumé pour être conservé. Il parfume les préparations et aucune cuisinière ne saurait s'en passer. Outre qu'il est un aliment gustatif incontournable, il remplace le poisson frais quand celui-ci fait défaut. A côté du kétiah se trouve le yète à l'odeur encore plus écœurante. C'est un énorme coquillage très dur que l'on enveloppe dans du plastique et que l'on enterre dans le sable pour qu'il se décompose. Il agrmente certains plats de fête. On le mâche pour en extraire le suc, mais il est difficile de l'avaler s'il n'est pas coupé menu. Je n'ai jamais pu comprendre le régal gastronomique qu'il suscite chez les Sénégalais. Plus hygiénique, moins odorant et moins bon, on trouve désormais sur les étals les bouillons cube Maggi. En quelques années, ils sont devenus la coqueluche des ménagères et rien, absolument rien, ne peut être préparé sans y ajouter un de ces satanés cubes. La société qui le commercialise a touché le jackpot. Le bouillon cube est devenu une institution qui uniformise le goût de tous les plats. Substituer ces poudres salées au bouillon d'oignons, de bissap - une plante aux fleurs rouges - et de carottes, est une hérésie gustative.

Mam Oumy fut l'une des premières, il y a trente ans, à s'installer le long de la route. A plus de soixante ans elle est toujours assise sur ses talons, face à ses poissons posés sur le sol, le sourire édenté et le boubou multicolore, entourée de mouches virevoltantes. Quand la saison chaude s'acharne à griller tout ce qui vit, elle accroche quelques vieux sacs de riz à des branches de bois fichées dans le sable de la route, calées avec de gros cailloux. Son abri de fortune lui donne un peu d'ombre. Elle commercialise du poisson depuis trente ans. Elle passe de concession en concession la bassine sur la tête, pour proposer sa marchandise. Lorsque le poisson manque à Popenguine, elle prend le car de six heures du matin pour aller à la ville chercher de quoi se ravitailler.

Il y a assez peu de production de légumes au village, et les rares cultures ont été introduites par les missionnaires. Les

femmes vont les acheter sur les grands marchés urbains et les revendent en faisant un petit bénéfice. Une poignée de piments achetée quarante-cinq centimes sera revendue cinquante, et elles ne peuvent guère compter sur la quantité pour se rattraper. Mais les quelques CFA gagnés au prix de beaucoup d'efforts permettront d'acheter ce qui est nécessaire pour préparer le tiep bou dien de midi, un plat de riz gras au poisson. Pour le repas du soir, on verra bien. Il reste encore toute l'après-midi pour se procurer l'argent indispensable à l'achat du nécessaire. Auquel cas un petit crédit ne saurait être refusé. Mam Oumy peut faire l'avance d'un mois de livraison à une famille qui n'est pas en mesure de régler immédiatement. Elle échelonne les paiements, elle facilite les remboursements. En tout état de cause, il ne saurait être question de laisser une famille sans poisson tout un mois, au seul motif qu'elle n'a pas d'argent. Elle ne tient aucun livre de comptes, tout est inscrit dans sa prodigieuse mémoire. Il y a des crédits qui courent depuis plus de dix ans. Mais qu'importe, un jour ou l'autre...

Le yaboy est sa spécialité. C'est le poisson le plus consommé au Sénégal. Il s'agit d'une sorte de grosse sardine au goût excellent que l'on trouve en abondance. Son seul inconvénient est d'être truffé d'arêtes. Il y en a dans tous les sens. C'est à se demander comment la nature s'est ingéniée pour fabriquer autant d'arêtes inutiles dans un seul poisson. Il faut être un chat pour le manger sans friser la crise de nerfs. On explique, ici, que Dieu a créé ce poisson afin que les Sénégalais puissent en manger, car tout le reste de la pêche, dite de poissons nobles, est exportée. Le yaboy n'est pas invité aux tables occidentales, et il ne trouve preneur qu'auprès des Sénégalais. Ils le mangent grillé dans ses écailles, ou en boulettes, et ils s'en régaler. Tout petits, les enfants apprennent à trier les arêtes avec la langue et à les recracher.

« *Goro ! goro !* »

Et les femmes éclataient de rire derrière leurs étals, à l'ombre des arbres. Je sentais bien qu'elles ne riaient pas à mes dépens car leurs rires n'étaient pas moqueurs.

Que signifiait « *goro* » ? Je cherchais piteusement dans le maigre vocabulaire ouolof à ma disposition et je ne trouvais rien. Mes progrès en ouolof et en sérère étaient lents car beaucoup de villageois parlaient français et ils s'adressaient spontanément à moi dans ma langue. Je ne faisais pas d'efforts pour apprendre. Le ouolof est une langue très vivante. Elle ne s'écrit pas, du moins jusqu'à récemment. Elle s'interprète selon les intonations, un mot pouvant avoir plusieurs significations selon le contexte ou celui qui parle. Elle fonctionne par images et similitudes. La couleur jaune se dit de la même manière que le mot maïs. Il y a des règles bien sûr, mais elles laissent place à la symbolique et à la poésie. On emploie le même mot « *togal* » pour proposer à un visiteur de s'asseoir et pour ordonner à un enfant de se calmer. Le mot « *djigen* » veut dire fille ou femme. *Dji* signifie la semence, le grain. La femme est celle qui conserve la semence, celle qui permet à la vie de se renouveler. La femme est à ce point révéérée dans la société que le mot qui désigne la dame, « *sokhnassi* », est le seul à partager la même terminaison « *si* » avec les deux autres mots composés avec celle-ci : « *soufsi* » qui désigne la Terre, et « *assamansi* » qui indique le Ciel. Pour son époux, « *sokhnassi* » est le lien entre le Ciel et la Terre. Elle est la Mère de toutes choses.

Les mots sont porteurs de sens, de symboles. Ils ont été forgés non seulement pour décrire, pour désigner des choses ou des sentiments, mais aussi pour rendre compte de la philosophie, de la compréhension du monde qui les sous-tend. Désormais, leur sens profond échappe la plupart du temps et les mots sont devenus un mode d'échange et de communication banalisé.

Chaque parole induit une conséquence qui est génératrice de Bien ou de Mal. Les mots et les sons guérissent, et une parole douce prononcée avec amour réconforte. Les mots doivent être prononcés consciemment. C'est pourquoi les Africains s'en

méfient, qu'ils sont particulièrement sensibles à la médisance, et que les Sages sont économes de leurs paroles, préférant le silence au dévergondage verbal. C'est pour cela également que les gris-gris sont élaborés à partir de paroles du Coran, ou de l'un des nombreux Noms de Dieu contenus dans le Livre saint, pour Le définir, tenter de Le cerner, Lui l'Indicible, l'Inqualifiable, l'Inconnaissable. Ces mots sont puissants et ils sont capables d'influencer ou de modifier le cours de l'existence de celui qui les porte sous forme d'amulette. En allant au bout de la logique, les bavardages incontrôlés et les commérages des femmes sont néfastes, et par extension, leur compagnie devient également risquée, voire dangereuse. C'est un moyen commode de les tenir à distance et de ne pas succomber aux tentations.

« *Goro ! goro !* » La gaieté éclairait leur visage.

Renseignements pris, goro signifie belle-fille, la bru. Je compris alors que notre liaison n'était déjà plus secrète. Toutes les femmes qui m'interpellaient ainsi faisaient partie de la famille de Tamsir, et elles étaient toutes au courant. Pourtant, notre relation amoureuse avait débuté depuis peu et nous nous cachions. Tamsir était prudent car il savait que notre histoire lui porterait préjudice, surtout si elle n'était qu'un feu de paille. On se moquerait de lui ou on le considérerait comme un renégat qui sacrifie son honneur aux plaisirs éphémères et dangereux avec une toubab. Lorsque nous nous rendions au village, nous empruntions deux itinéraires différents, et nous nous comportions l'un vis-à-vis de l'autre comme de simples connaissances. Aucune de nos attitudes, toutes soigneusement calculées croyait-on, ne pouvait laisser supposer une quelconque ambiguïté. C'était oublier un peu vite que tout se sait dans le village, que chaque parole ou geste est observé et commenté. Un infime détail nous avait certainement trahis. Loin d'être exclue, j'étais accueillie dans sa famille, alors que j'ignorais moi-même ce qui allait advenir de notre histoire. Les femmes me signèrent un chèque en blanc, à moi l'étrangère toubab qu'elles ne connaissaient pas. Elles firent

confiance à notre amour et l'entourèrent. Je me sentais portée, transportée de joie.

La confiance était ce dont j'avais le plus besoin. J'avais perdu la tranquille confiance que j'avais dans la vie. Celle qui m'habitait naturellement à ma naissance, avant que les coups du sort, les difficultés, les frustrations, les attentes blessées, ne viennent l'entamer. Je ne connaissais plus ce sentiment d'apaisante sécurité mais j'en percevais de plus en plus souvent la sensation subtile depuis mon arrivée au village. Se pouvait-il que quelque chose ait fondamentalement changé en moi?

Tamsir et moi aimions nous promener sur la plage pendant des heures. Un jour de baignade, la hauteur et la force des vagues augmentèrent brutalement. Peu habituée aux redoutables rouleaux de l'océan, j'étais effrayée. Tamsir est un excellent nageur, résultat de sa formation dans les stages commandos de l'armée.

« Viens plus loin. Il faut aller plus loin, au-delà des vagues. Regarde, là-bas elles forment un dôme ample et calme. Si on reste là, on va être emportés », me conseilla-t-il. J'avais peur, je n'avais pas confiance en mes capacités de nageuse, ni en ses conseils. Je refusai tout net d'affronter ces masses d'eau gigantesques et dangereuses. Du coup, une de ces déferlantes arriva droit sur nous, juste avant qu'elle ne se fracasse bruyamment sur le rivage, et il était trop tard pour faire marche arrière.

« Plonge sous la vague! me dit Tamsir tandis qu'il s'apprêtait à le faire lui-même.

— Non! » ai-je hurlé, en me retournant pour fuir.

Si nous ne plongeons pas, nous serions emportés et charriés sur plusieurs mètres dans un tourbillon puissant d'eau, d'écume bouillonnante et de sable, risquant de heurter le fond sablonneux et de boire une tasse mémorable, dans le meilleur

des cas. Mon entêtement à refuser la seule solution raisonnable me plaçait imparablement devant une alternative qui m'angoissait tout autant.

Tamsir me saisit alors fermement la main et il m'entraîna malgré moi sous la vague. Nous étions pris dans les remous qui nous secouaient. J'avais l'impression d'être broyée par les flots, mais Tamsir me tenait d'une poigne vigoureuse et sûre, m'empêchant d'être drossée par la vague. Soudain, je ne me suis plus accrochée à cette main comme à une bouée de sauvetage et je me suis laissée porter par la puissance du courant au lieu de lui résister. Confiante, je me suis laissée submerger par l'eau et par ce sentiment inattendu, monté du tréfonds de moi-même, m'invitant à m'abandonner à cet homme. Sa main n'était pas crispée sur mon poignet, le serrant inutilement pour m'aider. Non. La pression de son geste était ferme et sans rudesse, c'était le geste d'un homme sûr de lui, en qui je pouvais avoir confiance.

¹ Un pangol est un esprit attaché à une famille.

4.

Je regardais les femmes africaines et je les trouvais belles. Qu'avaient-elles de plus que moi? Je les enviais car leur féminité s'exprime sans retenue ni provocation. Elles séduisent naturellement. Leurs pupilles noires et brillantes soutiennent des regards intenses et troublants. Leurs cils sont longs et recourbés et leurs paupières sont cernées de noir, sans fard. Elles en jouent dès leur plus jeune âge en relevant lentement les yeux, papillonnant des paupières d'un air complice et ingénu. Leur démarche nonchalante se lit dans chacun de leurs pas. Leurs pieds glissent sur le sol en un balancement déhanché car c'est la seule façon de porter de lourdes charges en équilibre sur la tête.

Je ne possédais aucun de ces atouts pour séduire Tamsir. J'ai alors essayé de forcer la ressemblance en utilisant les artifices capillaires en vogue dans le pays. J'ai passé deux jours assise, immobile dans la touffeur sénégalaise, pour avoir enfin les cheveux longs, trois paquets de mèches plus tard. Mariettou, une jeune femme qui travaillait pour moi, avait allongé artificiellement mes cheveux en les tressant quatre par quatre avec des mèches synthétiques. L'opération est longue et c'est pourquoi la plupart des femmes gardent leurs tresses au moins deux mois. J'ai gardé ces rajouts capillaires trois semaines, car ma tête ployait en arrière sous le poids des mèches, la chaleur provoquait des démangeaisons horribles et la poussière s'accumulait sans que le shampooing puisse la déloger. Il a fallu autant de temps pour les enlever que pour les mettre et j'ai définitivement renoncé à mon rêve d'arborer une longue chevelure déversant une cascade de boucles jusqu'aux reins.

Il n'est pas rare de voir plusieurs filles de la concession, à la queue leu leu, se tressant mutuellement. C'est un moment privilégié d'entraide, de papotages, d'amitié, de créativité. Aujourd'hui cette activité est rémunérée et devient une banale offre de services. Les enfants apprennent très jeunes à exercer

leur dextérité. Cela prépare à être patient et stoïque, deux vertus que les Africains cultivent dans tous les domaines.

Il existe aussi des « greffages », bandes de faux cheveux raides ou bouclés, frisottés, gaufrés, blonds, bruns, rouges, que l'on coud sur les cheveux préalablement nattés contre la tête. Si cela n'a pas d'influence notable sur la santé, hormis les risques d'eczéma et autres maladies du cuir chevelu provoqués par le contact des fibres synthétiques marinant sous la chaleur, cela grève considérablement le porte-monnaie. Linda et Nina, les deux principaux fabricants, se partagent le juteux marché en innovant régulièrement et proposent de nouvelles couleurs, de nouvelles coiffures, de nouvelles longueurs, de nouvelles ondulations.

La mode est à suivre et les anciens rites de coiffures sont passés aux oubliettes, ainsi que le port du traditionnel mouchoir de tête qu'arboraient les femmes mariées même si les Vieilles Mamans le portent toujours.

Autrefois, la coiffure des cheveux était un code porteur de symboles. Elle traduisait l'appartenance à telle ou telle ethnie, voire telle famille. Les N'Diaye par exemple portaient les cheveux rasés en touffe laissant apparaître une bande depuis la base du crâne jusqu'au front et un rond sur le côté symbolisant la miche de pain et le pot de lait. Les enfants arboraient cette coiffure jusqu'à l'âge de la circoncision. Les femmes, de tout temps, se sont tressé les cheveux. Quand elles défont leurs tresses, cela signifie qu'elles sont indisposées.

Il faut souffrir pour être belle. Dans ce domaine, les femmes sœurs excellent, car avant l'apparition du maquillage moderne, le tatouage était le seul moyen de s'embellir. La mode était de colorer le tour de la bouche jusqu'au menton, ainsi que les gencives, en noir ou en bleu foncé. Elles faisaient griller des arachides et recouvraient le récipient d'un couvercle. Une sorte de suie s'y déposait. Elles prenaient ensuite des épines et piquaient l'ensemble de la surface à tatouer. Elles enduisaient alors la plaie de cette suie qui se mêlait au sang. L'opération durait trois heures durant lesquelles la jeune fille ne devait pas ciller sous peine d'être

traitée de poltronne. Une fois l'épreuve terminée, toutes les femmes l'accompagnaient à travers le village et organisaient une petite fête en son honneur. Durant les semaines qui suivaient, elle ne pouvait absorber que de la bouillie de mil. On ne faisait pas de tatouages durant la période des mangues car l'acidité du fruit brûlait l'intérieur des lèvres et empêchait l'imprégnation de l'encre. C'était une sorte d'initiation pour éprouver son courage.

Seules les Vieilles Mamans ont maintenu cette douloureuse tradition. Les jeunes filles se contentent de dessiner ce tatouage à l'aide de cirage ou de crayon lors des fêtes. Les cosmétiques importés des USA ou le khôl mauritanien font beaucoup plus d'adeptes. Elles étalent de larges plâtras orangés ou roses sur les pommettes, usent et abusent du blanc, redessinent leurs sourcils d'épais traits de crayon noir malhabiles et s'enduisent la lèvre inférieure d'un rouge criard. Les traits sont figés par l'excès de maquillage.

Et pourtant, au dire des hommes, le secret de beauté d'une femme est un teint bien noir, uniforme, rendu brillant par la finesse de la peau et le beurre de karité utilisé quotidiennement. La dernière folie des jeunes filles est d'avoir le teint café au lait, voire blanc.

Une ethnie, les Peuls, a naturellement ce teint car elle est issue d'un métissage avec les Maures ou les Berbères ou peut-être les Aryens. Leur origine n'est pas encore parfaitement établie. Mais les premiers à se décolorer la peau ont été des joueurs de football congolais qui ont participé à la coupe du monde en 1974 dans le but de ressembler aux joueurs brésiliens, vedettes incontestables de ce sport à cette époque.

Pour obtenir cette couleur proche de l'idéal occidental, les Sénégalaises utilisent des crèmes éclaircissantes (souvent à base de cortisone) qui diminuent le taux de mélanine contenue dans la peau, mais aussi l'efficacité de leur protection face aux dangers du soleil africain. L'effet est stupéfiant et, en quelques semaines, la peau se décolore et blanchit. L'utilisation de ces crèmes suppose une application quotidienne car dès l'arrêt de celle-ci, la peau fonce davantage, de façon inégale, laissant

apparaître des tâches disgracieuses et indélébiles. Le cancer de la peau est en constante augmentation. A tel point que les radios diffusent des spots d'information pour décourager les candidates à la brûlure. Quel stupide paradoxe. Les femmes blanches passent des heures à griller sur les plages pour avoir le teint hâlé, prenant le risque du même cancer.

La couleur idéale serait-elle celle du caramel-pain grillé des métisses?

Si les codes de la séduction tendent à s'uniformiser, quelques bastions subsistent. L'atout majeur pour une Sénégalaise reste son tour de hanches et de fesses! Certaines femmes prennent même des médicaments dont les effets secondaires sont la prise de poids pour arrondir davantage leurs parties charnues. De vraies callipyges! Une femme bien en chair qui balance ses attributs fessiers en rythme attire regards et compliments.

Les driankees sont des femmes réputées pour leur séduction et leur embonpoint, qu'elles mettent en valeur avec des tenues exubérantes. Elles n'hésitent pas à remuer érotiquement leurs fesses, qui pourraient occuper sans difficulté deux fauteuils, pour mettre en valeur un corps qu'elles assument. Elles s'émancipent des standards actuels de la mode occidentale et prouvent que la séduction et l'érotisme n'ont rien à voir avec la perfection d'un quelconque canon de beauté.

J'avais la peau blanche et donc a priori une longueur d'avance sur mes concurrentes, mais je n'avais rien d'une driankee : j'étais aussi plate devant que derrière! Ne pouvant pas souligner mes courbes généreuses, je les camouflais sous les amples boubous qui faisaient illusion.

J'avais acheté les six mètres de tissu nécessaires pour confectionner l'ensemble dont la coupe ne varie pas et qui est composé d'un pagne tombant aux chevilles et d'une large

chasuble, dont les emmanchures qui laissent toujours apparaître une épaule dénudée, sont échancrées jusqu'à la taille, permettant de faire glisser le bébé pour le faire téter. J'avais renoncé à porter le mouchoir de tête artistiquement noué qui complète d'ordinaire la tenue car il me déguisait plus qu'il ne m'habillait.

J'avais beaucoup de mal à me décider sur le choix d'un tissu car j'étais ridicule dans les étoffes bariolées qui vont si bien aux Africaines. Pourtant, j'avais envie de me draper dans des couleurs éclatantes et des étoffes chatoyantes, mais je devais rester sobre. Les boutiquiers de Dakar proposent une variété infinie de motifs et de coloris. Il y en a pour toutes les bourses. Cela va du simple coton en passant par le wax et le basin, lourd et brillant, utilisé lors des grandes occasions, et qui est amidonné au sucre. Les femmes étaient élégantes et radieuses en boubou tandis que j'étais empruntée, perdue dans les plis de cet ample vêtement.

Bien sûr, la mode occidentale a envahi la capitale. Les jeunes filles se moulent dans des jeans serrés et des tee-shirts collants, laissant apparaître le nombril, perchées sur des chaussures à talons hauts qui leur donnent une démarche de canards tant elles sont habituées à marcher pieds nus. Mais, pour la majorité d'entre elles, le boubou reste le vêtement de prédilection. Pour une jeune femme branchée tous les accessoires de la panoplie occidentale coûtent cher. Si son mari n'a pas les moyens de subvenir à ce surcroît de dépenses de coquetterie, ou si, encore célibataire, elle estime que c'est le minimum requis pour séduire, elle a recours à la prostitution afin de couvrir les frais. A Dakar, ville touristique par excellence, les coquettes rivalisent d'imagination pour ressembler à ces modèles vus dans les feuilletons télévisés et capter l'attention d'un toubab dans l'espoir d'un avenir meilleur via la France ou l'Europe, si elles parviennent à se faire épouser. Et pour cela tous les moyens sont bons. « Être en état » par exemple, c'est-à-dire enceinte, en se passant s'il le faut du consentement du futur père. Elles peuvent volontairement endommager un préservatif dans ce but.

Être une femme au Sénégal signifie cultiver ses atouts pour séduire un homme et se préparer à tenir son futur rôle d'épouse et de mère. Le mariage en Afrique reste une valeur sacrée. Les jeunes filles accèdent alors au statut de femme et prennent leur place dans l'organisation de la société. La femme mariée est déchargée des contraintes et des corvées ménagères qui sont assumées par une sœur cadette, sa propre fille ou une belle-sœur plus jeune, voire une domestique.

Le jour où je fis la connaissance de Mariettou la Peule, celle-ci me dit après les échanges traditionnels de politesse :

« Amy est ta fille maintenant. » Amy est le deuxième enfant de Tamsir.

Par ces mots, Mariettou la Peule me signifiait que sa fille était désormais à mon service, et que je pouvais faire appel à elle comme bon me semblerait.

La femme mariée se prépare en attendant le retour de son époux auquel elle se dévoue. Dès qu'il arrive dans la concession, elle se met à son service. Elle lui apporte un verre d'eau ou lui épluche un fruit. Elle l'écoute raconter sa journée de travail et elle se fait câline. Ils prennent leur repas du soir ensemble se consacrant l'un à l'autre. La femme prend du plaisir à servir son mari. Les grandes orientations du destin de la famille sont assumées par le mari mais la concertation entre les deux époux est souvent la règle. Les femmes acceptent et assument cette dévotion car c'est à ce prix qu'elles maintiennent la qualité et l'harmonie qui règnent au sein du couple.

Je devine combien la notion de dévotion exprime l'horreur suprême pour les Occidentales libérées, et pourtant devenir une épouse est un accomplissement pour une jeune fille et elle s'y prépare depuis l'enfance. Elle participe à tous les travaux de la maison pour apprendre son futur métier d'épouse. A la puberté, on leur inculque d'autres secrets. Comment séduire et aimer un homme, comment le retenir, comment devenir sa préférée. La séduction ne s'improvise pas et les jeunes filles

écoutent les aînées parler librement de leurs relations avec leur mari. Le sujet n'est pas tabou. Les tantes leur enseignent les astuces qui enchantent les hommes. Cela peut être une recette de cuisine particulièrement savoureuse, faisant entrer dans la composition des goûts inédits, voire aphrodisiaques. Elles apprennent à préparer l'encens, le « *tchouraï* », à base de fleurs et d'écorces séchées au soleil et mélangées à des essences parfumées. A la nuit tombée, il faut prélever dans le foyer un peu de braises recueillies dans un récipient de terre cuite que l'on dispose astucieusement dans la chambre à coucher. Il suffit de quelques poignées de tchouraï jetées dans le vase pour qu'une délicate senteur enivrante envahisse la pièce.

Un jour, Mariettou m'offrit en minaudant l'un de ses « mille trous », petit pagne très ajouré comme son nom l'indique, stupéfaite que cet accessoire ne fasse pas partie de ma garde-robe. Plus tard, j'ai acheté des bin-bin sur le marché sans savoir à quoi cela servait. Je trouvais ces rangs de perles multicolores très jolis, mais je ne comprenais pas pourquoi mon achat provoquait l'hilarité des marchandes. Elles se poussaient du coude en faisant rouler leurs yeux et en piaillant comme des jouvencelles. De retour au village, en voyant les bin-bin, Mariettou s'esclaffa :

« Ya, ya, ya! Tamsir va être content ! » Elle passa deux de ces colliers montés sur élastique autour de ma taille, les fit claquer, puis ondula du bassin, me faisant entendre le bruit que faisaient les perles de ses bin-bin qui s'entrechoquaient, petite musique affriolante, promesse de plaisirs futurs. Au fil des ans, j'achetais les modèles à la mode faits de perles fluorescentes ou parfumées.

Les femmes que j'ai côtoyées à Popenguine étaient épanouies et ne correspondaient pas au cliché que j'avais d'elles en arrivant. Elles rencontraient des difficultés dans leur vie quotidienne, elles ne disposaient pas des dernières innovations technologiques, ni de l'eau courante. Souvent,

elles n'avaient pas été à l'école, mais elles étaient soutenues par l'ensemble de la communauté et elles me semblaient heureuses. Car les hommes savent que sans leurs mères qui les mettent au monde et les allaitent, sans leurs épouses, sans leurs sœurs, ils ne sont rien. Cela ne les empêche pas d'être rudes, rustres et grossiers, mais cela ne tient-il pas à la condition masculine?

Alors que j'entrais dans la concession de Tamsir, un jour de la Tabasky, Mam Oumy s'est levée et a jeté son mouchoir de tête sous mes pieds. C'était un signe de respect et de reconnaissance. Les hommes n'hésitent pas à vanter les mérites de leurs épouses en public. Parfois, ils se confient à leurs mères qui se font alors l'écho de ces louanges auprès de tous ceux qu'elles rencontrent.

La femme est respectée en Afrique parce qu'elle est la détentrice d'un savoir et d'une sagesse immémoriaux. Elle porte dans chaque cellule de son corps la connaissance de ce qui ne s'apprend pas et elle la transmet en mettant les enfants au monde. Elle transmet la vie. Elle sait que son dévouement, sa patience, sa disponibilité, son abnégation sont les garants de cette transmission et de la continuité de l'espèce humaine. Elle ne se pose pas de question sur la place qu'elle tient dans l'ordonnement du monde parce qu'elle en connaît l'inégalable valeur. Sa patience dans la tourmente garantit la stabilité de la communauté.

Bien sûr, elle est aussi chicaneuse, frivole, dépensière, malhonnête ou menteuse; ce n'est pas une femme parfaite, irréprochable et idéale, mais elle est consciente de ses rôles de femme, d'épouse et de mère. Elle ne parvient pas toujours à les remplir à la perfection, cependant elle s'y efforce car là est sa mission, la grande affaire de sa vie.

5.

Les premières semaines passées à Popenguine avaient été rythmées par mon installation et les vagues de l'océan. Le chant de l'eau reposait mes oreilles du magma sonore épuisant des grandes villes. Mais après l'élan que j'avais connu en me retrouvant seule, face à la mer et à moi-même, j'avais sombré dans une phase de rejet où tout m'irritait. Rien ne se faisait comme j'en avais l'habitude. Les palabres interminables à propos du moindre détail m'horripilaient. Je ne pouvais compter sur aucune exactitude ni précision. «Je viendrai demain » se soldait par une attente de plusieurs jours sans aucune explication sur le pourquoi du retard. J'avais le douloureux sentiment de ne pas être respectée et que tout le monde ici se moquait de moi et de mes intentions pourtant sincères. J'étais en permanence sur mes gardes car je craignais d'être escroquée sur tous mes achats. Les prix pouvaient être multipliés par dix ou vingt. N'ayant pas d'échelle de valeur précise, j'ignorais si le prix indiqué était raisonnable ou pas, et je devais discuter dans le vide en jouant au plus fin, tout en donnant l'impression de connaître le tarif.

J'avais mis au point une tactique qui consistait à demander le prix d'un article que je connaissais pour juger de l'écart que le vendeur annonçait. J'appliquais ensuite cet écart supposé au prix que l'on me proposait pour le produit que je désirais vraiment. Je m'approchais du juste prix. Mais ce jeu se révélait lassant à la longue. Je me méfiais de tout le monde, même de ceux qui voulaient m'aider. Je ne voyais que l'aspect négatif des événements et je ne profitais même plus de ce superbe décor.

Tamsir n'échappait pas à ma suspicion. Quand, dans une langue que je ne comprenais pas, il négociait le prix des services des artisans qui construisaient la maison, je le soupçonnais de les favoriser à mon détriment. S'il parlait avec le maçon du village, j'imaginais qu'ils tramaient un obscur complot destiné à me soutirer de l'argent qu'ils partageraient

ensuite. Ses absences étaient pour moi une source permanente de doute. J'étais à nouveau méfiante.

Je ressentais durement le poids de mes habitudes et mes limites. Les balises que je trouvais placées sur mon chemin m'enchaînaient plus sûrement encore, me tiraient en arrière, m'empêchant d'avancer. Je ne parvenais pas, en dépit des apparences, à larguer les amarres, à m'immerger corps et âme dans un environnement que j'avais pourtant choisi. Tout en moi renâclait, rechignait, se cabrait. Je ne pouvais pas mettre en pratique le dicton sénégalais qui dit : « Quand tu entres dans un village, et que tu y trouves les gens nus, mets-toi nu aussi . » L'homme vient au monde nu, sans habitude ni coutume, il est malléable et peut s'adapter à toutes les situations qu'il rencontre. Bien qu'ayant abandonné un bon nombre de prétentions et d'habitudes, je n'arrivais pas à me défaire de mon manteau de certitudes, à briser la cuirasse de mes routines et à adopter cet état d'esprit qui explique l'incroyable capacité d'adaptation dont font preuve les Africains loin de leur continent.

Je ne pouvais pas être à la fois ici et là-bas. Je ne pouvais pas côtoyer des Sérères et vouloir qu'ils se conforment à mes attentes. Je me surprénais à dire « En France, c'est différent », « Oui, mais en France on ne fait pas comme ça ». Oui, mais j'étais au Sénégal, et cette énorme évidence ne me sautait pas aux yeux. L'occidentalisation rapide de ce pays pouvait me laisser croire le contraire puisque je retrouvais des points de repère habituels. La plupart des personnes que je côtoyais parlaient français, et elles se comportaient en ma présence comme des toubabs, du moins en apparence. Elles étaient vêtues de jeans et de tee-shirts, elles portaient des montres et utilisaient des téléphones portables. Elles roulaient en voiture et regardaient des films vidéo sur des magnétoscopes. Les

citadins mangeaient des hamburgers au restaurant ou profitaient de la pause de midi pour surfer sur Internet... Plus je me débattais dans cette apparente contradiction, plus j'étais malheureuse. Je ne retrouvais pas la France dans ce simulacre aux apparences trompeuses et je n'entrais pas non plus en contact avec le Sénégal profond qui était resté fidèle à lui-même à bien des égards. Je comprenais à quel grand écart se soumettaient les Africains expatriés dans les pays industrialisés et tous ceux qui étaient emportés dans la tempête de la modernisation de leur pays.

Face à chaque situation nouvelle, mes vieux mécanismes s'enclenchaient et j'étais incapable de décider de ce qui devait être fait pour répondre à ce qui m'était demandé. A mes yeux, tous les Sénégalais étaient des imposteurs qui cherchaient à me flouer. Je me sentais agressée de toutes parts, à la dérive, loin de moi même. La perte de mes repères, sans aucun autre ancrage, faisait de moi un bouchon ballotté par les flots. J'étais incapable de m'intégrer à ce village, de laisser tomber mes idées préconçues sur ce que devait être ma vie ici. L'impossibilité de lâcher mon rêve ou de le faire coller à la réalité m'en rendait prisonnière. Le bonheur m'échappait. Il fallait me rendre à l'évidence, je n'étais pas heureuse en dépit de ces longues vacances exotiques. La confrontation entre le Sénégal dont j'avais rêvé et celui où je vivais m'était douloureuse. Les règles du jeu étaient différentes. Je devais les apprendre, abandonner ma suffisance. Pour recevoir ce que Popenguine avait à m'offrir, il fallait que je cesse de me protéger, que je me mette à nu.

La construction de la maison démarra un peu avant l'hivernage. C'était une bonne chose pour garantir la solidité des murs. Les briques étaient faites au fur et à mesure de l'avancement du chantier avec du sable pris sur la plage, de l'eau et du ciment. Le ciment a remplacé la brique traditionnelle faite de paille séchée et de terre argileuse. Le mélange est versé dans un moule aux parois amovibles. Deux pelletées tassées dans le moule. On secoue une fois, deux fois.

Le moule est renversé sur le sol. Les parois se détachent. Et en cadence, on repose le moule sur une pile de trois parpaings servant d'établi. Deux pelletées tassées, on secoue... Les parpaings s'alignaient au soleil au rythme d'un toutes les quarante secondes. Ils étaient régulièrement arrosés puis à nouveau séchés. L'alternance de la pluie et du soleil les consoliderait. En attendant d'être utilisés, ils restaient là, sur le sol. Personne ne se serait avisé d'en prendre un seul.

Les maçons n'utilisaient pas de fil à plomb. Les encadrements de portes étaient irréguliers, l'alignement des murs était approximatif et les finitions aléatoires. Les cases traditionnelles ne demandaient pas autant de fioritures. Elles étaient rondes, d'une seule pièce, avec un toit de paille monté sur une charpente de poutres de bois réunies en faisceau. Le tour était joué. Peut-être que la précarité de la vie induit aussi la précarité des réalisations?

La maison était bien différente des concessions du village. C'était une maison de toubab.

Les concessions s'organisent autour d'une vaste cour, clôturée avec des palissades en roseau, où sont distribués plusieurs corps de bâtiment. Le centre est fréquemment occupé par un vieil arbre, demeure d'un djinn, l'esprit protecteur de la famille. Son tronc et ses racines toujours blanchies sont le support d'offrandes faites de bouillie de mil et de lait caillé. C'est la nourriture typique du petit enfant. Sa survie dépend de la nature et il n'est rien sans son environnement. L'homme doit s'en souvenir à travers ses offrandes.

Dans chaque bâtiment habite une famille. Toutes ont des liens de sang, d'amitié ou d'obligation les unes envers les autres. Les concessions les plus anciennes donnent leur nom au quartier. N'Diayen situe la concession où vit la famille N'Diaye. C'est un enchevêtrement de coins de murs, de passages étroits qui s'ouvrent sur chaque maison. Les chambres ont été construites au fur et à mesure de

l'agrandissement des familles, et chaque mètre carré est utilisé. Au détour d'un mur, on peut se trouver nez à nez avec un autre mur, une porte, une cour ou le poulailler. Une pièce est réservée pour la cuisine, un peu à l'écart. L'installation y est sommaire : un fenestron pour évacuer tant bien que mal la fumée, un trou creusé dans le sol pour recevoir le feu, quelques ustensiles en fer-blanc entassés dans un coin. La femme prépare les repas accroupie au sol, dans une atmosphère irrespirable de fumée et de graillon. Deux ou trois autres pièces servent de chambres à coucher. Les enfants dorment avec leurs parents, la tante ou leurs aînés. La nuit venue, ils déroulent des nattes sur le sol, qu'ils rangeront sous le lit des adultes durant la journée. Ils n'utilisent pas de draps et rarement des couvertures. Ils se roulent dans des boubous usagés, ou entassent plusieurs épaisseurs de vêtements lorsque les températures plus fraîches de l'hivernage arrivent. Les lits, quand il y en a, sont faits de bois et recouverts de matelas en mousse.

Le commerce de la mousse est florissant car, pour un coût modique, on peut améliorer le confort de ses nuits. On voit souvent déambuler des vendeurs qui empilent plusieurs de ces matelas en équilibre sur leur tête, en les retenant avec une ficelle. Ils parcourent des kilomètres, passant de village en village, exposant généreusement les matelas à la poussière. Lorsque les matelas sont hors d'usage car trop aplatis, ils sont découpés en éponges. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Un endroit reculé est utilisé pour la douche et les toilettes. C'est un paravent de roseaux tressés qui abrite un trou recouvert de pierres. L'eau des douches sert de chasse. Pas de salle à manger, ni de salon, pas de meubles non plus, ni de bibelots. Parfois, il y a l'eau et l'électricité.

La construction traditionnelle en banko et paille a disparu à Popenguine au profit de la brique en ciment et de la tôle ondulée. Cela paraît plus solide, mais c'est inadapté au climat. Le toit de paille maintient une relative fraîcheur et la qualité d'isolation de la terre séchée n'est plus à démontrer. Les toits

de tôle chauffés à blanc par le soleil donnent une idée de ce que doit être la fournaise de l'enfer. J'ai choisi de faire un toit de paille et les ouvertures pratiquées en haut du mur, les claustras, permettent la circulation de l'air et nous évitent la tiédeur suffocante de l'air surchauffé qui stagne dans les pièces. Il a fallu que je me mette en quête d'un homme susceptible de fabriquer des touffes. Il fallait que j'achète une grande quantité de paille. Elle est ramassée dans la brousse après la saison des pluies. Ce n'était pas facile de m'en procurer, car tous les hommes susceptibles de m'en fournir étaient aux champs pour préparer les semences de mil. Il m'en a coûté bien des allers-retours en taxi-brousse, des heures d'attente perdues et de vaines recherches dans les champs à la recherche du « spécialiste » que l'on m'indiquait tantôt ici, tantôt là. Je l'ai enfin trouvé, et nous nous sommes mis d'accord sur un prix dérisoire, sur le nombre de touffes nécessaires pour couvrir tout le toit et sur le coût de l'acheminement. Car il fallait transporter cet énorme volume de paille depuis la forêt de baobabs jusqu'au bord de la mer. Quelques semaines plus tard, je possédais un monticule de paille bien encombrant car, en attendant le tressage, il fallait le protéger de la pluie et de la voracité des moutons et des chèvres qui batifolent en liberté. Le voisin m'a gracieusement prêté les pièces vides de sa maison en construction, proche de la nôtre, pour le stocker. J'ai fait appel à un homme du village, un des derniers poseurs de paille, qui tressa les grandes herbes en faisceau. Il utilisait du fil de fer, mais auparavant les liens étaient fabriqués avec des écorces de baobab, extrêmement solides et quasiment imputrescibles. Le fil de fer rouille et casse. A la fin du tressage, on obtient des rouleaux plats et homogènes que l'on déroule en spirale sur la charpente de bois en terminant par une touffe ornementale au faîte qui assure l'étanchéité. C'est simple, efficace, peu coûteux. Quelle drôle d'idée d'avoir abandonné l'habitat traditionnel : les matériaux sont gratuits et les cases de M'Lomp en Casamance, plusieurs fois centenaires, témoignent de la longévité du procédé.

Pourtant, il faut désormais prévoir des années pour construire sa maison, en fonction de l'argent dont on dispose pour acheter les matériaux nécessaires tels que le ciment, le fer à béton, les menuiseries, etc. Les constructions inachevées au milieu desquelles la végétation a repris le dessus font partie du paysage. Faute d'argent, le chantier s'arrête, parfois durant des années, et se dégrade. Les rues des villes et les villages gagnés par la modernité ont un aspect de « jamais fini » qui contribue à donner une image de sous-développement, tout comme l'utilisation névrotique des techniques venues de l'Occident, l'accumulation de bric-à-brac recyclé, le manque d'ordre et d'organisation dans les centres urbains, faute de temps, et le manque de propreté, faute d'argent pour se procurer ne serait-ce que de la lessive, de l'eau ou de la peinture neuve dans un pays où la préoccupation majeure de la plus grande partie de la population est l'achat de nourriture et la fête.

Dans les villages, les cases modestes sont parfaitement entretenues, les abords sont propres et il s'en dégage une sérénité apaisante.

Popenguine n'est plus un village à l'habitat traditionnel depuis longtemps, mais le vieux quartier groupé autour de quelques baobabs et des ruelles étroites a gardé son charme paisible. C'est ici que sont installées plusieurs générations des principales familles qui préservent l'atmosphère chaleureuse du village. Cependant la vie communautaire est un pilier parfois trop rigide. La structure traditionnelle doit évoluer car les jeunes ont du mal à se situer entre tradition et modernité.

Je prêtais mon poste de musique chaque dimanche à cinq garçons qui enregistraient leurs cassettes de rap. Ils composaient en oulof. Durant la semaine ils se rendaient à pied au champ « Tool Jam » situé à trois kilomètres pour pratiquer du maraîchage sur un plateau battu par les vents et sans eau courante, qui tenait davantage de l'astéroïde desséché que du champ cultivé, puis la nuit venue, ils rentraient à pied, la tête pleine de rêves à propos d'un hypothétique succès musical. Ils étaient vêtus comme des rappeurs américains et

leurs mots égrenaient l'aberration de leur condition, la liberté, et comme toujours l'amour. Ces jeunes rappeurs oscillaient entre la fidélité à la tradition dont ils reconnaissaient les vertus et qui s'était imprimée profondément en eux depuis leur naissance, et le légitime désir de progresser. Faire du rap et porter les signes distinctifs d'un groupe particulier, c'était se reconnaître comme faisant partie de la marche et du renouveau du monde, c'était progresser. Mais ils souffraient de ne pas être entendus. Alors, ils apportaient leur contribution dans les domaines où on voulait bien les accepter et les reconnaître à l'égal de tous : la musique et le sport. Ainsi les jeunes s'investissent dans ces disciplines et l'athlétisme, notamment les épreuves de course et de sprint, sont dominées par les athlètes noirs, tandis que de plus en plus de vedettes du football sont originaires du continent africain. Ils prennent la place que l'on veut bien leur laisser, et se coulent dans le moule pour ne pas être rejetés, pour être enfin pris au sérieux.

Le village, la maison, la famille, les castes, les événements collectifs, tout concourt à maintenir la vie communautaire qui pourtant est en train d'éclater sous la pression extérieure. La structure familiale, identique pour tous les Sérères, est fondée sur le respect dû aux personnes âgées et aux ancêtres qu'elles représentent, sur l'autorité du père et sur celle de l'oncle maternel. La société sérère est matrilineaire. C'est l'oncle qui a toute autorité sur la descendance de sa sœur. C'est lui qui conserve sa dot pour éviter de disperser le patrimoine. L'héritage de l'oncle est transmis à ses neveux et non à ses propres enfants. Il est assuré de la filiation de ses neveux par sa sœur. Ils sont absolument du même sang que lui. En revanche son épouse est la seule à savoir réellement de quel père sont ses enfants. En transmettant ses biens à son neveu, il a la certitude que ses possessions restent dans sa famille de sang.

Je ne connais personne qui se soit vraiment opposé à la décision de ses parents ou qui, ayant essayé, ne soit pas revenu dans le giron familial. Car la pression subie est énorme. Toute

la parenté se ligue contre le récalcitrant et l'assaille de menaces, de conseils, de recommandations, de supplications. Ibrahim Diallo en avait assez de subvenir aux besoins incessants d'une trop grande famille, dont seuls quelques membres assuraient des revenus irréguliers. Il travaillait à l'aéroport de Dakar. Il décida de louer une petite chambre en ville et de partir en cachette. En vain, car au bout de deux mois, il fut retrouvé et, épuisé par d'incessantes visites de ses proches cherchant à le ramener à la raison, il a fini par céder pour avoir la paix. Une paix toute relative certes, mais qui avait l'avantage de le réconcilier avec sa famille, qui aussi envahissante qu'elle puisse être, lui manquait terriblement. Dakar se vide en fin de semaine, car les broussards venus travailler à la ville s'empressent de rentrer au village pour retrouver leurs parents. Le pire qui puisse arriver à un Africain, c'est d'être coupé de ses racines et de sa parenté. « Si tu ne sais pas où tu vas, retourne-toi et regarde d'où tu viens » est la devise qui leur redonne confiance et les ramène au pays.

La vie communautaire a développé des liens de solidarité étroits au sein de la collectivité à travers le voisinage. Si une femme remarque que le feu n'a pas été allumé dans la concession d'à côté ou qu'elle n'a pas entendu le pilon dans le mortier, elle en déduit qu'il n'y a rien à cuisiner. Elle envoie discrètement un de ses enfants déposer un plat prélevé sur le repas familial. Cette démarche se fait sans ostentation et malheur au gamin qui ne tiendra pas sa langue. Personne ne doit se sentir gêné ou redevable. Lors des fêtes, on fait toujours porter au voisin immédiat un peu de son repas en signe de partage et de bonne entente.

Un malade hospitalisé au petit dispensaire ne peut pas compter sur un service de restauration ou de blanchisserie. C'est sa famille qui prend tout cela en charge. Si la personne hospitalisée n'est pas de Popenguine, la famille de son compagnon de lit s'occupera de lui le temps que ses propres parents arrivent. A Popenguine, un malade reçoit des plats envoyés par tous les siens et il les partage spontanément avec

son voisin moins chanceux. Les visites sont ininterrompues et très bruyantes, respectant assez peu le sommeil réparateur du malade. Mais la famille et les amis veillent à son bien-être physique et surtout moral. Tout le monde fait une halte pour reconforter celui qui est hospitalisé et l'assurer de son soutien. L'étranger se sent moins seul, porté par la solidarité des cœurs dans la souffrance.

Il est impossible de mourir de faim à Popenguine.

Les errants, qualifiés de « fous », que l'on rencontre dans tous les villages sont bien nourris. Les femmes les habillent, leur coupent les cheveux, les ongles, la barbe, elles leur offrent une cigarette. Les *dof*, c'est-à-dire les fous, ne sont pas enfermés et sont pris spontanément en charge par la collectivité. Ils ont un rôle à jouer, car perdre la raison a une signification dans l'Autre Moitié du Monde. Ils sont respectés. On pense qu'à leur manière, ils délivrent des messages. Popenguine accueille trois dof. Ils se sont répartis le territoire du village. Le premier, l'ancien instituteur, toujours vêtu d'une épaisse vareuse et d'un short en haillons passait le plus clair de son temps, vautre au soleil, à l'intersection de deux rues, ou à arpenter le village en quémendant des cigarettes. La nuit il s'abritait sous l'auvent de la poste. Je ne l'ai jamais entendu prononcer un mot. Un jour, on l'a retrouvé mort.

Il y a Biram, bardé de signes cabalistiques faits de matériaux de récupération, à demi nu, bavard, toujours prêt à l'attaque d'invisibles ennemis, qui vit dans une cahute remplie de pierres. Parfois, de guerre lasse, il menace de se noyer dans la mer et nous assistons à sa mise en scène. Il se jette, les bras en croix, dans vingt centimètres d'eau et se retourne pour vociférer : « Personne ne vient à mon secours ? »

Et puis il y a cette force de la nature dont j'ignore le nom, effrayant, qui vit nu sur un tas de détrit. Il parcourt le village en traçant sur le sol des signes mystérieux. Il fait mine

d'attaquer lorsque quelqu'un passe près de lui. Il parle anglais. Il vient probablement de Gambie. Il boit dans les mares boueuses comme un animal et dispute aux cochons en liberté les restes des décharges. Il semble avoir une force colossale et ne paraît pas souffrir de son régime alimentaire. Ces derniers temps il est devenu agressif. Il jetait des pierres sur les gens en grognant. Il a été chassé du village.

Un Vieux ou une personne handicapée qui n'a plus de famille dans le village est intégré à une concession comme membre à part entière. De même, une veuve ne doit pas rester seule et un des frères du défunt mari ou son meilleur ami la prendra comme épouse, surtout si elle a des enfants. Un adage dit ici : « Quand on prend la poule, on prend aussi les poussins . » Les nombreux enfants d'un précédent mariage ne sont pas un obstacle pour un couple. La famille recomposée a dû être inventée ici.

Bien sûr, le revers de cette proximité permanente, c'est le manque d'intimité. Tout le monde est toujours au courant de tout. Il n'est pas facile de tenir une relation secrète ou de cacher ses problèmes conjugaux. La notion de vie privée est très sommaire. D'ailleurs à quoi servirait une vie privée puisque l'on partage tout, les joies comme les peines, les ressources et les manques, les craintes et les espoirs? On ne se sent jamais seul pour assumer les difficultés quotidiennes car « il y a toujours quelqu'un qui a vécu cette situation avant toi et qui s'en est sorti ». Si l'expérience des autres ne sert pas à soi-même, le fait d'être entouré facilite son propre apprentissage.

Quand un couple a des problèmes conjugaux et que la femme décide de retourner vivre chez ses parents, son père ou son frère va exposer les griefs de leur parente à la belle-famille et ils en débattent. On demande éventuellement conseil à un sage, au marabout ou à toute autre autorité morale pour décider d'un commun accord qui a raison et qui a tort. Si c'est le mari qui a tort, il devra faire des excuses à sa femme devant témoin et aller la récupérer chez ses parents. Dans le cas contraire, l'épouse se repent et regagne le domicile conjugal. De toute manière l'incident est clos et il n'y a plus lieu d'y

revenir. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu, mais une décision collective prise le plus objectivement possible dans l'intérêt de tous. Et l'intérêt majeur, c'est la cohésion familiale et sociale.

Les travaux de la maison avaient été interrompus pour des raisons étrangères à la construction elle-même. Ces fréquentes suspensions de travail étaient dues à la culture des champs, aux enterrements, aux baptêmes et aux mariages. Lorsque le maçon était absent, il envoyait son concurrent pour achever les travaux. La notion de concurrence est assez étrange, car les entrepreneurs de Popenguine s'arrangent entre eux pour qu'il y ait du travail pour tous, et ils n'hésitent pas à se faire profiter mutuellement d'un chantier, ou à se prêter du matériel. Si l'activité de l'un d'entre eux est suspendu et qu'un autre maçon a besoin de ses briques pour poursuivre sa construction, il les utilisera et en rendra ultérieurement. Cette transaction se passe de documents écrits et reste fondée sur la confiance mutuelle. Il arrive que les briques prêtées le deviennent pour une durée indéterminée, ce qui pénalise le prêteur, mais celui-ci n'en tient pas rigueur à l'emprunteur peu scrupuleux. La notion de parenté empêche que ces indécidables tournent à la querelle.

Les maçons sont aussi des paysans et en période d'hivernage, ils consacrent deux jours dans la semaine aux travaux des champs. A l'exception du lundi et du jeudi qui sont traditionnellement les jours du repos de la terre. Cette coutume animiste, si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des temps, est respectée par les catholiques et les musulmans. On ne travaille pas non plus le dimanche, jour du Seigneur, ni le vendredi après-midi, jour de la Grande Prière.

Quand un décès survient, tous les membres de la famille élargie se déplacent depuis des centaines de kilomètres ou envoient un représentant rendre un dernier hommage au mort et apporter leur soutien à la famille. Les funérailles sont un moment privilégié pour rencontrer la grande parenté et prendre des nouvelles des uns et des autres. Parfois on y fait connaissance avec un nouveau membre de la famille, ou

encore on retrouve un parent parti vers un quelconque eldorado et revenu pour la circonstance. Car les nouvelles circulent vite. Il y a toujours un habitant du village au courant du décès qui se rend dans un autre village et qui transmet l'information. Elle est relayée par un autre qui part justement pour tel ou tel endroit et qui, à son tour, communique la nouvelle et ainsi de suite. Il y a forcément dans chaque village soit un membre de la famille, soit une connaissance de ladite famille qui se charge de faire circuler la nouvelle. Ainsi l'information traverse-t-elle le Sénégal en quarante-huit heures. J'étais toujours étonnée que le destinataire de l'information ne la vérifie pas et parte sans hésiter en toute confiance. Mais qui s'amuserait à faire une farce de si mauvais goût ? Les personnes qui connaissent la famille en deuil chôment en signe de respect. Les artisans qui bâtissaient ma maison connaissaient toutes les familles popenguinoises !

Il ne se passait pas non plus une semaine sans que soit célébré le mariage d'un parent plus ou moins proche, ou le baptême de l'enfant d'un ami ou d'un promotionnaire. Le promotionnaire est de la même tranche d'âge que vous, celui avec qui « vous avez fait les bancs », entendez être allé à l'école ou sous les drapeaux. Cela fait beaucoup de monde. Il est très mal venu de se soustraire à la cérémonie, et dans l'hypothèse où c'est votre ami qui se marie ou qui baptise son enfant, vous êtes tenu d'organiser la fête. L'ami est chargé de négocier auprès de la belle-famille les dépenses à envisager pour celle-ci et il accompagne la future épouse dans le village de son fiancé avec armes et bagages. Le degré de parenté est très élastique. Tout le monde est parent avec tout le monde. Les mariages se font entre villages voisins et la polygamie a pour résultat une multitude de frères et soeurs « même mère mais pas même père » ou « même père mais pas même mère ». Cela donne des explications généalogiques déroutantes : « Le père de ma mère et la mère de son père avaient même père mais pas même mère . » « Mon grand-père maternel et sa grand-mère maternelle étaient frère et sœur par leur père. » Ce qui se traduit au final par « c'est mon frère » ou « c'est ma sœur », qui en réalité sont des demi-cousins éloignés. La

notion de demi de toute façon n'existe pas et il n'y a pas de mot en ouolof qui traduise celui de cousin. Il arrive aussi qu'une nièce soit plus âgée que sa tante et qu'une sœur soit plus jeune que la descendance du père.

Cette généalogie crée des liens très solides mais qui bloquent parfois le système, car sous prétexte de solidarité familiale, certaines rancœurs ou querelles graves traînent de génération en génération, transmises tel un flambeau, et empêchent des mariages, des alliances politiques ou commerciales. Certaines familles conservent entre elles des « parentés à plaisanterie » qui permettent de dégoupiller les vieilles tensions ou de renforcer la solidarité. Les Diop et les N'Diaye ne manquent pas de se chamailler et de s'envoyer des piques bien aiguisées. Un N'Diaye dira à un Diop : « Tu es tellement gourmand et tu manges tellement de riz que tu affames les N'Diaye . » En cas de difficulté ou de besoin l'un ou l'autre répondra présent, il en va de son honneur. Cela se traduit surtout aujourd'hui par des moqueries de connivence et du favoritisme. Les mailles de la parenté étant très serrées, chacun estime avoir son mot à dire sur un des membres de la famille élargie. Chacun met son grain de sel dans une affaire qui ne le concerne pas au premier chef. Ce sont des palabres interminables où chacun expose son point de vue et fait plus ou moins office de médiateur. Les décisions sont longues à mûrir parce qu'il faut se concerter et veiller à ne heurter personne. Vu de l'extérieur, le système semble pesant, confinant à l'immobilisme et offrant peu d'avantages. C'est oublier que les discussions débouchent sur des accords qui ne lèsent personne, ou qui se veulent le plus équitables possible.

La généalogie inextricable explique que les travaux de la maison étaient régulièrement suspendus et que je devais intégrer un nouveau concept de temps, de rentabilité et donc d'argent.

En France on dit que le temps c'est de l'argent et qu'il joue contre nous. Au Sénégal, le temps ne compte pas et l'argent

n'a pas la même importance. Ce fut longtemps une de mes principales difficultés, car je n'étais pas prête à abandonner la valeur que j'avais cru sacrée durant tant d'années.

Avec toutes ces péripéties, j'avais renoncé à exiger que les délais de construction soient tenus. Je faisais preuve d'une patience qui m'étonnait moi-même. Tout finissait par se produire du moment que je laissais les événements se dérouler à leur rythme, sans rien précipiter, ni forcer. Je profitais de ces longues pauses pour déambuler dans les ruelles du village au gré des rencontres et des palabres. Je m'asseyais sur un tronc d'arbre faisant office de banc et je regardais, parfois durant une heure, les marchandes qui chassaient inlassablement et sans impatience les mouches qui s'agglutinaient autour de leur étal. Parfois, elles repoussaient fermement, mais toujours avec de grands éclats de rire, les assauts d'une chèvre ou d'un mouton téméraire qui tentait de dérober sa pitance. J'adorais observer à la dérobée les visages des Vieux assis à l'ombre des acacias. Je lisais la sagesse dans le dédale des rides et dans le pli des paupières. Leurs mains me fascinaient. Elles étaient paisiblement posées l'une sur l'autre ou égrenaient un chapelet rythmant le temps qui passe sans plus s'en préoccuper. Les jeux turbulents des enfants criards contrastaient dans le tableau où chaque protagoniste était pourtant à sa place.

Certaines fois, à la tombée du jour, j'allais admirer le coucher du soleil dans les baobabs à la sortie du village. C'est là que le Vieux Diallo garde les troupeaux de chèvres. J'attendais leur retour des pâturages pour acheter un peu de lait. Dans la pénombre, le berger peul trayait les chèvres impatientes d'allaiter leurs chevreaux qui les appelaient avec vigueur. Le berger vivait avec sa famille dans une case minuscule, éclairée à la bougie, près des chèvres, dont les minuscules crottes accumulées depuis des années formaient un tapis épais. L'atmosphère de ce lieu était étrange et envoûtante. Le temps y était suspendu, le silence palpable malgré les bêlements, l'air était lourd, accentuant le moindre détail. Le berger et ses chèvres semblaient être là de toute éternité.

6.

Le jour de la Tabasky, je fus officiellement présentée à la concession des N'Diaye. Mam Oumy avait fait confectionner à mon intention un boubou en cotonnade violet qu'une petite fille m'apporta le matin même. C'était le premier cadeau qu'elle me faisait. Mam Oumy et tante Maryem, sa coépouse, qui m'accompagnaient, ne parlaient pas français. Elles choisirent spontanément la danse comme moyen de communication. Nous passions de maison en maison, les femmes tapaient dans leurs mains en chantant. Ce tapage en fit sortir d'autres, qui entamèrent une danse faite de piétinements et de mouvements de bras en reprenant la chanson. Le tour dura une heure, sous le soleil ; derrière nous une ribambelle de gamins curieux et braillards s'étaient rassemblés. Les enfants participent toujours aux danses. Ils apprennent en imitant les aînés. Il est banal de dire que les Africains ont le rythme dans le sang, mais c'est une réalité toujours surprenante. Leur enfance est bercée par la musique.

La danse est l'expression d'une pensée et d'une attitude spirituelle. La souplesse des corps des Africains reflète celle de leur esprit : fluides, légers, traversant l'existence avec aisance et simplicité. C'est peut-être pour cela que je n'ai jamais osé me lancer au milieu du cercle que forment les femmes quand elles dansent ! J'avais conscience de ne pas être à la hauteur. Pourtant, j'ai toujours été attirée par le tempo des tam-tams qui rappelle celui des battements du cœur et de la pulsation du sang, à la limite d'un état de transe. Mais je n'ai jamais osé laisser mon corps bouger, suivre le rythme envoûtant du djembé et s'exprimer sans retenue ni contrôle sur la place du village. J'avais trop peur de ce que je ne connaissais pas. Je me méfiais de mon corps dans ces moments d'abandon.

La gestuelle de toutes les danses symboliques était codifiée selon l'événement à célébrer mais elles ne sont plus pratiquées. Les documentaires filmés continuent à les

présenter comme un reflet authentique de l'Afrique. Les autochtones, quant à eux, les remettent au goût du jour pour faire plaisir aux touristes et gagner de l'argent. Les fourols ont remplacé la tradition. C'est un moment privilégié au village pour exhiber sa dernière coiffure, son dernier boubou, montrer ses talents de danseuse et, pourquoi pas, trouver un mari ? Les femmes sont assises en cercle autour des musiciens et elles se lèvent à tour de rôle lorsqu'elles reconnaissent un rythme particulier, une sorte de totem musical ' propre à la famille. Elles prennent possession de la musique. Leurs corps deviennent musique, elles les utilisent pour exprimer ce que la pauvreté des mots ne saurait dire.

En fin de soirée, les jeunes filles exécutent la danse du cul. Assez crûment nommée, mais qui a le mérite d'être explicite. Elles relèvent alors leur pagne haut sur les cuisses, découvrant leurs dessous, et elles entament une ondulation du bassin et des fesses suggestive, défiant les joueurs. Je trouvais cela provocant, presque choquant, mais c'est une manière d'exprimer la sexualité sans pornographie, libre et sans tabou. C'est une sorte d'érotisme collectif, quelque peu désavoué par les anciens, il faut le dire. Dans les boîtes de nuit branchées de la capitale, les filles et les garçons se livrent à des exhibitions qui n'ont rien à voir avec la danse. Les mouvements syncopés du m'balax sont le prétexte à des déhanchements et des mouvements de bascule du bassin ne cachant rien de leur intention. Mais la sexualité est une fonction comme une autre pour les Sénégalais. Les hommes et les femmes plaisantent sur le sujet sans que personne en rougisse.

La danse ne serait rien sans les tapeurs de djembés. Ils se mettent au service des danseuses en accélérant le rythme au bon moment, encourageant l'une ou l'autre en se plantant devant elle. Ils gardent la cadence pendant des heures, et à la longue, ils ont à leurs doigts de la corne dure et insensible.

Avez-vous déjà observé des djembettistes africains ? Les pieds enracinés dans le sol, la lanière supportant le djembé passée autour du cou ou bien l'instrument calé entre les cuisses, ils battent alternativement le milieu et le bord du

djembé. Tandis que la cadence est maintenue par les batteurs, le soliste improvise des digressions rythmiques. Il lâche ses battements comme s'ils provenaient d'un autre que lui. Les muscles de ses bras saillent, son torse se couvre de sueur, son front regarde le ciel y puisant son énergie, et ses mains qui semblent posséder une vie autonome impriment à l'instrument leur volonté de partage.

Avez-vous vu le sourire qui illumine le visage de celui qui frappe un djembé ? Il joue, il joue comme un enfant. Sa joie est communicative, elle se partage et donne envie d'entrer dans la danse.

Tout est matière à battre le tempo et à fredonner un air improvisé : une plaisanterie bien lancée, un moment de gaieté partagée, l'évocation d'un souvenir... Les gamins fabriquent leur premier djembé avec une boîte de conserve et un morceau de peau de chèvre qu'ils auront chipé dans un dépotoir. Mais bien souvent ils improvisent en tapant sur tout ce qu'ils trouvent : bidon, calebasse, n'importe quoi fait l'affaire pourvu que la musique en sorte. Et lorsqu'il n'y a rien à leur portée, ils frappent dans leurs mains.

A Popenguine, la vie est rythmée par la musique. Ce rythme si particulier, envoûtant, entraînant et qui pénètre jusqu'à la moelle des os. Un rythme dont le tempo sourd a des vertus curatives pour le corps et le cœur parce que sa répétition inlassable conduit au lâcher-prise. L'esprit est obnubilé, les pensées s'immobilisent et le corps ondule, presque malgré lui, se laissant porter par la régularité et la vigueur des mains frappant la peau du djembé. C'est ce même rythme que l'on retrouve à l'office, le dimanche. Lors de la prise de voile des religieuses du Sacré-Cœur de Marie, la fête battait son plein, et sur le parvis de l'église à la fin de la cérémonie, les sœurs se ceignirent du pagne par-dessus l'habit et entamèrent une danse endiablée. Elles entraient, joyeuses et dansantes, dans leur vie consacrée à Dieu, accompagnées de tout le village qui mélangeait allègrement tradition animiste et rite catholique. Il n'est d'ailleurs pas rare que les sœurs organisent entre elles de

petites manifestations dansantes, histoire de se dégourdir les jambes, de célébrer Dieu et la vie.

Les problèmes de l'existence qui ne peuvent pas se résoudre au sein de la famille ou par le truchement de la communauté trouvent leur solution dans l'Autre Moitié du Monde.

Les cérémonies de désenvoûtement comme le n'dëup sont destinées à délivrer une personne prise d'un mal inconnu et jouent un rôle majeur dans la cohésion de la vie communautaire puisque l'ensemble du village se mobilise pour porter assistance à la personne en souffrance.

Le mal peut prendre différentes formes, telles que la paralysie, l'anémie ou l'anorexie, le délire, la dépression. Les causes sont nombreuses mais celle qui est le plus souvent évoquée est la possession par l'esprit d'un ancêtre, ou par le génie pangol de la famille, qui n'a pas été correctement honoré. Ce peut être aussi un sort jeté ou une malédiction qui atteint alors le double de la personne. Chaque individu possède un double invisible (une sorte d'aura) qui est en relation avec l'Autre Moitié du Monde, invisible elle aussi aux yeux des non-initiés. Il existe des rites très précis pour rétablir la santé physique et psychique du patient. Le malade est souvent prévenu en songe. Il informe alors la gardienne des fétiches du village de la nature du sacrifice à faire pour le délivrer. Mam Maryem N'Diaye, la tante de Tamsir, souffrait de paralysie depuis plusieurs jours, quand un matin elle se traîna sous l'arbre de la concession et se mit à gratter la terre avec ses ongles. Ni les blessures, ni les coupures ne l'arrêtaient. Elle demanda qu'on lui apporte une chèvre toute blanche qu'elle avait vue en songe. Quand ce fut fait, elle rampa jusqu'à l'animal et s'accrocha à son cou pendant plusieurs heures. Enfin, elle se releva, guérie, comme si rien ne s'était jamais produit.

Si la gardienne des fétiches confirme la possession, elle prépare la cérémonie et fait appel, en fonction de la gravité du cas, à un maître de cérémonie réputé. Le guérisseur qui officia

pour Diatou sillonnait l'Afrique de l'Ouest, précédé de sa réputation. Son regard pénétrait l'âme. A l'occasion du n'dëup, toutes les femmes du village dites « possédées », c'est-à-dire habitées par le pangol, vont danser durant une semaine à des moments réguliers de la journée pour accompagner le malade dans sa guérison. Dès qu'elle entend le ndundeu, petit tambour tenu sous l'aisselle et frappé avec une baguette, battre son totem musical, la possédée se lève et rien ne peut l'empêcher de danser, de danser, de danser jusqu'à ce qu'elle tombe évanouie, complètement hagarde, hilare, ou extatique.

Mariettou est une possédée, et elle était assise dans l'assistance pour guérir Diatou. Ce jour-là, elle ne voulait pas participer à la cérémonie, mais une force inconnue l'y a poussée. Elle me raconta qu'elle avait senti que quelqu'un lui administrait de violents coups de bâton sous les pieds, l'obligeant à se lever et à danser. Elle ne se souvenait de rien d'autre. Sa force était décuplée car l'intervention de trois de ses amies fut nécessaire pour la ramener sur le banc où elle refusa de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur le sol et resta hébétée de longues minutes, secouant la tête comme si elle refusait de voir ou d'entendre quelque chose. Personne ne se préoccupa davantage d'elle, et on la laissa ainsi jusqu'à ce qu'elle se relève toute seule. Il fallut la soutenir pour qu'elle puisse rentrer chez elle, mais au bout de quelques minutes, elle reprit ses activités quotidiennes comme si rien ne s'était produit. Elle retourna apporter son concours à la cérémonie de désenvoûtement tout au long de la semaine.

Le maître de cérémonie surveillait l'évolution de l'état des danseuses. Elles ne devaient pas aller trop loin dans leur transe. Il intervenait pour arrêter une danse, calmer celle-ci, réveiller celle-là. Certaines danseuses hurlaient qu'elles voulaient boire du lait caillé ou un soda, ou encore qu'elles désiraient une cigarette. (Les femmes fument très rarement.) Une femme qui n'avait jamais prononcé un mot de français s'exprimait sans hésiter dans cette langue le temps que durait

la possession. Les possédées exécutent une sorte de ballet incohérent fait de rondes, de mouvements insensés et de balancements anarchiques du corps. Elles improvisent individuellement une cacophonie libératoire, qui s'exprime sans aucun ordre logique. Elles semblent sous l'emprise d'une force intérieure qui guide leurs mouvements sans but apparent. Leurs regards reflètent les émotions qu'elles traversent, de la béatitude à l'épouvante, les yeux révulsés par la frayeur ou tournés vers une infinie quiétude. Leur état de conscience se modifie pour entrer en communication avec des forces qui les dépassent mais qui s'expriment à travers elles, simples mortelles. Cela dure deux heures chaque fois, à l'issue desquelles elles ont tout oublié et retournent chez elles, épuisées. C'est parfois l'occasion de règlements de comptes. Les femmes laissent libre cours à leur jalousie, à leur rancœur, à leur colère. Elles se ruent les unes sur les autres, s'accusent violemment, se battent. Ce défouloir public permet de régler des petits conflits qui, sans cela, pourraient dégénérer.

Cette cérémonie soutient celui ou celle qui est dans l'épreuve et en même temps célèbre les pangols. Le village se souvient qu'il faut les honorer sous peine d'encourir leurs foudres. Car un pangol est un génie protecteur susceptible. Délaissé, il se transforme en génie malfaisant. Je reçois régulièrement la visite d'une Vieille Maman dont le comportement est pour le moins original. Malgré son grand âge, elle ne cesse de débroussailler et de nettoyer les coins abandonnés. Elle fait place nette. On dit qu'elle refusait d'honorer ses pangols, et qu'ils se sont vengés en l'obligeant à agir ainsi le reste de sa vie. Je lui donne une petite pièce et elle me gratifie de son sourire édenté, n'ayant jamais pu retenir mon prénom.

A la fin de la semaine, pour parachever la guérison, le guérisseur a déployé ses pouvoirs magiques dans le strict cadre de la famille. La puissance de ses dons doit rester secrète.

Parfois, seule l'intervention de la gardienne des fétiches suffit. Les fétiches peuvent être une moitié de pilon, des débris de canari, des morceaux dealebasse. Ces derniers sont remplis de plantes et de minéraux aux vertus curatives, choisis à certaines périodes de l'année, dans des lieux particuliers. Seule la féticheuse détient ces secrets. Soit l'esprit a transmis directement ses connaissances à la personne qu'il a jugée digne de les recevoir, soit le détenteur des secrets les lègue à un membre de sa famille. La fille de la féticheuse a refusé de prendre la succession de sa mère. Elle est tombée gravement malade. Elle ne buvait plus et ne se nourrissait pas. La cérémonie de désenvoûtement la tira d'affaire et elle finit par accepter son rôle. Lorsque la féticheuse ramasse une feuille, une racine, une pierre qui est destinée à guérir, elle offre en échange un peu de mil ou du lait, du sucre ou simplement une incantation.

Pour un esprit cartésien, il est bien difficile d'adhérer à ces rites que l'on pourrait qualifier de sorcellerie. Et pourtant, ils font partie de la vie de tous les jours. La face invisible de l'Autre Moitié du Monde est indissociable de la réalité tangible du monde que nous percevons. Il y a au-dessus de la maison un jujubier qui recueille régulièrement des offrandes déposées sur une vieille pierre qui sert d'autel. Personne ne se risquerait à y toucher. Pas plus qu'au baobab sacré qui se trouve à l'un des carrefours de Popenguine, ou au tamarinier situé derrière N'Diayen, réputé pour abriter des djinns. Les djinns y font la fête, la nuit, et on peut alors apercevoir des lueurs dans les branches. Les pangols nous accompagnent au quotidien, nous protègent, nous soutiennent à la manière des anges gardiens. Si la tradition de l'angélisme s'est quelque peu perdue dans les sables mouvants du rationalisme, celle des pangols est bien vivace. C'est un puissant ciment entre les Sérères qui sont parmi les derniers à respecter scrupuleusement les rites animistes ancestraux.

Se sont mêlées la tradition purement animiste et la magie pratiquée par les marabouts à partir des versets du Coran. Certains maîtres très avancés dans la connaissance ésotérique du Livre saint peuvent confectionner des amulettes bénéfiques ou maléfiques très puissantes. On vient demander une protection particulière ou la réalisation d'un souhait. Le marabout interprète le sens de certaines sourates et choisit celle qui est appropriée à la demande. Après quoi, selon un rituel spécial, il inscrit des mots en arabe sur un papier qui subira différentes préparations. Le marabout plonge le papier portant les caractères coraniques sacrés dans de l'eau très pure. L'encre ayant servi à écrire les mots magiques tirés du Coran se mêle au liquide sacré, le plus précieux de tous, et c'est alors que le requérant se lave avec cette eau « travaillée ».

D'autres fois, le papier est cousu dans un pochon de cuir porté à même la peau, sur la partie du corps appropriée à la requête : bras, taille, cou, cheveux. Si un homme (ou une femme) est habité par un mauvais esprit et qu'il est toujours célibataire, il portera le gri-gri dans les cheveux afin de pouvoir se marier ou de mettre un terme à ses veuvages successifs provoqués par le djinn. L'amulette peut être également suspendue par une ficelle au-dessus d'une porte ou d'un seuil de maison. A l'entrée de tous les commerces pendent des grappes de papier blanc plié et entortillé dans de la ficelle, en guise de protection et afin d'attirer la bonne fortune. Certaines personnes portent une trentaine de gris-gris dont le cérémonial de pose et de dépose mobilise facilement une demi-heure.

Dès leur naissance, les enfants sont bardés d'amulettes qui leur assurent une longue vie, les préservent de la médisance ou des douleurs dentaires. Les femmes se protègent de la jalousie et de la convoitise des autres femmes. Les hommes se prémunissent contre les voleurs d'âmes, les rétrécisseurs de sexes, et cherchent à assurer la prospérité de leurs affaires. Les voleurs d'âmes méritent une mention particulière. Ce sont des êtres humains qui se régénèrent en mangeant les âmes d'autres

humains, à la manière des vampires qui se nourrissent du sang de leurs victimes, et qui agissent pour se venger. Ils auraient à l'origine signé un pacte avec Dieu qui aurait accepté leur agissement, en échange de leur damnation éternelle. Ils se transforment en animal, singe ou serpent, et attaquent les êtres humains qu'ils convoitent, provoquant leur mort ou de graves troubles psychiques. En revanche, si la personne attaquée est en mesure de se défendre et de blesser l'animal, celui-ci redevenu humain, portera les stigmates de l'agression et sera identifiable. Il semblerait qu'à Popenguine, les voleurs d'âmes vivent en bonne intelligence avec les habitants, qui se garantissent contre leurs malveillances en s'entourant de gris-gris. J'ai été en contact avec l'un d'entre eux, et j'avoue que je n'ai rien remarqué de suspect.

Les rétrécisseurs de sexes quant à eux, essentiellement les membres de l'ethnie haoussa à ce que l'on dit, sont des hommes qui utilisent la magie noire pour soutirer de l'argent à leurs victimes en échange de la restitution de leurs attributs masculins qu'ils ont bel et bien fait disparaître (?). La presse nationale avait amplifié l'écho d'une rumeur selon laquelle un gang de voleurs de sexes sévissait à Dakar, ce qui a provoqué la mort de plusieurs hommes innocents, désignés dans la rue comme étant ces bandits, qui furent lynchés sans procès. Cela ressemblait à un coup monté, fomenté pour permettre l'impunité de règlements de comptes expéditifs.

La liste des raisons poussant une personne à avoir recours aux marabouts ou aux sorciers n'est pas exhaustive. Le gri-gri le plus répandu est celui qui protège de la médisance, « des langues fourchues ». La médisance entrave le développement harmonieux de la personne, surtout si celle-ci est promise à un brillant avenir. A la naissance, des augures prédisent telle ou telle disposition pour un enfant, ce qui renforce les jalousies, notamment entre coépouses qui souhaitent le meilleur pour leur rejeton. Elles n'hésitent pas à calomnier et à alimenter des rumeurs pour parvenir à leurs fins. Les papotages allant bon train, l'amulette est indispensable pour détourner le flot de

paroles venimeuses et protéger la réputation de la personne. Parfois, l'ouverture d'une petite boutique au village est boycottée pour des motifs qui remontent à la nuit des temps. Les gens préfèrent aller se ravitailler au village d'à côté plutôt que de voir prospérer une personne enviable. Dans ce cas, mieux vaut mettre les esprits de son côté et s'entourer de gris-gris protecteurs.

Autrefois, le cordonnier cousait ces gris-gris dans la peau d'une hyène ou d'un chacal, voire dans celle d'un lion. De nos jours, le mouton et la chèvre font l'affaire. Il les confectionne dans le silence, suivant les instructions du marabout. Le papier est enfermé dans un tissu blanc préalablement trempé dans du jus de noix de kola. La kola est utilisée comme trompe-faim et comme excitant, mais surtout comme offrande lors des cérémonies de mariage et de baptême. A l'origine, le cordonnier préparait les amulettes des soldats du roi. La guerre était une activité éminemment noble. Il travaillait le cuir, mais il avait surtout des pouvoirs surnaturels qui assuraient ou non la victoire. C'est parce qu'ils maîtrisent le travail du fer ou celui du bois que le forgeron et le bûcheron sont des féticheurs. Toutes les techniques en rapport avec la maîtrise des forces de la nature confèrent au détenteur de ce savoir des pouvoirs mystérieux. Je dirais mystiques. Car de la même façon que le guérisseur collabore avec la nature, ces artisans collaborent avec des forces qui les dépassent et qu'ils respectent.

Pour m'attacher les bonnes grâces de l'Autre Moitié du Monde, j'avais fait appel à un marabout en arrivant à Popenguine. Je ne cache pas mon scepticisme quant à l'efficacité d'une quelconque intervention magique, cependant, par curiosité et par souci d'intégration, je m'étais rendue dans un autre village pour rencontrer un grand féticheur. Chaque village a son grand féticheur. Et sa renommée se fait grâce à la publicité de ses clients. Celui-ci m'avait été chaudement recommandé par Alioun qui faisait

appel à ses services lorsqu'il pêchait à Djiffere. La route était longue et cahoteuse pour arriver jusqu'à lui, et j'avais dû emprunter la piste en « tôle ondulée » fréquemment inondée qui longe le bord de mer. J'ai bien cru ce jour-là que tous les boulons qui tenaient la voiture assemblée allaient se dévisser. J'ai attendu plus de trois heures sur le rivage que le vieil homme revienne de la pêche et me reçoive.

Nous nous sommes assis par terre et je lui ai exposé le motif de ma venue :

« Voilà. Alioun m'a dit que vous pouviez m'aider. Je vais ouvrir un commerce à Popenguine, et j'ai besoin de vos protections pour le faire prospérer. »

La présence d'une toubab ne le troublait pas. Je suppose qu'il devait avoir l'habitude de rencontrer des touristes friands de magie noire, prêtant aux sorciers nègres des aptitudes et des possibilités hors du commun. Les pouvoirs magiques font toujours rêver les adultes qui désirent vivre des contes de fées.

« Oui, je peux faire un travail pour toi », me dit-il sans même me regarder.

Avait-il peur de croiser le regard vert d'une toubab, ou ne me prenait-il tout simplement pas au sérieux ? Ou peut-être était-ce moi qui n'aurait pas pu soutenir son regard ?

Il commença par dénouer des petits sacs de toile dans lesquels se trouvaient des poudres de toutes les couleurs. Il prit une pincée de l'une et puis d'une autre. Il fit des mélanges qu'il empaqueta dans une feuille de papier blanc autour de laquelle il noua des cordelettes blanches. Il ne cessa pas de murmurer des incantations. De temps à autre, il crachait sur un nœud de la cordelette. Ces gestes étaient mesurés, empreints d'une grande solennité. Il me faisait penser à un chaman amérindien, tirant de son sachet de protection, avec un soin précautionneux, les objets sacrés nécessaires à la préparation de la cérémonie du feu. Une heure passa. Il me remit six paquets, chacun destiné à une utilisation spéciale. Le premier était à glisser dans les fondations de la maison. Le deuxième dans le mur. Le troisième sur le pas de la porte. Le quatrième

devait être mis dans une bouteille, conservée dans la maison. Le cinquième devait brûler sur le sol de la maison, une nuit de pleine lune. Il a été impossible de me souvenir de ce que je devais faire du sixième. C'est peut-être pour cela que le bar n'a jamais ouvert ses portes !

« Je vous trouve maigre et pâle », lâcha-t-il.

Il est clair que depuis deux mois la cuisine locale ne m'avait pas profité et que j'évitais soigneusement les ardeurs du soleil. Il me tendit alors un autre mélange de poudres avec lesquelles je devais me rincer, trois soirs d'affilée et ainsi me protéger des maladies. Je me suis exécutée le soir même pour tester l'efficacité de la méthode. Au demeurant, je ne prenais pas de grands risques, et puis sait-on jamais ? Le résultat n'a pas été très concluant car, dans les mois qui suivirent, j'attrapais le paludisme et autres amibes. Certes, au Sénégal c'est monnaie courante, et s'il existait un gri-gri protégeant du paludisme, cela se saurait. Mais après tout, peut-être avais-je évité le pire ?

Bien que n'étant pas totalement convaincue, je n'étais pas hermétique à l'idée qu'il existe des forces surnaturelles occultes qui nous dépassent et dont le mystère se dissiperait dans le futur. Certains phénomènes incompréhensibles ont finalement trouvé des explications avec le temps. La terre n'est pas plate et cela n'effraie plus personne. Je restais néanmoins circonspecte quant au fait que certaines personnes aient un pouvoir d'action sur les phénomènes surnaturels et qu'elles puissent les utiliser à leur profit. Pourquoi celles-ci précisément et pas les autres ? Bien sûr, toutes les traditions à travers les âges ont affirmé l'obligation d'être initié, ce qui implique une élite, seule habilitée à recueillir les bribes de la Connaissance. Il est certain que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire et qu'à trop fréquenter l'ésotérisme, le profane court des risques. Ma conviction se forgea au fil des mois et des expériences vécues : je constatai des faits indubitables, tels que la cérémonie de désenvoûtement, mais rien cependant ne

m'est apparu indiscutable en ce qui concerne l'intervention divine au travers des intercessions humaines.

J'ai fait appel par deux fois, mais sans succès, aux talents d'un autre marabout pour retrouver les voleurs qui étaient entrés par infraction à plusieurs reprises dans la maison et qui avaient dérobé de l'argent.

Je soupçonnais une bande de petits escrocs qui vivaient dans la maison que j'avais louée au toubab à mon arrivée. Je les connaissais bien, car je leur avais ouvert les portes de mon amitié. L'un d'entre eux était celui qui m'avait mise en contact avec le Vieux qui m'avait vendu la maison, et un autre était le gardien de la maison du toubab que j'occupais. D'autres personnes se joignaient au noyau principal quand il était question d'un mauvais coup. Ils passaient leur temps sur leur terrasse à épier tous nos gestes. C'est ainsi qu'ils ont pu pénétrer dans notre chambre sans attirer l'attention tandis que nous étions sur la plage. Pendant que l'un faisait le guet, un autre, connaissant bien les lieux, était allé fouiller dans l'armoire où je cachais un peu d'argent. Il leur avait à peine fallu quelques minutes pour commettre le vol. Ce n'était pas la première fois que des vols se produisaient, et j'avais même été escroquée par le toubab. Il m'avait vendu du matériel pour équiper ce qui devait être mon bar à un prix déloyal. Il n'avait pas payé au fabricant du village la facture du mobilier qu'il me vendait. Il avait aussi tenté de me faire acheter une pseudo-licence permettant de vendre de l'alcool qui se révéla être une banale photocopie trafiquée d'un document périmé.

J'arrivais de Dakar où j'avais connu pas mal de déboires, et je ne pensais pas qu'un toubab aurait le front de me jouer les mêmes tours que ceux que m'avaient joué les Sénégalais. J'étais naïve.

Cela dit, face aux vols répétés, j'avais décidé d'agir. Les gendarmes du village évitaient de se mêler des affaires entre toubabs. Ils avaient seulement daigné faire un rapport circonstancié de chaque affaire qu'ils avaient classées sans suite. Cela avait été l'occasion de comprendre pourquoi il était quasiment impossible de résoudre une affaire policière au

village. Les gendarmes connaissaient peu ou prou les suspects ou les familles avec lesquelles ils entretenaient des liens de parenté, ce qui leur interdisait des recherches susceptibles d'aboutir. La responsabilité de punir le contrevenant et l'obligation de le ramener dans le droit chemin incombaient alors à la famille qui était subrepticement avertie par une fuite provenant du rapport de la gendarmerie. Le village réglait ses différends au sein même de la collectivité, comme au temps des conseils des sages, et je ne devais espérer aucune réparation légale. Tout au plus devais-je me satisfaire du fait que le coupable serait châtié par les siens, parfois physiquement, et qu'il serait mis temporairement au ban de la société villageoise.

Tamsir m'avait donc présenté un marabout spécialisé dans ce type d'affaires. Selon ses dires, le marabout était capable de faire un « travail qui obligerait le voleur à se dénoncer ou qui le clouerait sur place s'il s'avisait de perpétrer un nouveau forfait dans notre maison.

J'ai fourni un œuf blanc que le marabout prépara en l'entortillant de cordelettes blanches qui comportaient des nœuds. Chacun d'eux correspondait au nom des voleurs présumés. Il récita les incantations consacrées, crachota sur les nœuds, puis me demanda d'aller enterrer l'œuf dans une fourmilière. Selon lui, lorsque l'œuf serait évacué par les fourmis, le voleur serait démasqué. Les fourmis ont certainement décidé de garder la coquille de l'œuf comme totem, car les voleurs ne manquèrent pas de s'illustrer encore de nombreuses fois, mais plus chez nous. Nous avons nous-mêmes fabriqué des gris-gris aux formes tarabiscotées et inquiétantes. Nous les avons placés autour de la maison occupée par la bande, et nous avons guetté leurs réactions. Quand ils découvrirent la présence de la tête de poisson tranchée dont l'œil était transpercé d'un bâton couvert de ficelle dans la bassine de vaisselle sale de la veille, un œuf blanc enduit de noix de kola mâchée accroché aux poignées des portes, et un margouillat (gros lézard multicolore) écartelé

et bardé d'épines et de boulettes de cuir sur la terrasse que nous avions déposé nuitamment, ils s'affolèrent et ils restèrent claquemurés pendant plusieurs jours. Pour moi, cela signait leurs aveux. Dans les mois qui suivirent, les relations de bon voisinage se dégradèrent et les occasions de porter plainte à la gendarmerie se multiplièrent. Comme je l'ai dit, c'était en pure perte, et j'ai aussi abandonné le recours au marabout dont les talents ne m'avaient pas convaincue.

Pourtant quelque temps plus tard, ayant trouvé dans notre jardin un gri-gri portant des caractères arabes à visée extrêmement négative, j'ai fait faire un contrepoison pour annuler les effets nocifs du premier et je l'ai suspendu dans la maison.

L'ésotérisme tel qu'il est pratiqué ici reste un sujet polémique entre les Africains et les toubabs incrédules, pétris de certitudes rationnelles. Les seconds se moquent ouvertement de la superstition des premiers pour qui l'existence des forces surnaturelles et occultes est évidente. Il est vrai que l'on dénombre une quantité infinie de procédés pour se concilier ces forces dans tous les pays du monde. Le gri-gri est chose répandue sur la terre, à voir le nombre de médailles, de croix, de mains de Fatima, d'étoiles de David vendues par les marchands des différents Temples.

7.

Depuis que j'habitais à Popenguine, j'avais modifié mes habitudes de vie mais celles concernant mon alimentation étaient les plus pénibles à changer.

Mon estomac et mes intestins refusaient la monotonie du riz et du mil nappé de sauces lourdes à base d'huile et de pâte d'arachide, mais, par bonheur, je trouvais une grande variété de légumes sur les marchés.

Le plat national de midi est le tiep bou dien, le riz gras au poisson. Ce plat est au Sénégal ce que la paella est à l'Espagne ou la pizza à l'Italie, incontournable. Les femmes s'attellent à sa préparation dès le milieu de la matinée et y passent trois heures. Elles le confectionnent avec soin, prenant le temps de découper les légumes et de les faire cuire lentement. Elles pilent les aromates dans le mortier et goûtent la sauce pour en rectifier l'assaisonnement

Les femmes trient le nz avant de l'utiliser car il est acheté en vrac. Des tonnes de riz arrivent par des containers venus de l'Asie et sont versées directement sur des bâches posées sur les quais du port de Dakar. Il faut laver les grains plusieurs fois, et surtout enlever les cailloux et autres détritiques accumulés lors de l'exposition sur les quais. En général, les femmes confient cette tâche fastidieuse aux enfants ou aux Vieilles Mamans. Aux alentours de onze heures, dans toutes les concessions, on voit les femmes remuer en cadence le contenu de la calebasse avec leurs doigts pour attraper les cailloux mêlés au riz. Elles apportent chaque jour beaucoup d'attention à la préparation du plat unique parce que c'est un argument pour retenir son mari.

Les jours de fête les femmes préparent des ragoûts de viande qui sont savoureux à condition que ce soit après l'hivernage. Après les pluies, les animaux trouvent des

pâturages bien gras qui les rendent consommables. Sinon, leur ordinaire est constitué de déchets en tout genre qu'ils dénichent après avoir parcouru de grandes distances. Les pauvres bêtes n'ont que la peau sur les os, et leurs muscles sont si durs qu'il faut les faire cuire durant des heures pour les attendrir.

Le poisson remplaçait avantageusement la viande. Mais après l'avoir consommé grillé, au court-bouillon, frit ou en sauce chaque jour durant des années, il me poussait des écailles ! J'accommodais les produits locaux à la sauce française et je ne me contentais pas du plat unique de rigueur. Je pouvais me procurer tous les ingrédients pour faire de la pâtisserie, et j'avoue que la gourmandise était une nécessité. Cela m'évitait de me perdre dans la masse incroyable de sensations nouvelles qui m'assaillaient de toutes parts.

Parfois, nous allions prendre un repas à N'Diayen. Je m'installais autour du bol avec les femmes et les enfants, tandis que les hommes mangeaient à l'écart.

Chacun puise la nourriture placée devant lui dans le bol avec la main. On la fait glisser à la jointure des doigts et de la paume pour en faire une boulette que l'on porte à la bouche en donnant une petite impulsion avec les doigts repliés. Je ne maîtrisais pas la technique parfaitement et les grains de riz se collaient à mes vêtements. Le calvaire commençait quand il y avait de la sauce liquide et chaude. Il fallait en imprégner le riz et le malaxer dans sa main pour en faire une boule compacte.

Les repas sont pris rapidement et en silence. Chacun est occupé à faire ses boulettes et à piocher au centre du plat les légumes, la viande ou le poisson. Il faut parvenir à en couper un morceau, sans l'aide d'un couteau, pour en laisser au voisin. La chair de la viande bouillie se détache aisément, et pour le reste, je m'abstenais de manger. Souvent, ayant constaté mon embarras, Mam Oumy poussait devant moi un morceau préparé. Du reste elle me réservait toujours les meilleures parts. Quand on estime avoir suffisamment mangé,

on se lève puis on se rince les mains et la bouche. Le mari remercie son épouse qui lui souhaite de digérer en paix. Les hommes sont servis en premier, et je pensais qu'une fois encore les femmes étaient lésées. Mais malignes, elles se réservent le fond de sauce mijotée et quelques morceaux goûteux. Les apparences peuvent être trompeuses.

Au moment du repas, les enfants s'initient au partage et au respect de l'autre. Ils gardent la tête baissée et ils observent du coin de l'œil. Il n'est pas question de piocher dans la portion de riz du petit frère même si l'on est affamé. Il faut attendre que tout le monde se soit rassasié pour toucher au surplus. Il n'est pas question non plus de se précipiter sur les morceaux préférés disposés au centre. Les adultes sont prioritaires. Enfin, il faut savoir être patient. Il y en aura pour tout le monde et l'enfant apprend à maîtriser son instinct le plus primitif : manger.

De fait, quand il y en a pour vingt, il y en a pour un de plus. Celui qui passe dans la concession est aussitôt convié à prendre place et il est mal venu de refuser. Vous êtes tenu de vous accroupir et de picorer quelques grains avant de repartir. Il y a toujours une part réservée pour le nécessiteux ou l'ami de passage, quitte à ce que la mère de famille se prive pour l'offrir.

A la fin du repas, les Vieilles Mamans ramassent les moindres grains de riz tombés par terre pour les manger. Elles montrent aux enfants par ce geste que la nourriture est précieuse et qu'il faut la respecter.

Le manque de confort n'a jamais été un obstacle pour vivre agréablement à Popenguine. La maison était tout de même équipée de l'eau et de l'électricité qui alimentait un réfrigérateur et quelques ampoules. Il a fallu de longues semaines de patience et de recommandations pour obtenir le raccordement de ces deux services. Les compteurs servant à

enregistrer les consommations sont les rebuts des compagnies françaises d'eau et d'électricité, et le stock n'en est pas suffisant. C'est pourquoi l'attente était longue et les vols des compteurs sur les façades des maisons nombreux.

Un habitant du village agréé officieusement par les compagnies d'électricité et d'eau distribuait les factures aux détenteurs, bien peu nombreux, de ce luxe. Ensuite, nous devions perdre une journée et nous déplacer à Bargny, distant d'une trentaine de kilomètres vers le nord du pays pour régler en espèces notre quittance d'eau, et à une trentaine de kilomètres vers le sud à M'Bour pour acquitter celle d'électricité. L'attente au guichet pouvait durer plusieurs heures, car il n'était pas rare que les factures soient impayées, et que les clients impécunieux palabrent longuement pour obtenir l'indulgence du comptable afin d'éviter la coupure.

Notre salle de bains comportant un bac de douche rudimentaire et une cuvette de toilette était luxueuse au regard du trou communément utilisé dans les concessions. Au village, peu de familles disposent de l'eau courante. Les femmes vont chercher l'eau au robinet collectif dans une bassine, qu'elles portent en équilibre sur la tête. Les plus chanceuses ont quelques dizaines de mètres à parcourir, d'autres parfois plus de deux kilomètres. Elles renouvellent l'opération plusieurs fois par jour. L'eau est rare et précieuse. Elles l'économisent. Et pourtant, dans les lieux publics ou dans la rue, les fuites ne sont pas réparées. Les robinets ne sont pas correctement fermés et le précieux liquide s'échappe goutte à goutte, dans le meilleur des cas.

La difficulté et la pénurie imposent la vigilance. Combien de fois, lors des nombreuses coupures d'eau pouvant durer plusieurs jours, j'ouvrais instinctivement le robinet, écoutant les borborygmes de l'air dans les canalisations. Je me promettais d'être plus attentive la fois suivante mais sans grand résultat. La force de l'habitude avait le pouvoir de me couper de l'attention que je portais à ce que je faisais et par conséquent de la réalité qui m'entourait. Ce qui était vrai en ce qui concernait l'eau était vrai pour tout le reste. Je ratais les

nombreuses occasions de me dégager de mes automatismes pour m'ouvrir à une nouvelle réalité. Quand même, les impératifs locaux m'ont contrainte à apprendre comment me laver avec trois litres d'eau de la tête aux pieds.

J'ai vite compris qu'il était dans mon intérêt d'être économe lorsque je me suis coltiné la corvée des bassines. D'abord, il fallait faire le pied de grue au point d'eau sous le soleil. Puis hisser sur la tête la bassine pleine à ras bord. Forcément, nous en mettions le plus possible à chaque voyage. L'équilibre était précaire. La charge de vingt kilos était écrasante. L'eau dégoulinait sur les bras et à chacun de mes pas la chute était possible. Evidemment, je n'étais pas une experte entraînée depuis mon plus jeune âge. Arrivée tant bien que mal à la maison, sous le regard amusé des femmes, il fallait transvaser, sans en perdre une goutte, le contenu de la bassine dans d'autres récipients : un pour la salle de bains, d'autres dans la cuisine, et enfin remplir des bouteilles pour notre consommation d'eau potable. J'utilisais trois bassines dans la journée, parfois moins. J'avais mal à la nuque, mais je n'osais pas me plaindre. C'eût été déplacé. J'ai fait installer plus tard une petite réserve d'eau sur le toit, qui nous assurait, si on restait économe, une semaine d'autonomie en cas de coupure. C'était un mince filet d'eau exaspérant de lenteur mais qui restait préférable aux bassines. Les filles gagnent un peu d'argent, cinquante centimes par bassine, en louant leurs services aux toubabs qui ne supportent pas l'idée de pouvoir être privés d'eau courante, et encore moins celle d'aller la chercher eux-mêmes au puits.

J'avais oublié que sans eau, la vie est impossible.

Mais paradoxalement, la distribution et le traitement de ce précieux liquide ne sont pas une priorité pour les investisseurs, ni pour le gouvernement. Ils axent plutôt leurs efforts sur le développement de cette nouvelle forme de communication que sont le téléphone et Internet. Les populations peuvent manquer de l'indispensable, mais pas du superflu.

Nous n'avions pas de téléviseur, ni d'électroménager, ni de téléphone. L'ameublement répondait lui aussi au strict nécessaire et nous possédions deux lits, deux tables et deux bancs, une armoire et des fauteuils en rônier. Rien de plus. Certains jugeront ce confort très relatif. Notre ameublement intérieur était spartiate. J'échappais à la spirale infernale qui oblige à augmenter indéfiniment le volume de ce qui devient indispensable.

A force de ne voir que ce que je n'avais pas, et de m'en plaindre plus ou moins, j'étais devenue aveugle à ce que j'avais. Je craignais de perdre ce que j'avais acquis, j'avais peur d'être volée, j'étais plus ou moins sur le qui-vive. Je me souviens en avoir pris brutalement conscience le jour où j'ai retiré en liquide la somme nécessaire pour payer l'achat du terrain. J'avais caché l'argent dans une pochette que je tenais serrée au plus près de mon corps, et j'avais dormi toute la nuit avec. Bien sûr, la perte de cet argent aurait été préjudiciable, mais cela ne justifiait pas mon comportement paranoïaque ! Cet incident m'avait donné l'occasion de réfléchir sur l'importance que je donnais aux possessions matérielles et j'en avais conclu que moins je m'encombrerais de toutes sortes de choses, plus je serais sereine, car posséder se conjugue inmanquablement avec la peur de perdre et le souci que cela entraîne.

L'absence de télévision ou de radio n'était pas un problème. Je vivais beaucoup mieux depuis que je n'étais plus saturée d'informations aussi variées qu'inutiles. J'avais chassé de ma vie l'information télévisuelle faite de phrases choc et d'images déformées, de bourrage de crâne et d'actualité zapping : gros plan sur un enfant affamé torturé par la guerre, pour passer en quelques nanosecondes à l'exploit footballistique d'une vedette milliardaire. J'avais perdu de vue l'essentiel. Avec la télévision mon esprit critique s'était émoussé. Je ne prenais la mesure de rien, engloutie par le magma des mots et des images.

J'avais en France la fâcheuse habitude de décrocher le combiné du téléphone pour régler une foule de problèmes de

la plus haute importance mais depuis que je vivais à Popenguine, j'avais appris à gérer l'urgence. Cette notion me paraissait bien relative. La seule chose qui importe, c'est de se sentir rassuré immédiatement, en obtenant une réponse instantanée, quitte à ce qu'elle se révèle inadaptée. Tout peut attendre ou pour le moins être réglé sans précipitation, mais nous sommes devenus incapables de patienter, de prendre du recul et de réfléchir à une situation, en prenant en compte ses tenants et aboutissants. Et c'est pire depuis l'invasion du téléphone mobile.

Les premiers temps, je trouvais plutôt agréable de faire la lessive à la main. Sous ces latitudes, je portais la plupart du temps un maillot de bain et la corvée était légère. Plusieurs jeunes filles avaient proposé leurs services à la maison, mais je ne souhaitais pas entrer dans un système que je considérais comme de l'exploitation. Ces filles sont peu rémunérées et ma propre situation financière ne me semblait pas compatible avec la domesticité. Bien sûr, je savais que cela fournirait un emploi à l'une d'entre elles et que, dans le fond, son aide me serait très précieuse dans bien des domaines. Aussi, au bout de quelques mois, et après maintes hésitations, Mariettou était venue travailler à la maison.

Au village, les gens n'avaient rien, ou pas grand-chose, et ils ne s'attachaient pas à leurs biens. Ainsi certains visiteurs laissaient leurs chaussures à l'entrée d'une maison et repartaient avec une autre paire que la leur, sans que nul n'y trouve à redire. La chaussure vedette est la tong en plastique dont le coût ridicule et l'élégance contestable n'expliquent pas ces échanges peu avantageux.

C'était le même état d'esprit qui avait commandé à Mariettou de m'offrir, sans plus de cérémonie, une de ses jupes qui me plaisait, et à Tamsir d'enlever son pantalon pour le donner à son ami qui le trouvait à son goût.

Je me suis longtemps surprise à demander que l'on me restitue ce que je prêtais, fût-ce une assiette en plastique ! Sans beaucoup de succès. C'était à moi, et j'entendais que cela le reste. Je rappelais à l'emprunteur son oubli et j'exigeais la restitution de l'objet avec un air revêche. Je voulais marquer mon territoire. Parfois, j'omettais moi aussi de rendre un plat qui avait contenu de la nourriture que l'on nous avait offerte. Or, personne ne me le réclamait.

Les Sénégalais disent : « Rien de ce qui est en ta possession ne t'appartient puisque tu viens au monde tout nu, sans attribut, et que tu quittes ce monde également tout nu. Tes richesses te sont seulement confiées. » Même si dans certains rites animistes on pare les morts de leurs vêtements d'apparat ou, chez les musulmans, on enveloppe le cadavre de sept mètres de tissu, l'homme ne garde rien dans la mort. Il vient au monde nu et il le quitte pareillement.

Le peu que nous possédions comblait nos besoins. Tamsir et moi étions heureux. Les journées étaient identiques les unes aux autres, mais toutes étaient remplies. Il ne nous manquait rien. Je cuisinais le poisson qu'il pêchait, nous nous promenions sur la plage ou dans le village, nous nagions, je l'écoutais, avide de pénétrer son monde, il m'interrogeait sur ma vie. Nous n'avions aucun projet précis et nous n'en cherchions pas. Nous profitons du temps présent. Nous nous aimions sans effort. La plage et les étoiles en étaient les témoins privilégiés. Le temps avait suspendu son vol et Tamsir le cours de mes heures. Je vivais enfin.

A quoi nous conduirait notre relation ? Je ne me souviens pas que nous nous soyons posé la question. En revanche, neuf mois plus tard nous avions une réponse.

8.

Depuis la nuit où nous avons chassé les éventuels esprits malfaisants des décombres de la maison, Tamsir partageait mon lit. Par quel miracle nos premiers rapports ont été féconds, je l'ignore. Je suis persuadée que l'état d'abandon total dans lequel je me trouvais à ce moment-là a canalisé l'énergie créatrice de vie. Paradoxalement, au moment où mon avenir était le plus instable, la confiance a jailli de mon être et j'ai pu concevoir l'enfant que j'avais tant attendu.

J'ai caché les trois premiers mois de ma grossesse. Il ne fallait pas en parler, de crainte d'attirer le mauvais œil sur le bébé. L'ampleur des boubous que je portais dissimulait parfaitement mon ventre qui s'arrondissait. Une femme enceinte est « en état ». Et cet état attire la bienveillance car elle porte la vie. On peut dire bien des âneries sur la condition de la femme africaine et se tromper d'interprétation sur ce que l'on voit parce que notre grille de lecture est différente. Comment, en effet, une femme française émancipée peut-elle comprendre une femme africaine qu'elle croit assujettie à des tâches dégradantes, sans connaître le contexte ?

La femme est respectée à Popenguine parce qu'elle est la courroie de transmission de la vie humaine. Bien sûr, certaines femmes occidentales pensent que ce respect-là représente bien peu de choses au regard de leur condition d'épouses soumises. Est-ce que ces mêmes femmes émancipées oublient le pourcentage de femmes battues, violées, violentées dans leur vie conjugale, discriminées professionnellement dans notre société et qui souvent ne bénéficient même pas de cette élémentaire reconnaissance dans la maternité ?

En Occident, les hommes manquent de respect aux femmes et banalisent l'acte de donner un enfant au monde.

Les parturientes sont condamnées à obéir aux ordres du corps médical qui se targue (surtout les hommes) de savoir

mieux qu'elles ce qu'est un accouchement, ce qu'elles éprouvent, ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Ces femmes-là dépossédées de leurs connaissances instinctives, acquises depuis des millénaires, sont traitées comme des cas cliniques. La grossesse surmédicalisée prouve que la science et la médecine ont instrumentalisé le corps humain.

J'allais être maman pour la première fois à trente-cinq ans, et pourtant les gynécologues français m'avaient déclarée stérile. Ils me proposaient de lourds traitements hormonaux et une technique de fécondation médicalement assistée. J'avais consulté un médecin « spécialisé » dans une clinique « spécialisée » dans la procréation assistée pour prendre un avis « spécialisé » quant aux causes de cet insuccès. Le médecin, éminent et reconnu dans sa spécialité, avait compris que je désirais concevoir un enfant et il avait décrété que je devais avoir un problème de stérilité. Cela infirmait pourtant ce que je supposais silencieusement : je pouvais être enceinte mais je ne l'étais pas car mon compagnon ne le voulait pas. Ce médecin m'offrait en revanche une explication médicale convaincante, compatible avec l'obstination que je déployais pour me persuader de la validité et de la solidité de mon couple. Tout m'avait semblé si compliqué soudainement. Je n'avais pas voulu avoir d'enfant avant un certain âge, privilégiant ma vie professionnelle et ma vie tout court, puis j'avais attendu de rencontrer un homme susceptible de devenir un père pour mes enfants. J'utilisais un moyen de contraception efficace qui assurait ma liberté de choix. Le moment semblait venu, mais les choses ne se passaient pas aussi simplement que je l'avais espéré.

J'avais abandonné la procréation assistée, solution inadaptée. Voyant que j'étais prête à tout, le médecin avait saisi l'occasion de gagner de l'argent : les analyses, les échographies, les injections, les consultations étaient une source de revenus inépuisables.

Puis, découragée, j'avais mis en veilleuse mon désir d'être maman.

Et soudain, de façon inespérée, je portais la vie. Au village, je percevais la bienveillance et l'amour que l'on me témoignait.

« Tu dois manger beaucoup de mil et de l'huile de palme pour avoir des os solides et du sang », me disait une femme en passant.

« Ne sors pas sous la chaleur. Tu dois te reposer », me disait une autre.

Je ne les connaissais pas et elles m'entouraient de leur sollicitude.

Malgré toutes les attentions dont j'étais l'objet, et la conviction que je croyais fermement enracinée en moi, je me mis, encore une fois, à douter.

J'étais enceinte d'un homme que je connaissais depuis trois mois à peine, expatriée dans un pays étranger, où je n'étais même pas sûre de rester, toujours sans projet précis. N'étais-je pas en train de commettre une grave erreur ?

Un jour, après une de nos baignades quotidiennes, j'ai entraîné Tamsir dans l'escalade de l'énorme rocher qui sépare les deux plages de Popenguine. Parvenus au sommet, nous nous sommes assis pour regarder le feu d'artifice du coucher de soleil. L'océan portait notre regard vers des limites toujours repoussées, l'instant était unique, sans début, ni fin. Je lui ai dit :

« Tamsir, je ne suis plus sûre que ce soit une bonne idée de garder ce bébé. Nous nous connaissons à peine, tout est allé tellement vite. Je veux que mon enfant grandisse dans une vraie famille unie. Je ne veux pas être seule à l'élever, sans son père. Ce n'est pas ainsi que je conçois d'avoir un enfant. Je ne sais plus où j'en suis. J'ai peur de faire une bêtise. De quoi l'avenir sera-t-il fait pour nous ? La France, le Sénégal ? Je

n'ai pas de travail, et toi tu es pêcheur. Qu'est-ce que nous allons faire ? »

J'aurais pu égrener les objections jusqu'au lendemain matin et lui énumérer toutes mes peurs, connues et ignorées, pendant des heures. Simultanément, tandis que je lui confiais mon désarroi, je revivais la joie immense que j'avais ressentie en découvrant le résultat positif du test de grossesse. Nous avions fêté cette nouvelle en décapsulant une bouteille de « gazelle », la bière locale. Il pleuvait dru en ce début du mois d'août car la saison des pluies commençait. Je me souvenais de ces minutes délicieuses où nous trinquions, les bulles de la bière remplaçant celles du champagne. Oui, j'étais comblée à cet instant-là. Et puis je m'étais rétractée. Était-il possible que je me contente de cette situation ? Pourquoi est-ce que je ne parvenais pas à y croire ? Peut-être parce que c'était à des années-lumière de tous les scénarios que j'avais envisagés.

« C'est vrai que je n'ai pas grand-chose à t'offrir. Je suis un simple pêcheur, mais j'ai une tête, et je sais m'en servir. La décision de garder ou non cet enfant t'appartient et je la respecterai. Mais sache que moi j'aime déjà cet enfant. »

En quelques mots, Tamsir venait de balayer toutes mes craintes. L'avortement était sans aucun doute la pire des issues qu'il pouvait envisager. Mais il me laissait libre de mon choix. Quelle plus grande preuve pouvait-il me donner de sa capacité à me comprendre, à m'aimer, à m'accompagner même dans mes errements ?

Descendue du rocher, je pus enfin m'abandonner à ma joie. J'allais moi aussi donner un enfant au monde.

J'avais décidé que notre bébé naîtrait ici, au petit dispensaire de Popenguine, entouré de sa grande famille et de ses futurs amis.

En février, je fis appel aux services d'Aram, la féticheuse, pour soulager les inconforts et les douleurs de la fin de la grossesse. Je me présentais chaque fin d'après-midi pour un massage du ventre. La séance durait quelques minutes. Aram préparait dans unealebasse de l'eau chaude et des plantes, puis je m'allongeais sur le dos. A l'aide d'un tampon de tissu plongé dans laalebasse, elle exerçait une légère pression autour de l'emplacement qu'occupait le bébé, tout en contrôlant le mouvement avec son autre main. Le bébé ne s'agitait pas et se laissait manipuler tout en douceur. A la fin de la séance, je repartais allégée, le ventre détendu. Je rentrais tranquillement à pied à la maison accompagnée de Tamsir. L'air était doux et le soleil plongeait dans la mer. Nous faisons une pause sur un banc adossé à une concession, et nous regardions passer les ânes qui cherchaient un abri pour la nuit, fuyant l'attaque possible des hyènes, dans la brousse toute proche. Quelles merveilleuses sensations pour nous trois, loin de l'agitation et du stress. J'ai eu spontanément confiance en cette femme qui massait tant de futures mères du village depuis si longtemps. Elle tenait ces techniques de sa propre mère. Elle était calme et douce, elle posait ses gestes précisément, sans précipitation. Nous n'échangions pas un mot. Je baignais dans une tranquille assurance. Ma grossesse n'était pas suivie par les moyens médicaux modernes mais elle se déroulait à merveille.

Une nuit cependant, tout mon corps se mit à trembler. Mes membres étaient engourdis par la douleur et un carcan enserrait ma tête. Les vomissements incoercibles qui me secouaient n'étaient pas dus à ce cinquième mois de grossesse mais à une première crise de paludisme. J'ignorais tout des symptômes de cette maladie qui faisait partie de l'Afrique. Je savais qu'elle se caractérisait par des accès de fièvre violents et qu'elle était mortelle si on ne la traitait pas rapidement. Ses

ravages avaient abondamment été commentés par les premiers colons sans que je me sente concernée. A N'Diayen, aucun membre de la famille n'était épargné, hormis Tamsir. Je croisais chaque semaine des villageois qui subissaient cette maladie et qui se rétablissaient grâce à un traitement efficace et à quelques jours de repos. Ils se soignaient traditionnellement, à côté de la prise plus conventionnelle de comprimés de nivaquine, en utilisant de feuilles de neem dont ils s'enturbannaient la tête. Il n'y avait donc pas de raisons de s'inquiéter. Je me sentais tellement intégrée à la vie du village que j'avais négligé un aspect important de ma situation : je n'avais pas l'organisme d'une Sérère de souche. Eux, ils étaient habitués aux effets du paludisme depuis leur enfance et ils étaient certainement immunisés contre ses formes les plus courantes. Au dispensaire, j'ai reçu les soins appropriés et je me suis rapidement rétablie. De fait, j'ai traité cet épisode de manière trop désinvolte. Je ne voulais pas que la maladie vienne gâcher mon plaisir. J'ai repris le cours de mes activités comme si rien ne s'était produit.

Je garde de cette grossesse un souvenir radieux. La nature était à l'œuvre, je n'avais pas de souci à me faire. Je me passerais sans problème de la surmédicalisation obstétricale. Toutes les femmes en Afrique accouchaient ainsi depuis la nuit des temps. La croissance du bébé se déroulait à l'intérieur de mon corps, sans que j'intervienne. Je prenais simplement soin de moi et de mon alimentation, je me reposais, je nageais, et je regardais ma silhouette s'arrondir. C'était extraordinaire de suivre le cours des transformations sur lesquelles je n'avais aucune prise. Je ne pouvais rien changer au déroulement magique du processus en marche, me contentant de l'accompagner à ma mesure. J'étais à la fois partie prenante de l'évolution de ma grossesse et exclue de son développement. Pour une fois, je n'avais rien à faire, je n'avais pas à agir, ni à modifier le cours des choses, je pouvais me reposer et laisser la nature faire son travail.

Je n'avais pas eu de préparation à l'accouchement. D'ailleurs comment se préparer à un tel cataclysme ? J'étais ignorante et désarmée face à la douleur. Bien sûr, il était impensable d'envisager une péridurale au dispensaire.

La douleur est une composante de l'accouchement. La femme peut l'accueillir différemment si elle est soutenue et non pas conduite sans choix possible à l'utilisation de la péridurale. J'ai donc compté sur mes seules dispositions naturelles et sur la confiance que les femmes m'avaient transmise tout au long de ma grossesse pour donner naissance à notre enfant. Je passais souvent à la petite maternité pour saluer les nouvelles mères. Parfois, je croisais l'une d'entre elles, en plein travail, en train de marcher dans le couloir pour diminuer l'intensité des contractions. Quand la montée de l'une d'elles était plus violente que la précédente, elle s'appuyait contre le mur, la tête sur le bras, et elle soufflait, le visage crispé, puis elle reprenait sa marche. Il lui arrivait de crier sous l'intensité de la douleur, et une autre femme venue l'accompagner, lui disait « *Massa, massa* », tout en lui frottant les épaules, ou en posant simplement la main sur son ventre. Je regardais cette scène de vie de femmes et je m'en imprégnais car, dans peu de temps, je serais à sa place dans ce couloir, confrontée moi aussi à la douleur.

Au milieu de la nuit, il me sembla reconnaître les signes de l'accouchement. Je me rendis tranquillement à pied au dispensaire où je réveillai la matrone de garde. Elle me renvoya à la maison, car l'heure n'était pas venue. Je vaquai tant bien que mal à mes occupations et je fis les cent pas sur la terrasse. Vers seize heures, je retournai à la petite maternité, persuadée que cette fois-ci serait la bonne. J'ignorais que la naissance d'un premier bébé pouvait durer aussi longtemps.

Tamsir me réconfortait, et de temps en temps une femme passait me dire « *Massa* ». Il n'y a pas de traduction exacte.

C'est un mot employé lorsque quelqu'un souffre physiquement et qui signifie : « Je sais que tu as mal, pardon, si je le pouvais je prendrais ta place. Ce mot agissait tel un mantra et apaisait les douleurs durant quelques minutes. Tamsir m'avoua combien cela avait été dur de suivre le déroulement de cette souffrance, car il était encore moins préparé à cet événement que je ne l'étais moi-même. Il tenait son rôle magnifiquement. Lorsqu'une contraction me cisailait le ventre, il me disait :

« Elle va bientôt s'arrêter. Ne pense pas à la suivante. C'est parce que tu y penses qu'elle te fait mal. Attends qu'elle soit là, laisse-la venir et elle va s'en aller. » Les heures ont défilé.

A vingt-deux heures se produisit une de ces fréquentes coupures d'électricité. Mam Oumy, prévoyante, apporta des bougies.

La salle d'accouchement est composée d'une table et d'un évier. Pas de draps, ni d'appareils sophistiqués, ni de blouses blanches. L'air était tiède. Quatre ou cinq femmes attendaient avec moi que l'enfant paraisse.

On me disait que j'étais courageuse et les femmes parlaient à voix basse. Les bougies éclairaient la pièce. La porte donnant sur l'extérieur était légèrement entrebâillée, et je sentais la présence des femmes dehors qui attendaient aussi. J'étais réconfortée.

Notre fille est née au moment où la lumière revint. Cette naissance a illuminé ma vie. L'accoucheuse retira de ma cuisse une mante religieuse atterrie là Dieu seul sait comment, un bon augure ici, puis j'ai murmuré à l'oreille de mon bébé : « Bienvenue, que ton existence soit heureuse. » Les Sénégalais rajoutent : « Sois meilleur que tes parents. »

A peine était-elle habillée, qu'elle passa de bras en bras : ceux de ma mère, ceux de Mam Oumy, puis de Maryem, enfin ceux de Sally et de Tamsir, ainsi que ceux de mon oncle. Elle fut accueillie dans la joie, reçue à bras ouverts par ses deux familles réunies dans cette minuscule pièce. Deux heures plus

tard, je tenais un petit paquet enveloppé dans le pagne d'Aminata, une des sœurs de Tamsir. Mam Oumy m'avait prêté le sien. Je n'avais pas prévu d'habits de rechange, et je suppose que c'est un des membres de la famille qui s'était chargé du nécessaire pour mon bébé. Je n'avais préparé aucune valise. Ici, la naissance des enfants me paraissait tellement spontanée que je n'avais rien prévu. Nous avons regagné notre maison et Tamsir a rempli un sac de sable pris sur la plage pour le poser sur mon ventre. Je devais le garder toute la nuit en comprimant l'utérus afin d'éviter une éventuelle hémorragie. Le lendemain, j'ai remplacé le sac de sable par une tong en plastique serrée fortement dans le pagne contre mon ventre. J'ai fait comme toutes les femmes du village font en pareille circonstance. On m'a demandé par la suite si je n'avais pas eu peur des risques d'infection ou des complications. Il est vrai que l'hôpital le plus proche était à deux heures de voiture. Mais je n'y ai pas songé une seule fois en neuf mois. J'étais confiante, voilà tout. Je m'en remettais aux connaissances ancestrales qui prévalaient ici et au savoir-faire des matrones.

Avant, pour désinfecter le cordon ombilical, on utilisait des tessons de terre cuite que l'on pilait et dont on enduisait la plaie. Le cordon était coupé avec du bois de solaye taillé en forme de lame dont les propriétés antiseptiques et antitétaniques sont bien connues. Tamsir a un très joli nombril. Le cordon était ensuite séché et conservé. Lorsque le bébé avait mal au ventre, on trempait le cordon dans de l'eau que l'on faisait boire à l'enfant. Pour ma part, peu convaincue des vertus curatives de ce procédé après une année passée ici, j'ai préféré enterrer le cordon de notre fille au pied d'un palmier de la maison. Je ne pouvais pas me résoudre à jeter ce morceau de chair comme un vulgaire déchet de viande. Je voulais en garder la trace et voir grandir simultanément le palmier et ma fille, tous deux fruits du même mystère. Le corps retourne à la poussière au moment de la mort, et le cordon ombilical, source

de vie, retourne à la terre pour la féconder. On enterre également le placenta qui a servi à nourrir le bébé pendant neuf mois et qui est le double de l'enfant. Il est hors de question qu'il soit récupéré pour être utilisé à des fins expérimentales, médicamenteuses, ou pire, cosmétiques.

A peine étais-je descendue de la table d'accouchement qu'une autre femme avait pris ma place. Elle était venue seule d'un village voisin. Elle avait déjà perdu cinq enfants mort-nés. Seule sa présence dans ce lieu m'indiquait qu'elle était enceinte tant elle était chétive. Elle ne se plaignait pas. A l'embrasement de la porte, je sortais heureuse et je croisai son regard résigné, mêlé d'espoir. Une femme incapable de donner un enfant à son mari, a fortiori un garçon, mérite peu de considération. Un grand nombre de sorciers, de féticheurs, de guérisseurs, de marabouts sont consultés pour les difficultés d'enfantement. C'est une véritable tragédie pour un couple d'être infécond, car aux yeux du reste de la communauté, il ne participe pas au renouvellement des générations et ne remplit pas son rôle sur la terre. La femme est principalement blâmée puisque c'est elle qui donne ou non naissance aux enfants. Je la trouvais si courageuse dans son malheur et sa solitude ! J'appris quelques jours plus tard que le bébé était né vivant mais qu'il avait succombé quelques minutes après. Cette femme était syphilitique. Ceci explique cela. La médecine moderne occidentale pouvait certainement quelque chose pour elle, mais au-delà de ces considérations sanitaires, lorsque je pense à elle, je me souviens d'une femme affrontant son destin en héroïne, et je l'admire.

La surveillance médicale assure certainement une meilleure santé à la mère et à son enfant en cas de difficultés majeures, et il est vrai qu'ici des enfants meurent à la naissance. Auraient-ils été sauvés en France ? Peut-être. On dit ici d'un enfant qui n'a pas vécu que tel était son destin. C'est la volonté de Dieu, et la nature fait bien les choses. Je me suis longtemps demandé si c'était par résignation ou confort moral que les femmes adoptaient cette attitude fataliste.

Aminata, la sœur de Tamsir, maman de trois grands enfants, a perdu ses trois derniers nouveau-nés. Je suis allée lui rendre visite après son dernier accouchement, le cœur lourd et les yeux tristes. J'étais persuadée de la voir effondrée sur son lit, les paupières gonflées d'avoir trop pleuré et j'avais préparé un discours de circonstance. En entrant dans la pièce, j'ai trouvé une femme occupée à sa besogne quotidienne qui me salua le sourire aux lèvres :

« Bonjour, comment vas-tu, entre.

— C'est à toi qu'il faut demander ça ! lui ai-je répliqué, décontenancée par son accueil. Tu es sûre que tu vas bien ? insistais-je, surprise par son attitude.

— Oui, oui. J'ai un peu mal au ventre, mais ça va », me rassura-t-elle.

J'ai compris instantanément que je ne prononcerais pas les mots chagrinés de condoléance et de réconfort que j'avais prévus. Ils auraient été déplacés. Aminata n'était ni abattue ni découragée. La vie était ainsi faite, et il ne servait à rien de se lamenter ni de maugréer contre l'évidence. Elle ne se comporta pas comme une victime abusée par le sort, traînant sa peine en bandoulière. Elle accepta les événements, sans résignation, et elle ne renonça pas pour autant à enfanter.

Il y a beaucoup de naissances au village. Les femmes n'utilisent pas de moyens de contraception malgré l'existence du planning familial. La limitation des naissances n'est pas recherchée car la mortalité infantile est encore très élevée et les travaux des champs demandent toujours beaucoup de main-d'œuvre. Finalement, c'est la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi.

Les femmes enfantent jusqu'à quarante-cinq ans, voire davantage selon leur horloge biologique.

Une idée faussement répandue veut que les jeunes filles soient mères à peine pubères. Ce n'est pas la règle, sauf accident et chez certaines ethnies comme les Peuls. Les jeunes

filles sont protégées par leurs parents le plus longtemps possible. Il est vrai que la libération des mœurs venue d'Occident contribue à abaisser l'âge des premiers rapports sexuels. Ceux-ci n'étant pas protégés, les grossesses non désirées se multiplient.

Depuis les années sida, des campagnes d'information incitent les gens à la fidélité et à l'utilisation du préservatif. Des affiches sur les murs en ville expliquent, dessins à l'appui, quels sont les risques encourus. Dans les dispensaires, de larges panneaux décrivent les maladies sexuellement transmissibles. Le sujet n'est pas tabou. Lors de la journée mondiale du sida, Popenguine a organisé un marathon, clôturé par une fête où des enfants mettaient en scène un jeune couple utilisant les préservatifs en s'opposant à la volonté du patriarche. Le petit garçon qui tenait le rôle du mari brandissait en public l'objet du délit. J'ignore les statistiques réelles du nombre de victimes du sida au Sénégal. La capitale est certes plus exposée du fait du tourisme sexuel. Les charters déversent régulièrement des hommes seuls ou des bandes de copains de tous âges qui, sous prétexte de pêche au gros, chassent un autre type de gibier, plus docile et plus naïf. La prostitution touristique est, hélas ! une nouvelle source de revenus.

De grandes campagnes de planification familiale ont été mises en place, rappelant qu'il est possible de contrôler les naissances. Sur le mur de notre dispensaire, une peinture décrit une femme enceinte portant son nouveau-né sur le dos, et tenant par la main son petit garçon marchant à peine. Cela a le mérite de l'éloquence, mais l'évolution des mentalités ne se fera pas en une génération. Les femmes qui adhèrent à la planification prennent la pilule en cachette de leur famille et de leur mari.

Bien sûr, il est courant de dire qu'il y a beaucoup d'enfants, beaucoup trop, que la population est très jeune. C'est vrai. C'est aussi la force vive d'un pays qui n'est pas surpeuplé, contrairement aux bruits qui courent. L'augmentation rapide de la population de la planète est un fait indéniable et inquiétant selon la perspective dans laquelle on se place, mais l'Afrique est un immense continent sous-peuplé qui a été longtemps saigné à blanc lors des grandes campagnes d'esclavage. Il faut peut-être se demander pourquoi l'Occident tire la sonnette d'alarme au sujet d'un surpeuplement qui n'a pas de réalité. L'Afrique peut nourrir ses habitants. Il existe une grande variété de cultures, adaptées aux sols et aux climats, et qui couvrent les besoins nutritifs nécessaires à la croissance d'un homme. Les coopérants étrangers chargés d'apporter leur lumière en matière d'agronomie s'évertuent à imposer aux paysans locaux la culture de plantes, de légumes et de fruits, qui n'existent pas naturellement ici et auxquelles ils ne connaissent rien. Quelle idée saugrenue d'imposer à l'Afrique la culture inadaptée de légumes qui pour beaucoup ne leur sont même pas destinés, au détriment de leur agriculture vivrière, laquelle devient insuffisante et les place dans l'obligation d'importer des denrées de première nécessité ? Le riz produit aux Etats-Unis ou en Chine à grands renforts de subventions gouvernementales entre en concurrence directe avec la production locale qui elle ne bénéficie pas de ces aides financières. Les dons massifs de nourriture fournie par les pays en surproduction agricole défavorisent les paysans autochtones qui, eux, vendent leurs produits. Pourquoi maintient-on un continent sous domination, en tablant sur une population faible et docile, manipulable par quelques dirigeants à la solde de quelques grands intérêts économiques et financiers ? Le problème à dénoncer n'est pas celui de la surpopulation en Afrique, mais celui de la répartition des richesses de la terre.

Tant mieux, si les Africaines mettent au monde de nombreux enfants. Ils évitent à la société africaine de vieillir. C'est une société de partage, pleine d'énergie, vivante, prête à exploser. Cela fait-il peur ?

9.

Pendant la semaine qui suivit la naissance de Mariama, la grande famille de Tamsir est venue des villages environnants pour faire connaissance avec la toubab et le bébé métis né au dispensaire. Beaucoup de villageois se sont déplacés pour saluer notre fille et lui souhaiter longue vie et j'ai apprécié la générosité des femmes qui m'ont apporté du savon pour laver les langes que nous faisions avec des restes de boubous usagés pliés dans des pointes de plastique. D'autres m'ont offert du lait, des fruits et même des fleurs.

Le Sénégal n'est pas un pays producteur de fruits. Les bananes sont importées. Les fruits les plus courants au Sénégal sont les mangues, qui jusqu'à une période récente, n'étaient pas cultivées. Les manguiers étaient sauvages et les villageois ramassaient les fruits en saison. Ceux-ci d'ailleurs ne faisaient l'objet d'aucun commerce. Si la faim tenaillait l'estomac, il suffisait de cueillir une mangue pour se rassasier et de poursuivre sa route. Dorénavant, les manguiers sont greffés pour fournir toute l'année des fruits plus gros dont la saveur est moins acide. Les marchés regorgent de ces fruits dont l'excédent est destiné à l'exportation.

Les fleurs furent pour moi une agréable surprise car ce n'est pas la coutume d'en offrir. Elles poussent et font partie du décor mais personne ne perd son temps à les cultiver ni à les cueillir. Adama, un voisin ami, les avait discrètement coupées dans le jardin de la mission catholique et les avait assemblées avec des fleurs sauvages de bougainvilliers. Sa délicatesse à l'égard d'une toubab m'a touchée.

Ce défilé permanent était épuisant mais j'étais heureuse et fière de présenter la première métisse née à Popenguine, mon merveilleux bébé caramel.

J'étais inexpérimentée durant les premiers jours. Les femmes me donnaient des conseils. J'avais dix puéricultrices à

mon service, c'était rassurant. J'allaitais Mariama en présence de mes visiteurs et ce n'était pas gênant. La tétée prenait sa place naturellement dans le cours des conversations. Je lui donnais le sein là où je me trouvais : dans un transport en commun, dans la rue, dans un magasin, sur la plage. Inutile de me dissimuler. Aucun homme ne détourne le regard, choqué ou gêné. Les seins n'ont pas la même valeur érotique qu'en Occident et il est fréquent, en entrant dans les concessions, de trouver les femmes occupées à leurs tâches quotidiennes, seins nus, sans qu'elles se soucient de les cacher. D'ailleurs les femmes ne se préoccupent pas de la beauté de leur poitrine. Le port du soutien-gorge est assez récent et peu répandu. Une femme vous fait comprendre que tel ou telle est son enfant en montrant son sein. La femme est avant tout une mère. Et cette évidence ne la ravale pas au rang de femelle reproductrice, bien au contraire. Le mâle est respectueux de celle qui lui a donné la vie, parce qu'il ne serait pas là sans elle. La coquetterie des femmes et leur danse suggestive affirment qu'elles sont aussi des amantes qui ne négligent pas l'aspect érotique de leur féminité. Les Vieilles Mamans portent toujours les bin-bin.

Contre toute attente, il semblerait que les femmes en milieu urbain commencent à délaisser l'allaitement au profit du biberon et des laits maternisés en poudre. Les stocks de lait en boîte venus de l'étranger, parfois à la limite de la date de péremption, affluent sur les marchés et dans les pharmacies, soit sous forme d'aide humanitaire, soit dans un but purement commercial, pour inciter de nouvelles consommatrices à en acheter. Quand bien même les femmes de Popenguine préféreraient le lait en poudre, elles n'ont pas les moyens de l'acheter. Et puis le rythme de vie, entièrement axé sur l'éducation des enfants, leur laisse le temps de se consacrer à cette fonction, pour le meilleur bénéfice des bébés.

Tamsir et sa famille sont musulmans et je suis de tradition catholique. Ni lui ni moi ne pratiquons notre culte, cependant

Tamsir souhaitait que notre fille reçoive son nom de baptême selon sa tradition, c'est-à-dire sept jours après sa naissance. L'Imam, son père et son oncle devaient souffler le nom choisi à l'oreille de l'enfant. En attendant, nous ne devions pas l'appeler par son prénom. La cérémonie du septième jour confirmait, si l'enfant était toujours en vie, son entrée dans la communauté des humains. Nous avions décidé qu'elle recevrait également une bénédiction à la basilique le 15 août, jour de la Sainte-Marie, en présence de sa marraine française qui était alors en vacances au village, mais qu'aucun de ces deux événements ne donnerait lieu à une fête comme c'est la coutume. La naissance des enfants, quel qu'en soit le nombre et malgré le coût de telles manifestations, doit être annoncée à tout le village : musique, nourriture et boissons sont de rigueur.

Nous étions également d'accord sur le fait que notre fille choisirait elle-même sa religion, si elle en choisissait une.

Malgré les religions révélées, la plupart des Sénégalais continuent d'être animistes. Un enfant est la réincarnation d'un ancêtre. Il reprend temporairement possession d'un nouveau corps. C'est pourquoi le culte des ancêtres est toujours respecté. C'est le fil conducteur qui les relie à l'origine des temps. Tous les Africains du continent se considèrent comme frères, ils se sentent frères de tous les humains et de toute la Création. C'est cela être animiste. Ils savent qu'ils sont tributaires de tous ceux, et de toute l'histoire de ceux, qui les ont précédés. Ils savent qu'ils ne sont pas isolés sur une vaste terre à conquérir, dans un univers immense à exploiter, mais qu'ils en sont une partie, certes infime, mais indispensable au Tout, comme le Tout est indissociable de la partie. Ils s'inscrivent dans une descendance dont ils ignorent l'origine, celle-là même que les paléontologues modernes mettent au jour peu à peu. Ils n'ont pas attendu que les développements scientifiques démontrent les origines communes de toutes les espèces vivantes, pour les respecter intuitivement depuis

toujours, les appréhendant comme des frères et des sœurs à qui ils rendent hommage au travers de rites.

Ces rites, au mieux perçus par les regards étrangers comme des curiosités exotiques, souvent considérés comme la manifestation d'êtres primitifs sans culture, sont des témoignages de leur compréhension du monde vivant dans son ensemble et de l'intensité de la vie spirituelle qui habite les Africains.

Ils privilégient les relations et les échanges entre toutes les cellules de ce même organisme vivant qu'est la communauté humaine.

C'est pourquoi, de façon très symbolique, les Africains saluent systématiquement et plusieurs fois par jour toutes les personnes qu'ils rencontrent, familières et inconnues, en se touchant la main. C'est un signe de reconnaissance. Ils maintiennent le contact et renouvellent ainsi le pacte qui lie les hommes entre eux, comme une chaîne de solidarité. Ni le téléphone portable, ni Internet ne peuvent se substituer à cet élémentaire contact physique.

Lorsqu'un enfant naît, on lui donne le prénom d'un membre décédé de la famille, coutume destinée à éviter que celui-ci tombe dans l'oubli. Si de la boisson se renverse, c'est la manifestation de l'ancêtre qui se rappelle à votre bon souvenir en réclamant à boire. Les interprétations symboliques des gestes et des petits événements quotidiens, la transmission des prénoms, sont destinées à entretenir le souvenir de ce rattachement à la grande chaîne humaine, comme une prière permanente. Chaque attitude revêt un caractère sacré. L'enfant est issu d'une longue lignée d'hommes et de femmes qui l'ont précédé et qui l'accompagnent. « Il y a toujours quelqu'un qui a vécu avant toi ce que tu es en train de vivre. L'orgueil ou la fierté sont inutiles. C'est un cycle, où le flambeau laissé par une âme dans tel corps particulier est repris par cette même âme dans un autre corps pour poursuivre son destin. La mort n'est donc pas une fin mais le début d'une nouvelle aventure.

Cette entité spirituelle voyage dans le monde des Revenants, l'Autre Moitié du Monde. Cette tranquille certitude donne une intensité de vie particulière aux Africains. Ils sont confiants, libres, sereins.

Si on les laisse tranquilles.

Sept jours étaient passés et nous allions dévoiler le prénom choisi pour notre fille. A neuf heures du matin, l'adjoint de l'imam, le père et l'oncle de Tamsir se sont réunis dans notre chambre. Aminata était assise par terre, le bébé dans les bras. Tamsir dit le prénom à l'oreille du religieux qui le souffla dans celle de notre fille : Mariama, en l'honneur d'une sœur de Tamsir, fille de la coépouse de son père. Il fit des incantations et termina en soufflant à nouveau sur son oreille. L'opération se répéta trois fois.

Ici, donner un prénom à un enfant ne relève pas de la mode ou d'un désir d'originalité, mais d'un choix dont les critères sont avant tout le respect des membres de la famille, l'estime et l'amitié témoignées à ses relations et aux personnages illustres de l'histoire. Le prénom choisi engage celui ou celle qui le porte à s'en montrer digne et à le bonifier par la vie qu'il mènera, fruit de sa volonté de progresser et de s'améliorer en tant que personne.

Choisir le prénom de notre fille n'était pas facile car je souhaitais qu'il soit originaire du Sénégal, Sérère de préférence, mais ni trop typé, ni trop difficile à prononcer. Le choix était restreint. La plupart du temps, le prénom donné à l'enfant est celui d'un aïeul, ou bien c'est celui d'un ancêtre illustre.

Tamsir porte ce prénom en hommage à l'Imam qui enseigna le Coran à son grand-père. Mam Armand, dont le véritable nom de baptême est Ibrahima, porte celui d'un toubab, ami de son père, qui le lui donna en témoignage de son amitié. C'est son « homonyme ». Souvent d'ailleurs, la personne est connue sous le diminutif ou le sobriquet de son homonyme.

On donne parfois un nom inventé en guise de prénom pour conjurer le mauvais sort lorsqu'une maman a perdu un ou plusieurs nouveau-nés en bas âge. L'enfant s'appellera Amouliakar par exemple, ce qui signifie : « Il n'y a pas d'espoir », sous-entendu qu'il vive. Il est affublé d'un faux prénom montrant ainsi qu'il ne fait pas partie des humains ou que l'on s'attend à son départ proche. Etre nommés « détritrus ou « chiffon évite d'attirer l'attention des djinns sur eux et leur permet de rester sur cette terre. C'est le cas d'enfants dont l'aspect physique étrange ou difforme prouve sans aucun doute leur appartenance au monde des esprits et des revenants.

Marie, une nièce de Tamsir, a grandi sans encombre durant quelques mois, puis sa croissance s'est arrêtée. Ses muscles fondaient et elle était incapable de se tenir droite sans aide. Elle ne parlait pas et passait ses journées couchée sur le sol. Ses dents poussaient de façon anarchique et lui blessaient la bouche. Elle était constamment enrhumée et les quintes de toux qui secouaient sa frêle poitrine rendaient sa compagnie éprouvante. Pourtant, durant les brefs moments de répit que lui laissait sa fragile constitution, elle souriait et tentait de taper dans ses mains pour marquer le tempo d'une mélodie sortie du transistor. Sa famille s'en occupait mais il me paraissait étrange qu'elle ne consulte pas un spécialiste pour savoir de quoi était atteinte Marie. Tamsir se donna du mal pour convaincre la famille lorsque je décidai de l'emmener voir un pédiatre à l'hôpital de Dakar.

Nous nous présentâmes au guichet d'un des plus modernes et des plus grands centres hospitaliers de la capitale pour prendre notre ticket d'appel, lequel venait après soixante-trois autres tickets précédemment délivrés. Cela signifiait que je devais me préparer à passer une journée d'attente dans les couloirs, sans être sûre de consulter un médecin. Je fis le pied de grue devant la porte du bureau de la pédiatre qui m'accorda son attention, étonnée de voir une toubab portant Marie, enfant décharnée, dans les bras. Je lui dis que nous venions de loin pour la rencontrer et que Marie ne supporterait pas cette

longue attente. Le médecin s'excusa du manque de moyens de son service et reconnut que la prise en charge des malades n'était pas assez rapide. Elle parla des hôpitaux français qui travaillaient dans d'excellentes conditions, ignorant que ces établissements de santé sont confrontés désormais aux mêmes problèmes d'effectifs de personnel. Elle nous fit entrer dans son bureau. J'avais évité de faire la queue, mais je n'étais pas fière de m'être servie de la couleur de ma peau comme d'un passe-droit. Les choses n'avaient décidément pas changé. Le médecin diagnostiqua une grave insuffisance cardiaque ainsi qu'un état de dénutrition avancé. De retour à Popenguine, je me rendis à l'évidence. Je ne convainquais pas avec mes explications et personne n'avait la volonté d'utiliser le traitement préconisé. Je ne pouvais pas aller à l'encontre de la décision de la famille. Tamsir m'expliqua que cette enfant était une revenante et que son sort n'était pas entre nos mains. Elle mourut à l'âge de deux ans.

Pour repérer un enfant revenant lors d'une prochaine réincarnation, il est parfois mutilé au moment de son décès. On lui entaille une oreille ou une phalange, ou bien il est scarifié. Tamsir m'a affirmé avoir vu de ses yeux un bébé naître au village avec un trou dans le lobe de l'oreille, trace toujours visible sur l'adulte qu'il est devenu, que l'enfant précédemment mort dans cette famille avait portée aussi.

Quelques minutes après la cérémonie du prénom, la terrasse de la maison était envahie. Je connaissais certaines personnes, d'autre pas. Elles s'étaient abattues telle une volée d'étourneaux. Elles étaient toutes des promotionnaires qui avaient « fait les bancs » avec Tamsir, et elles étaient venues réclamer leur dû. Ils avaient grandi ensemble. Je venais de leur voler un mari potentiel et je leur devais réparation.

« Donne-nous le cordon de son pantalon, criaient-elles en me poursuivant de leurs moqueries.

— Le quoi ? »

Tamsir m'expliqua :

« Si tu n'avais pas défait le lacet qui retient mon pantalon, nous n'aurions jamais conçu Mariama, et je serais resté un mari potentiel pour elles. Tu leur dois réparation. »

Concrètement, elles réclamaient une somme d'argent pour être dédommagées de la perte de leur ami. Si nous avions fait la fête qui suit le baptême, elles auraient en plus séquestré le mouton qui est sacrifié à cette occasion pour obtenir davantage d'argent. Il arrive parfois qu'elles « kidnappent » le bébé pour faire plier un mari récalcitrant à lâcher la somme d'argent demandée. Chaque partie doit jouer ce petit jeu pour que la fête soit complète. Toute la famille et la moitié du village sont présents. Il y a de la musique et de la nourriture en abondance. Personne n'est invité, mais tout le monde est là dans un joyeux brouhaha. C'est l'occasion pour les célibataires de se parer de vêtements neufs et de faire l'article. Ce genre de réception est incontournable même si elle hypothèque pour plusieurs mois la trésorerie du père de famille. Il faut faire comme son voisin, voire mieux, pour ne pas être montré du doigt. Les promotionnaires de Tamsir obtinrent gain de cause et repartirent dans un tintamarre chatoyant. Nous étions enfin au calme. Mais à N'Diayen, les femmes furent obligées de préparer le repas pour tous ceux qui s'étaient déplacés.

En escamotant la fête du baptême, nous avons échappé à la présence des griots. C'est une caste particulière qui est chargée de conserver la mémoire généalogique d'un certain nombre de familles et de raconter leurs hauts faits. Ils étaient aussi les historiens des rois. Lorsque celui-ci faisait la guerre, il ne devait pas fuir devant l'ennemi. Le griot était le seul à pouvoir lui conseiller de faire marche arrière pour reconstituer ses forces. C'était lui qui était habilité par la suite à raconter le combat. Si le roi était tué sur le champ de bataille, le griot faisait semblant d'être mort lui aussi. Puis il achevait les éventuels survivants blessés des deux camps pour être le seul à

pouvoir conter la fin du roi. Les griots détenaient des pouvoirs occultes qui les faisaient craindre. Eux seuls étaient autorisés à battre le tam-tam, car celui-ci est fait de peau de chèvre, la peau du « diable ».

Le tam-tam est réalisé avec des matériaux qui, avant d'être utilisés pour confectionner l'instrument, étaient vivants. De l'arbre et de l'animal morts, assemblés par ses soins, l'homme tire des notes et des sons qui lui permettent de communiquer et de rythmer sa vie sociale. Il était dangereux pour un non-initié de s'en servir. Aujourd'hui, n'importe qui frappe le tam-tam et la mode explose aussi en Occident. Il n'est pas rare de rencontrer au détour d'un jardin public français des jeunes aux cheveux tressés ou emmêlés à la manière des rastas, qui tentent de soutirer au djembé un peu de magie africaine. Chaque mois, des containers remplis de cet instrument quittent l'aéroport Sédar-Senghor pour Paris. A tel point, qu'une restriction sur l'abattage des troncs nécessaires à la fabrication des djembés a été imposée par le Service des eaux et forêts.

Chaque famille a un griot attitré et la fonction se transmet de père en fils ou de mère en fille. Etant donné que les griots sont chargés de la généalogie de la famille, ils assistent bien sûr à tous les baptêmes, à tous les mariages et à tous les enterrements. En contrepartie des louanges chantées, ils reçoivent de l'argent, de la nourriture ou des vêtements. Avec l'avènement de l'écriture et de l'état civil, leur rôle tombe en désuétude. Dorénavant les dates de naissance sont précises, car elles sont enregistrées par les autorités communales.

Autrefois pour compter le nombre d'années de sa progéniture, la maman accrochait au toit de la case des bâtonnets de différentes longueurs, un par enfant. A chaque hivernage, elle ajoutait un bâtonnet dans les différents fagots. Il suffisait de compter le nombre de bâtons pour connaître l'âge de la personne, si toutefois on avait été scrupuleux, ou si les intempéries n'avaient pas endommagé la toiture de la case. Il était habituel d'estimer approximativement l'âge d'une

personne en se référant à un événement particulier qui avait eu lieu l'année de sa naissance.

Bien qu'aujourd'hui les déclarations d'état civil soient obligatoires, elles n'ont pas totalement supplanté la mémoire des griots. Ils sont griots et ils le restent. Ils continuent d'assister à toutes les cérémonies, demandant leur obole. Personne ne prend le risque de couper à la tradition car le griot bafoué peut médire sur votre compte et celui de votre famille. Il peut vous porter préjudice. Or, la crainte de la médisance est grande au Sénégal. Aujourd'hui des griots sont devenus ministres. Mais si l'un d'eux est invité au baptême d'un ami, celui-ci n'acceptera rien de lui. Bien au contraire, il lui donnera sa part. Il ne sera plus ministre à cette occasion mais griot, au vu et au su de tous.

Tous les griots se connaissent et il est impossible de se faire passer pour l'un d'entre eux. Très vite l'un ou l'autre vous interrogera sur la généalogie d'une famille ou d'un événement et il vous piégera. Leur mémoire est extraordinaire et fixe les détails les plus insignifiants. Ils récitent des dialogues entiers, décrivent minutieusement les scènes, reconstituent le contexte et restituent fidèlement la tenue vestimentaire des protagonistes. Rien n'est oublié et la répétition inlassable des mêmes histoires est le seul moyen de mémorisation. L'écriture et les livres tiennent peu de place dans la culture africaine : « Quand un Vieux meurt, c'est une bibliothèque qui brûle », disait Amadou Hampaté Bâ. Mam Oumy récite à l'oreille de Mariama son ascendance chaque fois qu'elle la rencontre. Elle chantonne en litanie les noms de plusieurs générations de femmes. Ainsi Mariama ne devrait pas oublier sa lignée sénégalaise.

Les griots ont pris l'habitude de venir réclamer ce dont ils ont besoin auprès d'Untel ou d'Unetelle, vivant aux crochets de la communauté. J'ai reçu la visite d'une femme dont la petite fille avait été brûlée par une projection d'huile bouillante sur le thorax, alors qu'elle préparait le repas. Je l'envoyai au dispensaire et je payai les médicaments que je

pris soin d'acheter moi-même. Il était en effet fréquent que les parents venus demander mon aide financière empochent l'argent et oublient d'aller à la pharmacie. Parfois, ils y retournaient quelques heures plus tard pour se faire rembourser les médicaments achetés. J'avais également remis à la petite fille un vêtement en tissu très doux pour couvrir sa plaie. Tamsir s'opposa à ce que je récupère le tee-shirt porté. Elle était griotte, cela voulait dire que nous prenions le risque de déchoir socialement si nous le portions après elle. Les vieilles superstitions sont tenaces. Cette femme ne manqua pas par la suite de me solliciter chaque fois qu'elle avait besoin d'argent, principe de systématisation que je refusais.

Cette tradition orale transmise par les griots doit être prise en compte pour effectuer un travail de recherche historique sérieux en Afrique. Même si quelquefois des rajouts fantaisistes se sont greffés, la trame reste fiable. C'est grâce à la mémoire du griot du village gambien de Djouffouré, qu'Alex Haley, Noir américain, a pu reconstituer l'histoire de sa famille. Il a retrouvé son ancêtre, Kounta Kinté, disparu en 1777 alors qu'il était parti couper du bois. Capturé, il avait été vendu comme « bois d'ébène » pour servir d'esclave dans les plantations de coton sudistes. Alex Haley retrace cette histoire dans son livre *Racines*. Les noms de *personnages* ou de lieux véhiculés par des générations de griots sont des repères exacts, et les légendes qui les transmettent sont précieuses lorsque les villages ont disparu.

La civilisation nègre laisse peu de traces sur son passage. Elle n'a construit aucun palais, aucun monument, ni temple, ni grande cité de pierres. Les constructions de terre cuite et de bois étaient éphémères, vouées à la disparition. Elle n'a pas bâti de majestueux lieux de culte. La nature dans son entier était un lieu sacré de célébration du divin. L'Asie, l'Amérique du Sud, le bassin méditerranéen portent les vestiges de ce que l'on appelle la civilisation. Comme s'il y avait une volonté de marquer sa présence, de laisser une trace indélébile, de

s'immortaliser en statufiant, en pétrifiant le mouvement et le flux de la vie.

En Afrique noire, rien de tout cela. Pourtant la médiation Lucy a été trouvée sur le continent africain, preuve de la fécondité et de l'apport irremplaçable de la terre africaine dans l'évolution humaine. De grands royaumes structurés comme le Cayor, Ségou et la ville mythique de Tombouctou, l'empire du Ghana, du Songhaï s'y sont succédé, témoins de la capacité des Africains à mettre en œuvre des organisations politiques, économiques et sociales stables et fructueuses. Mais les populations nègres se savaient de passage, locataires et non propriétaires de cette terre. Elles ne figeaient pas le mouvement de l'évolution, mais elles l'accompagnaient en migrant toujours plus loin, à la conquête d'espaces neufs. Ces premières populations ont tourné leur effort vers l'accomplissement de l'être et non vers celle de ses réalisations. Un peu comme si elles savaient intuitivement que l'énergie et l'immense capacité de l'intelligence humaine devaient être utilisées à autre chose.

Je n'avais pas entendu les griots vanter les mérites de la famille N'Diaye à l'occasion du baptême de Mariama, mais nous avons en partie respecté la tradition de Tamsir. Après l'agitation du septième jour, nous étions au calme.

Dans les premiers temps je me déplaçais assez peu. Je transportais mon bébé dans mes bras ou dans une petite baignoire en plastique. C'est bien vite devenu insuffisant. Inutile de songer à un landau ou à une poussette, les pistes de sable étaient impraticables. J'avais donc opté pour le portage sur le dos. J'étais allée trouver Yam Soda, couturière de son état. Dans l'hypothèse peu probable que j'accepte le principe de la polygamie, cette femme deviendrait ma coépouse car, traditionnellement, Tamsir épouserait sa cousine paternelle. La polygamie, sujet controversé, avait un rôle économique et

social. Il fallait de nombreux bras pour cultiver les champs et la mortalité infantile était élevée. Une femme seule dans un foyer ne pouvait pas s'occuper de tous les travaux ménagers : aller chercher l'eau et le bois, parfois à des kilomètres, s'occuper du bétail et de la volaille, préparer les repas, piler le mil, entretenir la concession, mettre au monde des enfants et les éduquer. Plusieurs épouses se partageaient donc toutes ces corvées à tour de rôle et se répartissaient la besogne. C'était un système équilibré qui répondait aux nécessités de la société et aussi, selon moi, une forme d'adultère institutionnalisé, autorisant en toute connaissance de cause le penchant masculin pour le papillonnage sexuel. Plutôt que de le proscrire inutilement, la société africaine encadre et réglemente cette caractéristique du comportement des hommes (et des femmes). La polygamie existe toujours mais elle tend à disparaître pour des raisons économiques plus que par un changement de mentalité. Une femme coûte cher en boubous et autres artifices, sans parler de la cérémonie de mariage qui dure trois jours, et de la dot.

Un homme peut-il aimer plusieurs femmes ? La réponse est oui. Un homme polygame est dans la même situation qu'un veuf ou un divorcé qui convole une ou plusieurs fois et qui paraît sincèrement épris à chaque fois. En réalité, la plupart des femmes ne se posent pas de questions au sujet de la polygamie. Elles la vivent, souvent de façon harmonieuse, parfois difficilement. Mais il n'y a pas plus de problèmes qu'au sein d'un couple monogame, où une femme jalouse peut suspecter, parfois à juste titre, son époux de libertinage et d'infidélité, rendant la vie du couple impossible. Pour l'heure, la question n'était pas d'actualité en ce qui me concernait.

Yam Soda travaillait sur une antique machine à coudre Singer, quand le courant électrique fonctionnait. C'est elle qui confectionna un m'botu. C'est une pièce de tissu en coton écru, celle qui a servi lors de la cérémonie de mariage, comportant quatre grandes bandes, deux en haut que l'on noue autour de la poitrine et deux en bas que l'on noue autour de la taille. Symboliquement le m'botu est le prolongement du

cordon ombilical qui retient encore l'enfant à sa mère. Elle le réalisa un vendredi, jour faste. Le lendemain je me rendis dans la concession où vit l'adjoint de l'imam et mon amie Salimata. Sali est la première femme qui m'a témoigné de l'intérêt. Je la rencontrais chaque dimanche près du point téléphone où elle avait un petit commerce d'arachides grillées. J'appelais la France chaque fin de semaine, et nous bavardions en attendant la communication. Elle ne manquait pas de me demander des nouvelles de ma famille et de mes amis. Elle parle le français et je pouvais m'adresser à elle quand je rencontrais une difficulté. Sa vie n'est pas facile mais elle est heureuse, toujours d'humeur égale. Elle sourit en permanence. La constance dont elle fait preuve dans l'adversité m'impressionne.

Elle était présente pour m'assister. C'est elle qui posa pour la première fois Mariama sur mon dos, à peine âgée de deux mois. J'avais peur qu'elle tombe. J'étais courbée en avant autant que ma souplesse me le permettait. J'apprendrais plus tard qu'il est plus facile de se tenir droite mais pour l'heure, j'étais cassée en deux avec un nourrisson posé sur mon dos, attendant que le religieux finisse ses incantations. Sali m'aida à attacher le m'botu, les jambes de mon bébé passées autour de ma taille, tout son corps plaqué contre le mien, ses bras le long de mes flancs, sa tête tournée sur le côté. J'osais à peine me redresser. Et pourtant, Mariama était bien maintenue, tout juste étonnée par cette nouvelle position. On me dit qu'il fallait lui tapoter les fesses pour la rassurer. Je m'exécutai et je partis, mon bébé sur le dos. Ma joie était immense. Je sentais la chaleur de ma petite fille contre moi. Nous étions complices. Elle était doucement balancée par le rythme de mes hanches et elle ne tarda pas à s'endormir. Je l'avais bercée neuf mois dans mon ventre et je la portais désormais sur le dos.

Au début, j'avais besoin d'une aide secourable pour la poser et l'enlever. Je n'avais pas confiance en ma technique pour me hasarder seule. J'observais les femmes qui attrapaient leur bébé par un bras, qui le faisaient passer sous l'aisselle tout en

le retenant avec l'autre main et qui le positionnaient au-dessus de leur taille, légèrement penchées en avant. Puis le tenant d'une main, elles passaient le m'botu sur l'enfant et le ficelaient. Le tour était joué en trente secondes. Pour le récupérer, elles se penchaient en avant, défaisaient les nœuds du m'botu, attrapaient le bras de l'enfant, le faisaient glisser sous l'aisselle, et enfin elles le posaient sur la hanche. C'était un jeu d'enfant ! J'étais maladroite.

Un jour, j'étais seule et je devais aller au village. Je me suis enfin décidée à essayer. Je me suis mise à genoux sur mon lit et j'ai répété les gestes que j'avais bien observés, tout en espérant que le matelas amortirait Mariama en cas de chute. Je l'ai arrimée d'un seul coup sur mon dos, très fière de mon habileté. Je me sentais bien. Ce mode de transport était vraiment idéal car je pouvais l'emmener partout, sans difficultés. Le passage des portes ou la montée des escaliers se faisait sans encombre et j'avais les mains libres. En cas de naissances multiples, la maman fait appel à une tante ou une sœur pour porter l'un des deux bébés. Celle-ci reste constamment à sa disposition, puisque la maman ne peut porter qu'un bébé à la fois et qu'elle les allaite tous les deux. Parfois, la sœur de la maman ou une autre femme proche de son entourage qui allaite elle aussi un bébé, donne le sein à un des jumeaux pour la soulager. La solidarité, encore et toujours...

Je nouais par-dessus le m'botu un morceau d'étoffe assorti au boubou que je portais. Outre que je gagnais en élégance, cela protégeait les pieds et les mains de mon bébé qui dépassaient du m'botu. La petite ne risquait pas d'être piquée par un insecte ou égratignée par l'un des nombreux épineux de la brousse. Les mains prisonnières empêchent aussi les petits dégourdis de tirer les cheveux de leur maman ou de chiper quelque chose qui passerait à leur portée. Mariama dormait beaucoup dans cette position. Les muscles étaient perpétuellement en extension, ce qui lui garantirait la

souplesse des articulations pour longtemps. Les Vieilles Mamans sont la plupart du temps assises les jambes étendues devant elles, le dos à l'équerre, sans soutien ni sans aucune raideur.

Il m'arrivait parfois de mal nouer le m'botu et Mariama s'affaissait, bien qu'elle continuât à dormir. Je sentais alors une main qui remplaçait sa tête et qui remontait le tissu pour la caler. Je ne connaissais pas la personne. On échangeait un sourire et nous continuions notre chemin.

Depuis que Mariama me suivait comme mon ombre, nombreuses étaient les personnes qui m'arrêtaient pour me demander de ses nouvelles, la regarder, lui dire quelques mots. Ma progression en était considérablement ralentie, au point d'avoir à renoncer parfois à ce que j'étais venue faire.

Les salamalecs d'usage nécessitent toujours de marquer un temps d'arrêt :

« *Saalam aleikoum.*

— *Maleikoum salaam.* Que la paix soit sur toi. Les chrétiens utilisent cette salutation au même titre que les musulmans.

« *Nanga def ?*

— *Mangui fi rek.* »

Ce qui signifie « Comment fais-tu ? », auquel on répond : « Je suis seulement là. » En clair cela veut dire : « Comment vas-tu ? » et « Je vais bien. »

« *Naka wa keur gui?* » » traduit : « Où est ta maisonnée ? »

« *Nu nga fa.* » Littéralement : « Ils sont là-bas. » Il faut comprendre : « Comment vont les tiens ? », « Ils vont bien. »

« *Diama rek, diama rek !* » La paix seulement.

Cet échange est entrecoupé de : « Ça va ? » en français répété toutes les quinze secondes.

Les Vieux se croisent et se saluent en répétant plusieurs fois leur nom de famille. A l'interpellation : « *Diouf, Diouf, Diouf* » est répliquée celle de : « *Faye, Faye, Faye* ». Cela signifie que

l'on n'a aucun grief ou contentieux avec la famille. Cette reconnaissance marque le respect. Les femmes mariées gardent leur nom de jeune fille mais elles répondent par le nom de leur époux lorsqu'on les interpelle.

A Dakar, rares sont ceux qui prennent encore le temps de ces salutations. Chacun y poursuit sa route après une brève poignée de main, s'il daigne encore ralentir la marche. Au village, Mam Oumy, qui tient son petit commerce près des arbres à palabres, n'hésite pas à se lever et à traverser la rue pour venir saluer un visiteur qui descend du taxi-brousse. Le client éventuel attendra bien quelques secondes ou bien il se joindra au groupe. On prend le temps de vivre. Ces salutations avaient leur place autrefois parce que le contexte le permettait. On croisait des collègues sur le chemin des champs ou de la plage. D'un même pas lent et précis, les mains derrière le dos ou portant la houe sur l'épaule, la tête baissée, perdus dans leurs réflexions, les hommes convergeaient vers leur lieu de travail. Chemin faisant, ils échangeaient les dernières nouvelles et ils faisaient part de leurs cogitations sur les sujets importants de l'actualité locale. Les femmes dans les concessions, au marché ou autour du puits faisaient la même chose. Elles étaient sur la même longueur d'onde, et elles s'offraient mutuellement des oreilles attentives auxquelles raconter leurs ennuis, leurs doutes et leurs peines. Ainsi, elles n'étaient jamais isolées, ni seules à porter le poids de leurs difficultés.

Les temps ont changé. La réalité économique est différente et plus contraignante. Désormais, c'est chacun pour soi. Le temps manque pour se pencher sur les soucis d'autrui. D'ailleurs, l'altruisme est aussi en passe d'être vécu ici comme une intrusion dans la sphère de l'individu. La société villageoise de Popenguine ne peut pas abandonner de manière abrupte ce qui fait sa cohésion, et elle ne peut pas non plus rester enfermée dans un système qui demande à évoluer.

Ma condition de toubab ne me permettait pas d'adopter toutes les pratiques africaines pour éduquer Mariama, et pour

ne pas froisser les Popenguinois, j'ai toujours veillé à respecter scrupuleusement le « manuel d'utilisation quand j'empruntais une de leurs coutumes. A la nuit tombée, lors d'un déplacement, j'enveloppais correctement Mariama dans son m'botu pour la protéger des mauvais esprits qui rôdent. La nuit est en effet le moment de tous les dangers en Afrique. L'Autre Moitié du Monde prend possession de la terre et relègue les humains au second plan, en position de faiblesse. La nuit est le domaine des djinns et des génies et l'homme doit se montrer prudent. Je ne m'avisais pas de sortir sans le m'botu car cela exposait Mariama à des périls dont j'ignorais tout, et moi-même à de sévères remontrances. Un soir, j'ai oublié le m'botu par mégarde toute une nuit dehors. Marietou, la jeune fille qui travaillait à la maison, arriva au petit matin et me gronda violemment. Le tissu aurait pu devenir un support pour un esprit ou un kouss, sorte de nain maléfique, jeteur de sorts, qui au dire de Mam Oumy, abondent sur le passage de notre maison. Elle était catastrophée. Les jours qui suivirent la rassurèrent sur l'état de santé physique et mentale de notre fille, mais elle veilla chaque soir à ce que le m'botu soit rangé à l'abri des maléfices.

Nos visiteurs étaient toujours stupéfaits de constater que Mariama dormait dans un lit, dans sa propre chambre. Tant qu'il tète, l'enfant mange quand bon lui semble, de jour comme de nuit. Il n'y a pas d'horaires pour les repas et cela faisait bien rire les femmes quand je leur expliquais que Mariama mangeait et dormait à heure fixe.

« Pourquoi ne mange-t-elle pas quand elle a faim ?

— Pour qu'elle ait un rythme favorable à son épanouissement », était mon explication. Alors elles éclataient de rire de plus belle. L'enfant n'est pas un coucou suisse, et il trouve son équilibre dans le soutien et l'amour des siens. Bon. Chacun son point de vue. Je crois surtout que je craignais d'être l'esclave de ma fille en me pliant sans réserve à ses rythmes. J'ai compris trop tard (mais après un an de vie au village j'étais toujours conditionnée par l'éducation et la

culture toubabs), que cela n'aurait aucune conséquence désastreuse sur moi ! Renoncer à ma liberté aurait été temporaire. En revanche, il était juste que Mariama vive ces merveilleux instants durant lesquels le monde tournait exclusivement autour d'elle, instants qui ne se représenteraient plus jamais au cours de sa vie. Peut-être cherchera-t-elle moins, une fois adulte, à retrouver par tous les moyens cet état de béatitude, trop rapidement écourté.

Aminata, la sœur de Tamsir, vivait en Mauritanie. Elle avait épousé un Sénégalais expatrié comme elle, parti chercher du travail. Elle avait confié son fils de quatre ans à la garde de la famille et un second fils à son père dans un autre village. J'étais surprise qu'une mère soit capable de laisser un de ses enfants à un autre membre de la famille ou en pension dans une famille d'adoption, mais l'enfant est confié à une autre personne dans son intérêt : un oncle plus fortuné qui pourra assumer les frais de sa scolarité, une tante sans enfants qui le chérira et le gâtera d'autant plus ou une sœur dont le mari plus riche offrira une vie plus confortable. L'enfant « n'appartient » pas aux parents. Il existe par lui et pour lui, et non pour être le prolongement de ses parents. Il est élevé et éduqué dans une famille, qu'elle soit biologique ou pas, pour être pris en charge et bien traité.

Un parent qui maltraite ou exploite un enfant dont il a la garde doit rendre des comptes au conseil de famille et l'enfant lui est aussitôt retiré. Tamsir a fui les parents indécents auxquels il avait été confié pour poursuivre ses études car ils étaient trop peu soucieux de son bien-être. Après quelques semaines d'errance et de débrouillardise dans le marché couvert de Thiès, il fut adopté durant plusieurs années par la femme d'un ami de son père qu'il considérait comme sa propre mère.

L'enfant peut être également confié à un marabout qui se charge de son éducation religieuse, ainsi que de sa scolarité dans une école coranique. Ce sont tous ceux qui parcourent les rues en quête de nourriture ou d'argent. Ils circulent en général

par trois ou quatre, demandant l'aumône avec une boîte de conserve qu'ils tiennent à la main ou qu'ils s'accrochent autour du cou à l'aide d'une ficelle. Ils sont sales et dépenaillés. Bien souvent ces enfants sont exploités comme mendiants par leur maître, qui récupère le produit de leur mendicité, sans se soucier d'eux. Les enfants n'osent pas dénoncer leur soi-disant éducateur, et leurs familles ne sont parfois jamais informées de ces mauvais traitements.

Les vrais marabouts, en revanche, transmettent à leurs étudiants un véritable enseignement spirituel fondé sur le Coran. En contrepartie, les talibés cultivent des champs appartenant au marabout pour assurer la subsistance de l'ensemble de la daara, le lieu de vie communautaire.

Ce rapport entre parents et enfants m'a déroutée. Bien sûr, les enfants ne sont jamais séparés de leur mère avant l'âge de deux ans puisqu'elles les allaitent, et rarement avant celui de sept, l'âge dit « de raison ». Les liens d'amour sont manifestés différemment. Je n'ai guère vu de mamans embrasser leur petit et encore moins des pères le faire. Cela n'empêche pas que les mères vivent en osmose avec leurs enfants jusqu'à ce qu'ils marchent. Elles les portent sur le dos, dorment avec eux lovés contre elles et les tiennent constamment contre leur sein ou dans leurs bras. Les femmes exécutent leurs corvées ménagères avec leur bébé dans le dos. Elles l'emmènent partout avec elles, que ce soit pour faire le marché, rendre visite à leurs amies ou pour aller danser. La plupart du temps les bébés dorment, bercés par la marche de leur mère. Après le bain, elles les massent avec du beurre de karité pour étirer leurs articulations et leurs muscles. Elles prétendent élargir grâce à leurs massages les hanches des petites filles, et ainsi façonner le corps de l'enfant.

Mam Oumy avait offert à Mariama un collier de grosses perles que de nombreuses générations d'enfants de la famille avaient porté avant elle. Ce collier porteur d'influences

bénéfiques, mais un peu encombrant pour le bébé, était censé allonger son cou pour lui assurer un port royal.

Les bébés sont touchés, massés, bercés. Ils sont en permanence entre des mains aimantes, celles de la maman ou bien celles des tantes, des sœurs, des grand-mères, des cousines, des amies. Ces étreintes, corps à corps perpétuels durant les vingt-quatre premiers mois de la vie, permettent à l'enfant d'emmagasiner toute la tendresse maternelle indispensable pour s'élancer loin d'elle par la suite. Il vibre avec sa mère, il se sent protégé, en sécurité. C'est la base inébranlable de l'acquisition de la confiance en soi. Ce passage de la petite enfance conditionne l'existence du futur adulte, et sa capacité à affronter toutes les situations. Passé un certain âge, l'apprentissage des règles de la vie en communauté commence et cette proximité s'estompe peu à peu.

Les pères, pendant cette période, ont assez peu de contacts physiques avec leurs enfants, ils les prennent occasionnellement dans leurs bras, mais leur présence plus silencieuse exerce une réelle autorité qu'ils n'hésitent pas à manifester.

Autrefois, la jeune accouchée retournait vivre chez ses parents pendant ces années-là. Ce laps de temps était nécessaire pour sevrer le bébé, profiter de lui tranquillement, le laisser vivre en toute liberté, lui passant ses caprices et supportant sa tyrannie, jusqu'à ce qu'il regagne la concession et qu'il entre de plain-pied dans la vie de la communauté. L'état de nourrisson prenait fin, et une nouvelle phase de vie débutait pour le bébé devenu petit enfant. Cet éloignement provisoire permettait aussi d'éviter les grossesses à répétition et donnait à la jeune maman le temps suffisant pour se reposer.

L'éducation des petits enfants se fait par l'élargissement progressif des cercles de proximité. Quand l'enfant fait ses premiers pas, il commence à explorer sa propre maison, et il

s'attache à une personne de son choix, autre que sa mère. Puis, dès qu'il est capable de se débrouiller, il part explorer la concession et il se mêle aux autres enfants de son âge. Puis, vient le moment, vers trois ou quatre ans, où il élargit le cercle de ses expéditions aux concessions voisines qui pratiquent les mêmes habitudes de vie et d'éducation. Il quitte seul, mais en toute sécurité, le périmètre protégé de la concession à laquelle il est habitué, où il a appris les coutumes en usage qui prévalent partout. Tous les enfants sont soumis aux mêmes règles, et c'est très rassurant. Ils forgent leur identité avec des valeurs communes qui assurent leur cohésion. Il n'y a pas de distorsion entre ce qui est permis par tel parent à son enfant et ce qui est interdit au sien par tel autre. L'enfant n'a pas à démêler lui-même ce qui est autorisé de ce qui ne l'est pas, le Bien du Mal, et cela lui laisse l'esprit libre pour jouer et s'épanouir. A chaque étape, sur un terrain balisé, l'enfant côtoie d'autres enfants de son âge avec lesquels il joue à des jeux spécifiques de cette tranche d'âge, comprenant même un langage codé. Enfin, initié et prêt, il peut s'aventurer dans le village. L'éducation quotidienne du petit enfant est permissive. Il a tous les droits et on lui passe tous ses caprices. Les aînés se plient à la règle. En leur temps, ils ont eu eux aussi leur heure de gloire.

Mais à l'âge de raison, l'éducation devient plus stricte. L'enfant doit apprendre les règles de la vie en société. Il est en mesure de comprendre ce qui lui est demandé et il n'y a plus de discussion possible. Il commence par des tâches simples dans la concession. Il apporte un objet à un adulte pour lui éviter de se déplacer. Il livre de l'eau aux hommes qui travaillent dans le champ. Chaque enfant participe et prend en charge une responsabilité au sein de l'organisation familiale, aussi petite soit-elle.

Un peu plus tard, les enfants se transforment en coursiers pour leurs aînés : « Va me chercher ceci. » Je trouvais cela un peu abusif. Tamsir appelait un gamin qui jouait sur la plage avec ses camarades et le chargeait d'aller à la boutique lui chercher du thé. Je lui demandai s'il était handicapé pour ne

pas y aller lui-même, et je lui rappelai que l'esclavage avait été aboli. Il m'expliqua que c'était un moyen efficace de responsabiliser ces gosses. Ils apprennent ainsi à faire une commission sans en oublier la moitié en route. Le cas échéant, ils sont immédiatement réexpédiés à la boutique, ce qui les oblige à être attentifs. Ils apprennent à compter l'argent qu'on leur remet, à se repérer dans les différentes boutiques et à être patients, car bien souvent les adultes passent avant leur tour. Des gamines de cinq ans se déplacent dans le village pour vendre des fataïas, sortes de beignets au poisson. Elles passent dans les concessions avec leur casserole sur la tête, en proposant la marchandise que leurs mamans ont confectionnée. Une fois mariées, ces petites filles auront tout loisir de se reposer sur leur cadette ou sur leur propre fille qui à leur tour apprendront les gestes et forgeront leur propre expérience. Les garçons devenus adultes deviendront eux aussi des éducateurs « donneurs de consignes ».

Certains gamins sont récalcitrants aux corvées. Alors, les femmes ont mis au point un stratagème. Elles demandent à l'enfant d'aller chercher le taxaou, qui est un balai à long manche rarement utilisé. Les femmes préfèrent se servir de petites balayettes faites d'un faisceau de longues nervures de feuilles de rônier qu'elles manipulent courbées à ras le sol. Taxaou se prononce comme taxawalu, qui signifie vagabondage. C'est une sorte de code. Lorsque le gamin demande le taxawalu à la femme de la concession voisine, celle-ci l'envoie récupérer le balai fantôme dans une autre concession, à l'autre bout du village. A peine arrivé, il est renvoyé à nouveau vers une autre concession, la plus éloignée possible, puis une autre, et encore une autre, jusqu'à ce qu'au bout de plusieurs heures, il ramène le fameux balai chez lui dont, évidemment, personne n'a besoin. C'est une forme de punition qui aiguise vite la compréhension. Surtout sous le soleil. Les punitions ont pour objectif d'enseigner quelque chose.

Le soir à la veillée, les Vieilles Mamans se servaient des problèmes rencontrés dans la journée pour élaborer un conte

interactif. Si un enfant avait commis un petit larcin par exemple, elles imaginaient une histoire mettant en scène un personnage connu des contes traditionnels placé dans une situation identique. La morale de l'histoire s'adressait directement à l'enfant concerné, sans toutefois le nommer. Il avait tout loisir de méditer sur le conte et sur son propre comportement.

Tous les adultes du village interviennent dans l'éducation des jeunes enfants, n'hésitant pas à se substituer à leurs parents. La communauté se vante de la réussite d'un enfant et s'approprie son succès. Si c'est un délinquant, il est l'enfant de sa mère. Un adulte demeure pour toujours l'enfant de sa maman. Il serait faux de croire à la lumière de tout cela que l'enfant est l'objet de tous les soins et de toutes les vénération. Nous sommes loin du culte de l'enfant roi. C'est impossible à pratiquer dans une famille nombreuse et polygame. Mais ce n'est pas incompatible avec le fait que les mamans soient particulièrement patientes et attentives à l'égard de leurs enfants. Elles savent que cette période est cruciale pour le bon développement des enfants, et elles leur consacrent beaucoup d'énergie et de temps. Elles s'emportent rarement avec un petit enfant, et se comportent avec indulgence, car elles respectent son jeune âge et son peu d'expérience. Elles voient Dieu qui s'adresse à elles au travers de son innocence. La bienveillance, et pas seulement à l'égard des enfants, est l'une des vertus qui m'a le plus frappée au Sénégal.

Une femme se plaignait auprès de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara, de ne pas pouvoir maîtriser sa colère. Elle déplorait l'emportement qu'elle témoignait à toutes les personnes qu'elle rencontrait et son peu de patience à leur égard. Tandis qu'elle exposait son problème au sage, son jeune fils de deux ans se précipita sur elle pour la frapper avec les planchettes qu'utilisent les talibés pour apprendre les versets coraniques. Il ne cessait pas de la battre, et sa maman, loin de

s'emporter contre lui, lui disait patiemment mais fermement, d'arrêter. Elle le prit dans ses bras et le cajola. Le sage lui dit :

« Pourquoi n'as-tu pas crié après ton fils qui te malmenait ?

— Mais, c'est un tout petit enfant, il ne sait pas ce qu'il fait, comment pourrais-je m'emporter contre lui ?

— Tu vois, femme, reprit le sage, tu dois te comporter avec chacun de tes visiteurs comme tu viens de le faire avec ton enfant, eux non plus ne savent pas ce qu'ils font, et ta colère se dissipera peu à peu. »

Autrefois des bandes de gosses se constituaient avec une hiérarchie très précise. Il y avait le chef élu par les autres gamins. C'était le plus courageux. Et il y avait le sage, choisi par tous, qui représentait la voix de la vérité. Il avait le devoir de dire au chef que son attitude n'avait pas été juste ou qu'il avait fait une erreur. Dans cette hypothèse, il lui dictait la conduite à tenir. Si le chef n'obtempérait pas, il était limogé. Ils changeaient régulièrement de sage, car obligation lui était faite de se mettre temporairement à dos le chef et ses sbires, ce qui n'était pas de tout repos pour un gamin d'à peine dix ans. Pour être complets, ils devaient aussi prendre des épouses qui prépareraient des petits plats lors des fêtes qu'ils ne manqueraient pas d'organiser.

Pour officialiser les couples, les filles se rangeaient d'un côté et les garçons de l'autre. L'un d'entre eux plantait un bâton au centre et il criait le prénom d'un des gosses. La petite fille qui était secrètement amoureuse de celui-ci ramassait le bâton et lui indiquait ainsi qu'elle acceptait de devenir son amie de cœur. En général, les copines, informées du secret, la poussaient vers le bâton, après d'innombrables tergiversations. La fierté et l'orgueil étaient saufs. On procédait de la sorte pour chaque garçon de la bande qui devenait alors le protecteur attitré de la gamine, et elle son épouse docile.

Certains finirent par se marier réellement. Ce n'étaient pas les garçons qui choisissaient, mais les filles, évitant ainsi un combat de petits coqs. La sagesse féminine était reconnue très tôt !

Ils passaient leurs journées à mimer les situations des grands et à s'approprier leurs comportements. Ils redessinaient en miniature la société qu'ils avaient sous les yeux pour mieux l'apprendre. L'amitié qui se nouait là paraissait indestructible.

Cette tradition de jeux se perd au profit de la télévision. Car au fin fond de la brousse, sans eau ni électricité, trône toujours un poste de télévision. Il diffuse des images, floues la majeure partie du temps, venues de lointains pays aux coutumes étranges mais captivantes. L'attrait de la nouveauté sans doute, et la curiosité scotchent jeunes et plus vieux devant un écran cathodique. L'ingéniosité leur permet de faire fonctionner le téléviseur avec des groupes électrogènes artisanaux ou des batteries de voiture. Le football tient une place privilégiée devant les séries à l'eau de rose qui distillent les scénarios mièvres mettant en scène une jeune fille pauvre, mais ravissante, amoureuse du beau jeune homme riche (ou inversement), tous deux confrontés à l'incompréhension, à la méchanceté et à la jalousie de leurs familles respectives. Les rues du pays se vident aux heures de diffusion de ces feuilletons et les produits commerciaux dérivés inondent les étals.

L'arrivée de la TSF avait eu le même effet. Au village, un citadin avait rapporté de la ville un des premiers postes de radio presque aussi grand qu'un homme. En entendant le son, les Vieux firent le tour du meuble, cherchant où se cachait la personne qui parlait. Ils ne voulaient pas croire qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Aujourd'hui, la TSF a été remplacée par des écrans plats venus tout droit des pays asiatiques par containers entiers.

Désormais, presque tous les enfants vont à l'école et cet apprentissage est privilégié au détriment de ces jeux pratiqués naguère dans les concessions qui révélaient le courage, l'adresse, l'endurance et la débrouillardise de l'enfant, qualités reconnues au même titre qu'une facilité intellectuelle en calcul ou en grammaire. Il était un individu à part entière, identique et à la fois différent de tous les autres. Surtout, il était assuré de grandir, de mûrir, sans brûler les étapes de sa croissance. Désormais, l'institution scolaire qui valide les connaissances et le savoir livresque, et la télévision qui distille une culture étrangère en rupture complète avec celle de leurs parents, sont les principaux cadres de référence des enfants.

Les grandes étapes initiatiques du passage à la vie d'adulte ont disparu, sauf dans certains villages de Casamance.

Dans la tradition animiste, la circoncision s'accompagnait d'une retraite en compagnie de tous les circoncis du même âge et de plusieurs éducateurs.

Les garçons étaient isolés dans la forêt. Ils devenaient des hommes en traversant différentes épreuves et aussi en acquérant des connaissances utiles pour la vie quotidienne. Ils apprenaient à repérer les fruits comestibles et les herbes qui soignent. Ils apprenaient à confectionner des pièges, à repérer les traces laissées par les animaux. Ils écoutaient les conseils des aînés pour mener une vie juste et honnête. L'initiation était rythmée par des chants insistant sur l'importance du travail, de la loyauté, de la discipline, de la solidarité et de l'entraide, et surtout du respect dû aux Anciens. Ces chants contenaient des questions posées aux jeunes garçons sous forme de devinettes. Ils s'efforçaient de trouver eux-mêmes la solution aux problèmes que leur existence d'adulte ne manquerait pas de leur poser. S'ils ne trouvaient pas de réponse appropriée, les jeunes hommes tâtaient du bâton.

La circoncision marquait un passage. Le garçon était dès lors capable de prendre part aux décisions concernant la famille et le village. Au retour de cet apprentissage, il entraît

dans le clan des adultes, c'est-à-dire qu'il pouvait prendre femme, devenir père et commencer à gagner sa vie.

La circoncision se fait maintenant aux alentours de huit ans, souvent dès la naissance. On repère les jeunes circoncis à leur habit typique. C'est une longue chemise en toile blanche, assortie d'un capuchon qui descend sur les oreilles. Ils le portent durant deux semaines, tandis que la relique de leur chair coupée est emballée dans un linge qu'ils accrochent à la cheville. Ils vont de concession en concession, en général groupés par deux ou trois pour signifier leur nouveau statut.

Les initiations, les rites de passage tombent en désuétude, comme tant d'autres choses, laissant les enfants et les parents livrés à eux-mêmes, contraints d'inventer, chacun dans sa sphère privée, des règles et des codes de conduite en collectivité que beaucoup peinent à reconnaître. Comment se diriger efficacement lorsque les cartes et les boussoles utilisées ne sont plus communes à tous ?

10.

L'imprévu rythmait ma vie à Popenguine.

A chaque jour suffit sa peine et les habitants se réveillent sans savoir de quoi sera faite la journée. Certains villageois ne savent pas s'ils auront de quoi manger ce jour-là. Ce n'est pas pour autant qu'ils se désespèrent car ils savent que Dieu ne les oublie pas, même s'ils sautent un repas. Certaines activités sont incontournables mais elles peuvent être remises en question si les événements l'exigent. Par exemple, un décès ou l'arrivée imprévue d'un membre de la famille. Tout s'arrête pour laisser la place à ce qui doit être fait, maintenant. Chacun se rend disponible dans l'instant, parce qu'après, il sera trop tard.

J'avais l'habitude de planifier un certain nombre d'activités dont Tamsir était partie prenante et je supportais mal qu'il se dérobe sous prétexte que son frère venait d'arriver de la frontière gambienne, ou que sa cousine débarquait de Dakar sans prévenir. Je pensais qu'il avait le temps de les voir un peu plus tard dans la journée et que nous pourrions terminer ce que nous avions commencé. Au lieu de cela, Tamsir se précipitait à N'Diayen, remettant au soir le travail à achever. La priorité était d'accueillir le visiteur. D'autres jours, il allait de bon matin à la concession, pour n'en revenir qu'en début d'après-midi, sans que je sois prévenue, ce qui m'irritait au plus haut point. Il avait écouté les différentes personnes présentes relater les derniers événements, parfois il était intervenu pour régler un conflit, puis il avait partagé leur repas, avant de rendre visite à une personne dont il venait d'apprendre l'hospitalisation. Nous habitions à deux cents mètres de N'Diayen, un peu excentré du village, mais cet éloignement relatif donnait à Tamsir l'impression d'être insuffisamment informé de ce qui se tramait au village. C'est pourquoi, il demandait régulièrement le résumé des épisodes qu'il avait manqués dans le feuilleton du quotidien.

J'avais parfois l'impression d'être laissée pour compte, que ma petite personne n'était pas suffisamment intéressante pour retenir l'attention de Tamsir. C'était évident, les autres passeraient toujours avant moi si l'intérêt du moment l'exigeait. Il fallait que je m'y fasse car l'attitude de Tamsir ne changerait pas. D'ailleurs, pourquoi aurait-elle dû changer ? Sa manière d'être ne remettait pas en cause notre relation, ni l'amour qu'il me portait. Je devenais sa priorité absolue quand les événements le lui imposaient.

Ainsi, lorsque j'ai été alitée, incapable de faire quoi que ce soit, frappée par le paludisme une fois encore, Tamsir est resté à mes côtés durant de longues journées, différant toute autre activité pour préparer des repas français qui me redonneraient un peu d'énergie.

Dans ces instants-là, alanguie, l'esprit flottant, je comprenais que Tamsir m'avait révélée.

Tamsir me rafraîchissait en m'éventant et il massait mes muscles douloureux. Je n'avais pas la force de marcher pour me rendre chez le vieil aveugle masseur qui habite au village. Cet homme détient un secret. Il mesure à l'aide d'un tissu la distance qui va d'une épaule à l'autre en passant par le sommet de la tête. Puis il mesure le diamètre de la poitrine, en passant sous les aisselles. Si la distance est différente, il entreprend de remettre en place l'alignement des vertèbres et des côtes pour redonner de la fluidité à l'ensemble du tronc et des bras. Il dégage ainsi le cou et la tête et libère le bassin et les jambes. Tout en massant, il murmure des incantations et crachote sur ses mains. A la fin du massage, il vérifie que les mesures du thorax et des épaules sont identiques. Si tel n'est pas le cas, il vous convoque pour une seconde séance. En général, à l'issue de celle-ci, votre corps ne vous fait plus souffrir. Le Vieux est robuste et son visage est parcheminé. Il reçoit les visiteurs assis dans une pièce minuscule, envahie par la fumée que dégage le brasero qui réchauffe la chambre. En échange, le patient lui donne ce qu'il estime être une juste rétribution.

N'étant pas en état d'aller le consulter, je m'abandonnais aux mains de Tamsir. Il allait chercher des plantes réputées pour leur action antalgique qu'il faisait bouillir. Ensuite, il trempait un linge dans l'eau brûlante qu'il pressait pour me frictionner, ses mains supportant l'intensité de la chaleur. Il aurait pu déléguer toutes ces tâches à Mariettou, mais c'est lui qui veillait sur moi, de jour comme de nuit.

Quand Tamsir allait au village, j'ignorais son heure de retour, bien qu'il soit prévisible au regard du programme que son absence serait brève. Mais les événements se succédaient, impromptus, et il s'y adaptait sans hésitation, sachant que je serais informée en cas de problème.

C'est ainsi qu'un jour il est parti pour Dakar, et qu'il n'en est revenu que le lendemain. Il devait résoudre une difficulté concernant le mariage de son ami Ibrahim, ce dont il m'informa tardivement par un bref appel téléphonique. Le simple fait qu'il me prévienne était une révolution notoire dans sa façon d'agir, rançon de mon obstination à lui seriner : « Donne-moi au moins un coup de fil pour m'avertir ! En l'absence d'installation téléphonique à notre domicile, les appels passaient par un télécentre, c'est-à-dire une cabine gérée par un particulier, qui envoyait un enfant me prévenir qu'un correspondant devait rappeler à une heure convenue. Les informations se perdaient parfois en route, quand elles n'étaient pas simplement oubliées, ou bien les lignes étaient encombrées, empêchant la communication à l'heure dite. Tous ces obstacles, ajoutés au fait que l'utilisation du téléphone n'était pas encore un réflexe, expliquaient les silences de Tamsir. Certaines personnes soupçonneuses et peu informées des coutumes africaines penseront que j'étais bien naïve. Il arrive que des maris quittent le domicile conjugal sans explication pour revenir plusieurs années plus tard. S'ils n'ont pas signifié la répudiation à leur épouse et que les nouvelles données par la famille sont rassurantes, la femme attend le retour de son époux. Il y a forcément une explication et un

motif impérieux qui dictent la conduite de son mari et il les fournira à son retour.

Ce sont les événements qui dirigent et orientent les actes des êtres humains et non l'inverse. Les Sénégalais savent qu'ils ne sont pas responsables des fluctuations de leur quotidien et que leur marge de manœuvre est des plus réduites. Inch Allah ! Si Dieu le veut. Tout est entre Ses mains. C'est pourquoi ils s'adaptent à la situation sans rechigner, en suivant le sens du courant. Autant se laisser aller et laisser faire. Ce n'est pas de la résignation que d'agir ainsi, mais bien faire corps avec la vie, être à son écoute, attentif à ce qu'elle nous enseigne. Les Sénégalais ponctuent la fin de chaque phrase, ou presque, par : « Inch Allah ! » Ce qui souligne en permanence leur soumission comprise et acceptée à « Ce qui fait bouger est plus fort que ce qui bouge. »

Au fil des années, cette façon d'être m'est devenue familière. Mais ce n'est pas sans résistance que je me suis peu à peu abandonnée à l'idée que je n'étais pas maîtresse de mon destin, et encore moins de mes actions. J'avais toujours jusque-là eu l'impression d'avoir choisi mes routes, d'avoir posé des actes en toute conscience et en toute connaissance de cause, d'avoir orienté mes pas dans des directions décidées par moi seule, librement. Avec le recul sur ce qu'avaient été mes changements de cap, et à la lumière de ce que je découvrais ici, j'étais obligée de reconnaître, bien que cela me heurte profondément, qu'il n'en avait rien été, et que moi aussi, à mon insu, j'avais été charriée par les flots impérieux de ma destinée, sans aucune maîtrise réelle. Les Africains savent cette loi et s'y abandonnent joyeusement. J'étais crispée par la nécessité de réussir ce que je croyais dépendre de moi, tendue dans l'effort pour réaliser des objectifs que je pensais pouvoir atteindre à la seule force de ma volonté. Crispée, tendue. Et autour de moi, les habitants du village étaient détendus en toutes circonstances, paisibles.

Oui, j'ai mis du temps à accepter de lâcher prise et à m'apercevoir qu'il était inutile de me croire plus forte que les événements de mon existence.

Oui, j'ai nié l'évidence, et j'ai inventé des excuses et des prétextes durant de longs mois pour ne pas voir combien les Popenguinois manifestaient de manière éclatante la sagesse de l'abandon à plus grand que soi.

Oui, cela a été douloureux d'abandonner ma prétention à être plus forte que la vie.

Alors, le Sénégal, un hasard ? Popenguine, un hasard ? Le hasard n'existe pas, et une succession d'enchaînements puissants et déterminés m'y avait conduite. Cela m'aida aussi à comprendre et à interpréter d'une manière nouvelle l'installation à Popenguine des deux frères de ma mère.

J'avais invité mon oncle à venir passer les fêtes de fin d'année avec nous. Je savais que peu de choses le retenaient en France, et que de plus il s'ennuyait. Pour tuer le temps il avait peu à peu usé et abusé d'alcool. J'étais sûre qu'un séjour prolongé à Popenguine l'aiderait à surmonter ses difficultés ou pour le moins que les habitants du village le prendraient tel qu'il était. En effet, l'accueil qu'il reçut à Popenguine le décida à s'installer définitivement au village. Il y acheta une maison, et plus tard, il épousa une jeune Sénégalaise. Malgré les débordements violents, toujours injurieux dont il était familier, mon oncle était accepté. Les villageois savaient que l'excès de boisson le transformait en une personne qu'il n'était pas. Ils connaissaient sa bonté et sa générosité, ils le savaient touchant et drôle, aimable et altruiste. Ils ne s'arrêtaient pas à la face sombre que mon oncle affichait lorsque la détresse intérieure le conduisait à boire jusqu'à l'effondrement. Dans ces moments-là, il apostrophait les jeunes filles et leur tenait des propos obscènes qui les laissaient de marbre car elles avaient l'habitude de l'entendre s'exprimer ainsi. D'autres fois, ses insomnies le conduisaient dans le village, paisible au

beau milieu de la nuit, où il se mettait à vociférer des paroles ordurières, tambourinant comme un dément aux portes closes qui refusaient de s'ouvrir. Mais la plupart du temps, un des habitants de la concession se levait, les yeux collés par le sommeil, pour le reconduire chez lui et faire un brin de causerie qui apaisait mon oncle le temps du trajet. Avant qu'il n'achète sa maison, mon oncle vivait avec nous. Mais je l'avais chassé. Il avait alors trouvé refuge chez un habitant du village qui avait toléré durant de longues semaines ses excès et son comportement épuisant. Les Popenguinois l'ont toujours soutenu, lui ont pardonné, et ils sont même venus plaider sa cause lorsque, à bout de patience, de compréhension, d'indulgence et d'amour, je l'ai jeté dehors. Untel venait me trouver pour m'expliquer combien il avait besoin de sa famille, et combien je me devais d'être patiente encore et encore. Les habitants du village savaient ce que j'ignorais trop souvent : même si je ne pouvais rien tenter d'efficace pour aider mon oncle ou pour infléchir son comportement, seul l'amour que je lui porterais en toutes circonstances me libérerait et l'apaiserait. J'ai compris que je pouvais être à la fois impuissante et en paix.

On dit ici : « *Nit nitay garabam* », que l'on traduit par : « Le remède de l'être humain, c'est l'être humain », ce qui signifie que seule une personne peut venir en aide à une autre personne qui souffre, que ce soit de la folie, de l'alcoolisme, ou de la maladie. Par le simple fait de sa présence, d'où l'importance de visiter les malades, ou par le pouvoir de l'intérêt sincère qu'elle témoigne à autrui, une autre personne est déjà d'un grand secours. Même si concrètement elle ne peut rien faire. L'intention profonde apporte déjà le réconfort et l'apaisement. Je suis heureuse que mon oncle vive à Popenguine, malgré tous les désagréments que cela a pu nous causer, car il trouve ici sa part de bonheur.

Nous n'avions plus beaucoup de contacts avec le second frère de ma mère. Ils ne s'étaient jamais accordés et les liens familiaux s'étaient distendus. Cette situation m'attristait car

notre famille se résumait à ces trois personnes. J'avais décidé de l'informer de la future naissance de notre fille, en lui précisant qu'elle serait métisse. Je savais que mon oncle n'avait pas une haute opinion des étrangers, pour ne pas dire plus, et je lui avais écrit une lettre en ces termes : « Je tenais à t'avertir de la naissance de ta petite nièce. Sache que je comprendrais que tu ne veuilles pas la connaître. »

Mon oncle vivait une période difficile, qui s'était terminée par un divorce. Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir un courrier m'informant de sa visite prochaine, ici, au Sénégal ! La magie de Popenguine opéra une fois encore, et mon oncle revint quelques mois plus tard, muni d'un aller simple. Il acheta une maison, et épousa lui aussi une jeune femme sénégalaise.

Ma famille maternelle originaire d'Alsace avait émigré aux alentours des années 1870, lorsque cette région avait été annexée par l'empire allemand. Mes aïeux avaient préféré quitter la France plutôt que de devenir Allemands, et une partie d'entre eux avait émigré en Nouvelle-Calédonie, tandis que l'autre partait planter des vignes dans le sol caillouteux de l'Algérie. Le travail acharné de mon arrière-grand-père et de ses frères avait tiré de l'ingratitude du sol et de la dureté du climat de belles grappes de raisin qui fournissaient le vin des coteaux de Mascara.

Mon arrière-grand-père était un notable et sa famille vivait confortablement. C'était un travailleur infatigable qui avait le sens des valeurs morales et le goût du travail bien fait. L'indépendance rendue à ce pays chassa les descendants de l'Alsacien Schweitzer en 1964, et ma mère regagna la France en compagnie de nombreux pieds-noirs, de mon père et moi, sans un sou en poche.

L'histoire coloniale de la France avait pénétré mes gènes dès ma conception. Mon père, militaire mobilisé pendant la guerre d'indépendance de l'Algérie, et ma mère m'avaient en effet conçue en 1962, année de l'indépendance, et j'avais vu le

jour sur le territoire de l'Algérie libre. Je portais à mon insu le poids de la colère, de la rancœur, de la tristesse et surtout de l'immense peine de ma famille, déracinée, expatriée. Les Schweitzer avaient travaillé dur, bâti des maisons et des entreprises agricoles honnêtes et prospères, ils avaient vécu, aimé et ils avaient été ensevelis sous cette terre pour la féconder de leurs cendres. Leur histoire était aussi la mienne, j'en étais pétrie jusqu'à la moelle. Petite fille, je les écoutais me raconter les plages de sable, le soleil, le ciel toujours bleu, l'insouciance des enfants de toutes les confessions, chrétienne, musulmane ou juive, courant ensemble dans les rues du quartier, les olives et les figues, le raisin, les djellabas et les murs blancs. Ils entretenaient leurs souvenirs pour transmettre à dessein la vision qui refléterait fidèlement la réalité qu'ils avaient connue et qu'ils avaient écrite. Je n'ai retenu de leurs récits que des moments heureux car ils passaient pudiquement sous silence leurs sentiments. Comme s'ils craignaient d'être débordés par l'intensité de leurs émotions. Être chassé du pays qui vous a fait naître, qui vous a fait grandir et que vous aimez est un traumatisme violent qui condamne au silence.

La sœur et les deux frères avaient vécu très proches les uns des autres, dans la même maison, puis éparpillés en France, s'étaient à nouveau retrouvés dans ce petit village de la brousse africaine.

Je me demandais d'où venait mon intérêt pour l'Afrique et mon attachement quasi viscéral à ce continent. Les premières semaines passées à Dakar n'avaient pourtant pas été encourageantes et j'avais traversé une phase de déception au village. Les atteintes successives de paludisme me clouaient de plus en plus souvent sur mon lit et pourtant je n'envisageais pas de partir : « *Fofguene* », J'y suis, j'y reste.

Je me souvenais que le feuilleton *Daktari*, qui relatait les aventures d'un vétérinaire en brousse, m'avait fortement impressionnée quand j'étais enfant, à tel point que j'avais envisagé d'exercer le même métier, mais l'explication me

paraissait incomplète. Peut-être que la force du destin de mon célèbre aïeul, le docteur Albert Schweitzer, cousin éloigné de ma grand-mère maternelle, m'avait poussée ici. La puissance de l'atavisme en quelque sorte. Il avait vécu dans son dispensaire de brousse au Gabon pendant de longues années et il avait aimé l'Afrique. Je ne sais pas grand-chose de lui, mais son ombre plane certainement au-dessus de moi.

A la lumière de tous ces indices, comment pourrais-je encore croire que j'avais décidé des circonstances de ma vie ?

Les événements arrivaient parce qu'ils devaient arriver. Cette certitude ne me condamnait ni à l'inaction, ni au découragement, ni à l'impuissance. Au contraire elle me permettait d'agir sans crainte, le long d'un parcours balisé, à la fois actrice et spectatrice du déroulement de mon existence.

Mariama avait deux ans. Comme beaucoup d'enfants de son âge ici, elle était autonome et dégourdie. Elle fréquentait la petite école maternelle de la mission catholique. L'école répondait au nom de « *ker Mariama* », la maison de Marie. L'accueil du matin se faisait entre huit heures trente et neuf heures trente. Cette large plage horaire m'invitait à ne pas nous presser et Mariama avait tout le loisir de prendre son temps pour se réveiller, déjeuner et apprendre à s'habiller seule, entre deux jeux. Prendre notre temps ne signifiait pas le perdre. Quel privilège incroyable pour elle de pouvoir accomplir les tâches les plus ordinaires, mais aussi les plus importantes pour une petite fille qui apprenait « à faire toute seule », sans être bousculée, ni constamment exhortée à se dépêcher pour éviter d'être en retard. Que peut bien signifier le concept de retard pour des enfants de cet âge, eux qui peinent durant leurs longues années d'apprentissage à intégrer les notions de temps, de saisons et d'horaires ? Ils sont toujours tirés vers la minute suivante qui déjà ne suffit plus, empêchés de goûter tranquillement l'instant présent dont on les arrache en permanence. A peine démarrent-ils une activité, que l'on voudrait déjà qu'elle soit acquise, intégrée, pour passer sans délai à la suivante, dans une frénésie d'apprentissage et d'accumulation de connaissances et de compétences diverses et variées, pour en faire le plus tôt possible des adultes miniatures armés, croit-on, pour affronter la vie.

Les enfants nous surprennent parfois par leur maturité, mais le temps leur est nécessaire pour se construire et c'est ce dont ils disposent le moins aujourd'hui.

Notre vrai luxe en Afrique, c'était le temps.

Les enfants de Popenguine se rendaient et repartaient de l'école seuls ou accompagnés d'un frère ou d'une sœur à peine plus âgé qu'eux. Je n'étais jamais inquiète tant il est vrai que Mariama ne risquait pas de se perdre, ni de se faire écraser en

traversant un carrefour, encore moins de rencontrer un pervers embusqué, un racketteur ou un dealer.

Le matin, elle se mettait en rang avec ses camarades pour entrer dans sa classe. Elle s'asseyait sur une natte avec les autres élèves. Sa journée débutait par un compliment à l'égard de ses parents et de l'école avant d'entonner l'hymne national sénégalais, en français et en ouolof.

« Bonjour papa, bonjour maman. Je me lave le visage. Je prends mon petit déjeuner. Merci papa, merci maman. Au revoir, je vais à l'école. Mon école n'est pas la plus jolie des écoles, mais c'est la mienne et je l'aime de tout mon cœur », reprenaient les petites voix.

Ces phrases toutes simples, répétées chaque matin par les enfants, mettaient l'accent sur l'essentiel, à savoir le respect à l'égard des parents qui leur procurent « le pain quotidien », la politesse, la propreté et la fierté de ce que l'on possède, même si c'est peu. Elle apprenait aussi des chansons et des histoires du répertoire classique français qui étaient rythmées par le tam-tam. D'ailleurs, la trame des contes sénégalais reprend fréquemment celle des contes des frères Grimm ou ceux de Perrault, ou peut-être est-ce l'inverse ? Les personnages varient un peu, mais il est aisé de découvrir sous les traits de Cumba Amul Ndeye ceux de Cendrillon par exemple.

Les balles étaient faites de chiffons enroulés, les sifflets étaient des boîtes contenant du sable, et les cerceaux étaient fabriqués avec des gaines d'électricité orange. L'essentiel était d'apprendre en s'amusant, même si le matériel pédagogique classique de base faisait défaut. Il y avait un toboggan et des balançoires à bascules dans la cour de récréation recouverte de sable. Ils étaient entièrement métalliques. A partir de dix heures, les enfants se grillaient les cuisses sur ces jeux chauffés à blanc par le soleil, mais cela ne les empêchait pas de jouer. Vers onze heures, on leur servait un verre de lait en poudre. La classe terminée, les enfants rentraient seuls. C'était un spectacle étonnant de voir ces petits, leur gourde pendue autour du cou, tous vêtus de la blouse bleue au liseré blanc réglementaire, regagner leurs pénates, la mine épanouie, fiers

de leur autonomie. Ils passaient devant les étals des femmes qui proposaient des tronçons de canne à sucre ou des sachets de jujubes. Mariama avait une pièce pour acheter ces gourmandises. Elle était suivie par ses camarades qui savaient qu'elle partagerait avec eux sa chance d'être toubab. Mariama n'était pas avare et elle en offrait spontanément.

Le matin quant à moi, j'allais au petit bureau de poste pour récupérer un éventuel courrier. Bien sûr, il n'y avait pas de distribution faite par un facteur. Il n'y avait même pas d'adresse, ni de nom de rues. Il suffit de mentionner le nom de la personne et celui du village où elle habite pour que le courrier parvienne au destinataire sans encombre, ou presque. Ayant payé une contribution aux Postes sénégalaises, j'avais été gratifiée d'un numéro de boîte postale. J'étais la dix-septième personne du village à en bénéficier. J'avais ainsi le privilège de retirer mon courrier quelle que soit l'heure, sans attendre le retour du préposé parti faire une course à la boutique ou négocier son mouton de Tabasky, quand il ne terminait pas l'une des cinq prières de la journée. Le postier vendait des timbres et il payait aussi en fin de mois les maigres pensions de retraite des Vieux qui ont travaillé pour la France aux temps des colonies. Durant trois jours, les Vieux restent assis sur le sol attendant dans une longue file leur petit pécule. Il était inutile de demander quoi que ce soit au receveur des postes durant cette période, il était débordé. Les lettres attendaient.

La population de Popenguine ne dépasse pas le millier d'habitants, qui pour la plupart n'utilisent pas les services de la poste. Quelle ne fut donc pas ma surprise un matin en découvrant qu'un adjoint responsable du courrier avait pris ses fonctions aux côtés du receveur principal ! La répartition des

tâches leur laissait largement le temps de vaquer à leurs occupations personnelles. Ils comblaient les longues heures d'inactivité en écoutant la radio et en lisant le journal. C'est ainsi que j'étais informée chaque jour des nouvelles internationales que Monsieur le receveur principal agrémentait de ses commentaires. Mon interlocuteur était assez peu objectif en ce qui concernait la France. Ce pays représentait à la fois le luxe, la richesse, la facilité, le bonheur de vivre, tout cela avec une pointe de jalousie mêlée de mépris. C'était aussi pour lui le pays de la dégradation des mœurs, de l'abandon des personnes âgées dans les maisons de retraite, de l'enfermement des fous, de l'attrait et du coût financier insensés qu'exercent les animaux de compagnie sur leurs propriétaires (seize millions d'animaux chouchoutés en France, plus que la population sénégalaise !), et de l'oubli de Dieu. Ibrahim est un musulman très pratiquant. Il bannit en vrac les chiens, la contraception, les homosexuels et la monogamie. J'esquivais prudemment la discussion qui aurait tenté d'introduire un peu de souplesse dans le rigorisme de son raisonnement et je poursuivais ma tournée du matin.

Je m'arrêtais à la boutique d'Amy, située sur la place du village. C'est une pièce de trois mètres sur trois et fermée par une porte en fer, attenante à la concession où habite la propriétaire. Le comptoir est en béton, envahi par les sachets plastique en cours de préparation, le sucre vendu à l'unité, les bonbons, l'antique balance, l'énorme sac de pain, et les mouches. Des bouteilles d'huile, des boîtes de conserve et des produits de droguerie s'entassaient sur les étagères. La vétusté des murs est camouflée avec peine à l'aide de posters publicitaires vantant les mérites des boissons gazeuses et l'utilisation du dernier produit miracle pour défriser les cheveux.

Les jeunes gens photographiés sont beaux et souriants, et ils sont tous « teint clair » comme on le dit ici, c'est-à-dire proche de celui des métis, les cheveux raides et les traits assez peu

négroïdes. Tout est mis en œuvre pour uniformiser les goûts et gommer les différences physiques des consommateurs.

Dans l'angle, il y a un congélateur qui maintient les bouteilles de soda au frais, qui fabrique tant bien que mal des sachets de glace, et qui permet de conserver le beurre. Les boissons n'ont pas le temps de se congeler, ni les glaçons de se former, car l'appareil peine à glacer les quantités énormes dont il est en permanence rempli. Il est habituel de placer un petit ventilateur près du moteur pour éviter qu'il ne soit en surchauffe permanente. L'utilisation des articles ménagers, les « venant de France », ne respecte bien évidemment pas les consignes d'utilisation et les conseils d'entretien. Le congélateur est poussé jusqu'à ce qu'il explose, et le frigoriste, c'est-à-dire la personne qui remet du gaz dans les circuits, fait d'excellentes affaires. Car, bien sûr, un appareil ménager qui tombe en panne est réparé aussi souvent que cela est possible, quel que soit le moyen utilisé pour le faire fonctionner, quitte à emprunter à un autre appareil des pièces de rechange approximatives, que les bricoleurs de génie adaptent plus ou moins bien. L'essentiel est que l'appareil soit utilisable.

Les mécaniciens, tout comme les réparateurs de frigos, ont un talent extraordinaire pour trouver des solutions de réparation invraisemblables. C'est ainsi que j'ai emprunté une voiture que son propriétaire avait aménagée pour qu'elle fonctionne au gaz en cas de panne d'essence. Les bouteilles de Butagaz étaient logées dans le coffre, en pleine chaleur, et un commutateur fixé sur le tableau de bord permettait d'enclencher l'un ou l'autre mode de propulsion. Je crois que cet homme n'avait pas conscience du danger qu'il courait. Pas plus que le chauffeur qui faisait la navette entre Popenguine et le village de Sindia et qui avait inventé un mélange à base de lessive pour suppléer au manque de liquide de freins et permettre le cas échéant de gagner la station-service la plus proche. Une autre fois, j'ai vu un chauffeur réparer en un temps record la suspension de son car dit rapide en attachant les lames de suspension entre elles avec des lanières de caoutchouc qu'il avait découpées dans le pneu de secours.

Certes, les solutions employées ne respectent pas les règles élémentaires de sécurité, mais la nécessité fait loi et les accidents sont finalement assez rares au regard du nombre de décès sur les routes modernes et sécurisées de France.

La vente de sachets de glace est une source non négligeable de revenus. Les femmes en ont même fait une activité commerciale spécifique. Elles mélangent de l'eau avec du bissap ou du bouy, le fruit du baobab, qu'elles congèlent dans de petits sachets, puis elles vendent leurs glaces, conservées dans une glacière, en circulant dans le village ou sur la plage. Je ne suis pas persuadée que la chaîne du froid ne soit jamais rompue, mais l'engouement pour les produits glacés est irrésistible. Il est pourtant bien connu dans les pays chauds qu'il est préférable de consommer des boissons chaudes pour se rafraîchir. Mais le pays reçoit des bateaux dont les soutes sont bourrées de réfrigérateurs et de congélateurs qu'il faut bien écouler.

Le sol irrégulier de la boutique d'Amy est jonché de sacs de riz empilés les uns sur les autres qui servent de sièges aux clients qui attendent leur tour. Ils sont les bienvenus car l'attente est souvent longue. Les femmes échangent toutes sortes de bavardages avant de demander ce dont elles ont besoin. Amy, pour éviter les vols, ne stocke pas toute sa marchandise dans sa boutique, et elle fait d'incessantes allées et venues dans l'arrière-boutique, ce qui contribue à ralentir encore le rythme. Pour terminer, si vous avez la malchance de faire vos achats à l'heure du petit déjeuner - comprise entre sept heures et onze heures ! -, il faudra patienter le temps que la marchande confectionne au fur et à mesure les sandwiches que les clients lui réclament. En effet, elle les prépare à la demande, c'est-à-dire en fonction du budget du client : pour vingt CFA de pain avec cinq CFA de chocolat à tartiner et dix CFA de beurre. Ou encore cinquante CFA de pain, c'est-à-dire la moitié d'une baguette, avec vingt-cinq CFA de mayonnaise

mélangée à du poisson écrasé, soit deux cuillères à café de la mixture. Les discussions ne manquent pas sur l'évaluation au jugé des quantités : le client en demande toujours un peu plus, quand la marchande chipote sur l'excédent de la cuillère.

Il en va de même pour la pesée sur la balance dont le fléau déraile, ce qui est source de disputes banales qui retardent encore le tour de passage. Il m'est arrivé bien des fois de renoncer temporairement à mes achats, et de poursuivre mon chemin, ou de me mêler à la conversation avec Aram, qui, installée devant la boutique, commençait à préparer les sandwiches destinés à la vente du soir.

Elle devait s'y prendre à l'avance : elle faisait mijoter longuement un mélange de viande hachée, de sauce tomate et d'oignons, base dont elle fourrait un morceau de pain. Elle coupait des pommes de terre en allumettes extrêmement petites qu'elle faisait frire et dont elle garnissait le sandwich. Pour tirer le maximum de profit d'une pomme de terre ou d'un oignon, elle les tranchait finement et elle hachait minutieusement les feuilles de salade qui agrémentaient les sandwiches. C'était une source de moqueries habituelles et je la taquinais en l'exhortant à les faire encore plus fines et plus menues, si cela était encore possible. Elle réussissait le tour de génie de confectionner des sandwiches appétissants qui débordaient a priori de garniture, grâce à sa technique du « coupé menu-menu » qui donnait l'apparence de volume. Bien sûr, pour cela elle maniait le couteau toute la matinée. J'attendais mon tour en sa compagnie et je m'informais simultanément des dernières nouvelles du village.

Deux bancs disposés devant la boutique accueillaient toujours les mêmes personnes qui complétaient les informations officielles de leurs commentaires. Sachant qu'elles voyaient défiler la moitié du village dans la journée, je les chargeais de transmettre à telle ou telle autre un éventuel message.

Je faisais ensuite une halte à la pharmacie du village. Il est inutile de chercher la croix verte clignotante, l'inscription « pharmacie » est peinte sur le mur. Il y avait toujours un attroupement devant l'entrée, et je serrais chaque main au passage. Ne cherchez pas non plus le pharmacien en blouse blanche. Faye vous accueillait en short et en tongs derrière son comptoir en bois. Il a suivi sept années d'études de pharmacie à Dakar, couronnées d'une thèse d'Etat. Il est à la fois pharmacien et collaborateur du médecin pour les cas bénins. Il est aussi infirmier, puisqu'il fait gratuitement les injections et les vaccins. Lorsque les malades lui apportent leur ordonnance, ils s'enquièrent en tout premier lieu du prix des médicaments. En fonction de l'argent qu'il leur reste dans les mains ce jour-là, ils achètent tout, ou une partie de la prescription. Faye n'hésite pas à faire crédit. La liste des débiteurs est longue sur son cahier. Certains remboursent par paiements échelonnés, d'autres traînent des crédits depuis des mois. Il a ouvert un télécentre, jouxtant la pharmacie, où les Popenguinois peuvent passer et recevoir des appels téléphoniques. Je ne sais pas laquelle des deux activités est la plus rentable ! En tous les cas, le football est son vrai plaisir. Il suit de très près les championnats internationaux, celui de la France en particulier. Si vous ne le trouvez pas derrière son comptoir, ou en train de faire sa prière, c'est qu'il est rivé devant le téléviseur. Il est équipé d'une antenne parabolique qui capte toutes les chaînes du sport et la télévision fonctionne sans discontinuer. Il partage sa passion avec beaucoup d'autres personnes qui envahissent la pièce attenante à la pharmacie et squattent l'écran. Les discussions vont bon train quand ils cochent les cases du loto sportif français auquel ils participent, tentant de gagner le gros lot.

Faye payait sa passion de sa personne puisqu'il faisait partie de l'équipe des vétérans de Popenguine. Le spectacle était garanti durant les parties de football. Le terrain, à peu près

plat, et je suppose aux dimensions réglementaires, est délimité par une série de parpaings. Le revêtement est en latérite, parsemé de petits cailloux pointus et coupants. Les cages de but, sans filet, s'ouvrent sur la brousse et les baobabs. Le cadre est superbe.

Les spectateurs s'agglutinent sur toute la longueur du terrain, assis par terre. D'autres, prévoyants, amènent des bancs qui croulent sous les grappes humaines amoncelées. Le match débute sous la houlette d'un arbitre sans sifflet qui doit hurler ses interventions du début à la fin du match. Les équipes ne portent pas de dossards, ni de maillots distinctifs. L'équipe des tee-shirts joue contre celle des torsos nus. Parfois les tee-shirts jouent contre les tee-shirts. Je ne sais pas comment ils retrouvent leurs partenaires dans ce méli-mélo. Des joueurs portent des chaussures en plastique quand d'autres jouent pieds nus. La chaussure à crampons est rarissime. C'est un luxe inouï.

La partie qui s'engageait était animée. La température ambiante y contribuait amplement. Selon l'avis des spécialistes, la technique footballistique des Sénégalais est excellente. D'ailleurs, des vedettes du pays jouent dans les plus grands clubs européens. La dernière coupe du monde, qui a porté l'équipe sénégalaise en demi-finale, a élevé les joueurs au rang de héros dignes des plus grandes épopées contées par les griots. L'agitation gagna les tribunes. L'arbitre n'était pas impartial, semblait-il. Peut-être que ses consignes n'étaient pas entendues avec tout ce vacarme ? Les spectateurs hurlaient leurs avis sur la tactique à suivre, et les joueurs criaient contre un partenaire maladroit. Le ballon avait atterri dans le public et il ne réapparaissait pas. C'était ennuyeux pour la suite du match car il n'y en avait qu'un. Une dispute éclata à l'autre bout du terrain entre des supporters popenguinois et d'autres supporters popenguinois qui avaient confisqué le ballon. Le ton monta et même les plus placides prirent des airs offusqués. Ils ponctuaient leurs dires d'interjections bruyantes me faisant penser à celles des singes qui se chamaillent dans les arbres. Je m'en amusais auprès de Tamsir qui d'ordinaire était d'un

calme olympien. Il s'était lui aussi mêlé au tohu-bohu, moulinant de grands gestes avec les bras et prenant à partie son camarade de coudée. Il prononçait les mêmes sons gutturaux. Le terrain était envahi d'énergumènes vociférants. Les joueurs s'étaient promptement repliés. La véhémence était réelle, mais elle semblait contenue, comme si elle faisait partie intégrante du jeu. Elle ne dégénérait pas en pugilat agressif et vengeur. En quelques secondes, le soufflé retomba comme par enchantement. Le calme revint, et chacun regagna sa place. Après l'explosion de mécontentement qui avait agi comme une soupape de sécurité, le jeu redémarra. Il serait encore interrompu une fois au moins. Sans cela, la manifestation sportive n'aurait pas été complète.

Le football est un sain exutoire. De même que la lutte sénégalaise qui est un divertissement sportif typique du pays ressemblant à la lutte gréco-romaine. Il est très apprécié des hommes et des femmes. Le championnat national met en lumière des vedettes qui sont de véritables étoiles, presque des demi-dieux. La lutte peut être un tremplin pour sortir de la pauvreté.

Les deux lutteurs s'affrontent au corps à corps dans une arène de sable. Le but est de déstabiliser l'adversaire en l'empoignant par la culotte et de lui faire toucher terre avec les deux épaules. Les colosses combattent quelques minutes à peine. Ils doivent être stables et solides, et aussi souples et vifs comme l'éclair pour déplacer des masses musculaires impressionnantes. Mais le véritable spectacle a lieu avant et après le combat. Pour parvenir à de telles performances physiques et techniques, il faut l'appui des esprits protecteurs de l'Autre Moitié du Monde. L'athlète consulte son marabout attitré pour se concilier les forces occultes qui l'aideront à triompher. Tandis qu'un combat se déroule, les lutteurs tournent autour de l'arène, parfois durant une heure, au rythme particulier de leurs tam-tams. Ils murmurent sans arrêt des paroles secrètes et s'aspergent de temps à autre avec de l'eau

consacrée. Ils sont couverts d'amulettes. Leur pouvoir de concentration atteint son maximum. Ils arrêtent leur ronde lancinante de temps à autre pour tracer des signes magiques sur le sol de l'arène. Les futurs adversaires s'évitent. S'ils se croisent par mégarde, leurs regards en disent long sur leurs intentions réciproques. Ils sont terrifiants, à la limite de la transe. Au moment de pénétrer sur le sable, un lutteur passe sous les cordes pour ne pas emprunter l'entrée de l'arène. Il est persuadé qu'elle est maraboutée par son adversaire. Enfin les deux lutteurs sont face à face, quasiment nus. Ils s'aspergent de sable à la manière des éléphants qui balancent leur trompe pour projeter la poussière sur leur corps. Le mouvement est lent, répétitif, cadencé. La fixité de leurs yeux m'impressionne. Dans quel monde sont-ils en ce moment ? L'énergie est accumulée dans chaque centimètre carré de leurs corps, dans chaque muscle souple et tendu à la fois, prête à être libérée. L'air s'immobilise, pesant. Les souffles sont suspendus dans une étrange attente. Ce n'est pas un combat qui se déroule sous mes yeux, mais un rituel d'un autre âge. Et soudain, en une seconde, l'un des hommes s'agrippe à son adversaire, rompant le sortilège. Il pèse de tout son poids et le projette au sol. Il l'immobilise. Le combat est terminé. Les tam-tams reprennent de plus belle et tout le monde respire. Le vainqueur fait le tour de l'arène, sans ostentation. Il a gagné, mais est-ce bien lui qui a gagné ? Il n'est pas triomphant, mais plutôt soulagé, comme s'il avait rempli une mission. Il retrouve immédiatement son marabout pour les dernières obligations rituelles. Les supporters dans l'arène se livrent à une démonstration de danse exultante, libérant toute la tension contenue. Les décibels sont à leur comble. Je suis étourdie, fascinée par le spectacle. Les filles hurlent le prénom du vainqueur et elles s'agitent frénétiquement pour attirer son attention. Il faut bien avouer que la plastique de ces athlètes ne peut laisser insensible !

Le calme revient sur la place du village. L'arène est démontée. Le sable apporté spécialement de la plage se disséminera au fil des jours.

12.

L'océan et l'eau salée ont de nombreuses vertus. En diverses occasions, il m'a été conseillé de m'y tremper pour soigner un rhume, une plaie, ou me remettre d'une crise de paludisme.

A Popenguine, les moutons, les chevaux, les chiens prennent régulièrement un bain de mer pour être déparasités. Ils sont d'abord étrillés avec du sable, puis rincés de gré ou de force par les vagues. Les spectacles sont cocasses. Des gosses sont aux prises avec les moutons récalcitrants, nullement disposés à être salés avant cuisson. Ils les attrapent par une patte ou par la queue et les enfants se retrouvent traînés dans le sable plus qu'ils ne traînent les bêtes. Les plus malins d'entre eux parviennent à amener un jeune agneau dans l'eau dont les cris de détresse attirent la mère peu consentante. Il s'élève régulièrement de la plage un concert de bêlements réprobateurs. Les vagues font également office de jacuzzi. Les hommes viennent s'y détendre après le travail. Ils se frottent tout le corps, dents comprises, avec du sable, puis ils se rincent dans la mer.

Malheureusement, le rivage sert aussi de dépotoir. Le village de Popenguine est à peu près épargné car il est situé au-dessus de la falaise. Ce n'est pas le cas des villages voisins bâtis directement sur la plage. Les marées emportent tout ce qu'ils laissent traîner, puis ramènent du sable qui recouvre tout, et qui donne l'illusion que le problème a disparu. Les animaux se chargent des résidus organiques, du papier et du carton qu'affectionnent les chèvres affamées par le manque de pâturages. Le métal est recyclé la plupart du temps, mais les animaux ne digèrent pas le plastique. Il y a peu de temps encore, les femmes emportaient des récipients pour aller faire leurs achats. Désormais, le sachet plastique est omniprésent. Il est utilisé pour emballer une poignée de cacahuètes ou trois grains de poivre, de l'huile, du sucre, de la farine, du lait, du

sel, de la moutarde, du café, de l'eau, des fruits, des tongs, du tissu, bref absolument tout. Tout est détaillé, puisqu'il est rare que la ménagère achète un conditionnement complet. Les boutiquiers passent leurs journées à remplir de minuscules sachets à la cuillère. Ils font cent dosettes de café soluble, une dose pour la tasse du petit déjeuner, avec un pot de café. Les tailles de sachets sont en fonction du contenu, et bien sûr le contenant est jeté par terre. Le passage des hommes et des animaux entraîne le tout un peu plus loin. Ni vu, ni connu, plus vu, donc plus su. Le vent emporte les sacs qui viennent s'accrocher aux griffes des épineux qui les retiennent telles des oriflammes.

L'écologie n'est pas une préoccupation majeure au village, et à l'incurie villageoise s'ajoute celle des experts étrangers.

Il y a une réserve dite naturelle au bout de la plage de Cupam, dont les projets de développement sont soutenus par la fondation Ushuaïa de Nicolas Hulot. Le nom pompeux de réserve et le tapage médiatique fait autour d'elle cachent la triste réalité. La couverture végétale s'appauvrit d'année en année et les clôtures ceignent une terre nue. C'est une réserve de cailloux où se débattent quelques oiseaux venus là par hasard, quelques chacals apeurés, quelques singes égarés et parfois quelques chèvres... d'un troupeau. Car il n'y a plus de chèvres sauvages dans la réserve. Il y a quarante ans, c'était le terrain de chasse de Tamsir et de ses camarades. L'expédition se dotait d'un chef, un gamin de dix ou douze ans, le plus valeureux et surtout le plus rapide à la course. La bande de gamins courait pieds nus dans les broussailles épineuses pour isoler une bête du troupeau. Ensuite ils immobilisaient l'animal soit en lui sautant dessus, manœuvre risquée et aléatoire, soit en lui cassant une patte avec un bâton. Puis ils l'égorgeaient, la dépeçaient et la préparaient pour la savourer. La viande était rôtie à même la flamme qui carbonisait la chair plus qu'elle ne la cuisait. Qu'importe ! Le festin était royal.

Il y avait une rivière qui en période des pluies d'hivernage rejoignait l'océan. Leurs eaux se mêlaient, et les grandes marées avaient creusé une embouchure. La rivière charriait de la boue riche en matières organiques végétales et animales qui faisaient le festin des crevettes, des soles et d'autres poissons d'hivernage qui venaient s'y nourrir. Après l'hivernage, cette zone devenait un petit marais salant où les femmes récoltaient le sel. Et puis, les Etats-Unis ont eu l'idée de financer une digue de plusieurs millions de CFA pour retenir l'océan et faire barrage à cette rivière. Le but était d'accumuler les eaux des pluies de l'hivernage qui alimenteraient toute l'année un site où les animaux de la réserve viendraient s'abreuver. Mais la nature ne se laisse pas facilement dompter. La grande mare est sèche huit mois sur douze, les crevettes et les soles ont déserté Popenguine et les femmes achètent leur sel dans les boutiques. Les Vieux avaient pourtant mis en garde les experts en leur démontrant que ce projet n'était pas judicieux. Ils connaissaient le coin mieux que quiconque. Le jour de l'inauguration en présence de l'ambassadeur des Etats-Unis, une des grosses conduites de béton qui traverse la digue s'est effondrée sous l'effet des rouleaux engendrés par une marée plus violente que de coutume. Il a fallu la couvrir de sable à la hâte pour camoufler l'incident.

Notre maison adossée à la falaise est située sur le plus bel emplacement de la plage. Sa configuration se prête à l'imprévisible puisqu'elle est largement ouverte des deux côtés. En venant du village, on bute sur nos escaliers et l'on traverse la grande terrasse couverte pour accéder à la plage à l'autre bout. Le passage est privatif mais bon... Il y a beaucoup d'allées et venues. Mes journées étaient entrecoupées de rencontres qui, hachaient le rythme de mes activités, les repoussant à plus tard, modifiant l'organisation de mon planning, sans que j'y trouve à redire.

Où était donc passée la frénésie d'impératifs incontournables ? Je remettais à demain ce que j'étais censée faire le jour même, sans que cela entraîne de conséquences dramatiques. J'étais naguère pénétrée du sentiment de

l'urgence et je faisais désormais des coupes franches dans mon agitation sans ébranler l'équilibre de mes journées. Est-ce que tout ce qui me semblait obligatoire était vraiment utile ?

J'avais remis de l'ordre dans mes priorités. La femme hyperactive qui ne se sentait exister qu'au travers de la frénésie de ses multiples réalisations avait laissé place à une femme sereine qui faisait, dans la mesure de son possible, ce qu'il lui était demandé dans l'instant, ni plus, ni moins.

Dès huit heures, les talibés, les enfants voués à l'apprentissage du Coran, venaient quêter les restes de nourriture. Au début, j'étais réticente à donner. Je pensais mettre le doigt dans un engrenage qui ferait de notre maison la cible de tous les mendiants des environs. Je n'avais pas la vocation de Mère Teresa. Je ne voulais pas non plus cautionner la mendicité et encore moins la politique de la main si aisément tendue vers le toubab. Enfin, je ne suis pas musulmane. Mais au fil des mois mon attitude changea.

Un jour de promenade, j'avais aperçu un panneau indiquant « vente de fromages ». Alléchée par cette heureuse perspective, j'avais fait la connaissance de Khaliss. Son prénom signifie argent. Elle est vendeuse de fromages de chèvre qu'elle a appris à fabriquer avec un toubab reparti depuis dans son Ardèche natale. Elle a continué l'activité qu'il avait mise en place. Ses fromages sont succulents. Je lui avais proposé de venir les vendre à Popenguine une fois par semaine puisqu'il y avait des toubabs installés ainsi que des touristes de passage qui seraient certainement amateurs. Elle venait chaque dimanche et pour cela elle prenait plusieurs transports en commun jusqu'à Sindia en portant sa glacière sur la tête. Elle s'arrêtait au marché de N'Guekokh pour acheter les ingrédients nécessaires à la préparation du lakh tiaran. C'est une recette ancienne de bouillie de mil et d'arachides qui n'est quasiment plus cuisinée aujourd'hui mais que Tamsir affectionne. A chaque visite, elle nous offrait de quoi le préparer. Lors de la discussion de présentation, Tamsir et elle

s'étaient découvert un aïeul commun. Le père de Khaliss est le cousin de la grand-mère paternelle de Tamsir. Autant dire qu'ils sont frère et sœur.

Elle restait toute la journée au village en faisant le tour des cabanons toubabs et des touristes attablés au restaurant qui avait ouvert ses portes récemment. Après avoir vendu une quarantaine de fromages, elle venait s'installer sur notre terrasse afin que je l'aide à compter la recette. Elle grignotait les restes de notre repas de midi. Elle taquinait « sa » fille Mariama à qui elle ne manquait jamais d'offrir un fromage ou une babiole glanée lors de ses pérégrinations. Puis, elle regagnait l'emplacement de départ de la rocambolesque camionnette Peugeot qui devait la ramener à Sindia.

Outre son activité fromagère, Khaliss exerçait ses talents divinatoires à l'aide de cauris. Ce sont des coquillages de couleur blanche utilisés pour lire les oracles. Ils ornent fréquemment les souvenirs vendus aux touristes. Les cauris étaient une monnaie d'échange qui attestent du métissage des populations avec les Gewals, famille malienne de haute lignée venue conquérir la Sénégalie.

Un dimanche, nous nous installâmes, Khaliss et moi, dans une pièce à l'écart des regards indiscrets. Elle prit les coquillages dans sa main et murmura des paroles inaudibles. Puis elle me les tendit. Je portai les cauris à ma bouche pour leur poser la question qui me préoccupait. Je les ai lancés sur le sol. Elle donna une première interprétation assez générale, puis les saisit à nouveau et les lança plusieurs fois. La position des cauris détermine une prévision pour l'avenir ou le constat d'un fait déjà passé qui éclairera le futur. Au milieu de toutes les informations qu'elle me livra, elle lâcha :

« Un talibé doit passer, donne-lui une bougie ou du savon. »

C'était un point de départ pour repenser ma position sur ce sujet, bien que, par nature, je n'accorde guère de valeur aux prédictions.

Deux jours plus tard en effet, un de ces gamins se présenta et, spontanément, je suis allée chercher un morceau de pain et une poignée de riz qui venait s'ajouter à celles déjà offertes depuis le matin. Je rompais là brutalement avec ma détermination à ne pas favoriser la mendicité. Ce talibé revint chaque matin, silencieux, au bas des escaliers, et chaque matin, j'allégeais un peu mon cœur de sa mesquinerie et de sa petitesse. J'éprouvais un soulagement démesuré au regard de l'action que j'accomplissais parce que j'acceptais de ne plus me protéger, ni de la souffrance des autres, ni de la mienne. J'étais enfin capable de générosité désintéressée. Donner devenait un acte naturel, faisant partie de moi, comme une évidence que j'avais trop longtemps oubliée. Un jour, j'ai osé lui demander son prénom, brisant le lien silencieux qui s'était établi entre nous. Je le fis répéter plusieurs fois, tant il parlait doucement, la tête baissée. Ses yeux étaient magnifiques et son sourire étincelant. Il s'appelait Bassirou. Il venait de N'Guekokh, la petite ville située à une vingtaine de kilomètres de là. Il faisait chaque jour le chemin à pied. Un matin, je le guettais et il ne vint pas. Ni les jours suivants.

Une semaine passa et un groupe de trois enfants se présenta. Mariama m'informa de leur arrivée :

« Maman ! maman ! Il y a des talibés qui sont là. Donne-moi pour leur donner dans leur boîte. »

Elle distribua consciencieusement une poignée de riz à chaque enfant, puis elle me demanda :

« Tu as des bonbons maman ?

— Non. J'en achèterai demain à la boutique d'Amy. Tiens, va leur porter des cacahuètes sucrées. »

La venue quotidienne de ces enfants lui enseignait, mieux que des mots, qu'il est important de ne pas gaspiller la nourriture et de la partager. Je mettais un point d'honneur à varier mon offrande sous forme de sucreries ou de gâteaux, en

souvenir du beau visage de Bassirou. Cet enfant a plus fait pour moi que je n'ai fait pour lui. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de ce jeune garçon et cela ne me préoccupe pas, car je sais que chacun suit sa destinée et que je n'ai aucun pouvoir dans cet ordonnancement. Mon seul pouvoir est celui de répondre de la manière la plus juste possible à ce qui m'est demandé dans l'instant et de tenir mon rôle en fonction des circonstances, pas au-delà. Cette brève rencontre annoncée m'a enseigné l'humilité.

J'avais perdu peu à peu mon habitude névrotique de stocker en surnombre les provisions et je préparais les repas avec ce qui était disponible au jour le jour. Si Tamsir n'apportait pas de poissons ou si les marchandes de légumes ne se présentaient pas, j'improvisais ou nous nous invitions dans une autre concession. Sinon, dans le milieu de la matinée, je faisais mon marché à domicile. Les marchandes ambulantes passaient me proposer des fruits et des légumes avec leur bassine sur la tête. Nous nous installions sur le sol pour choisir la marchandise et faire un brin de causette moitié en français, moitié en ouolof. La barrière de la langue ne nous empêchait pas de discuter. La pesée se faisait au jugé. Nous soupesions, chacune notre tour, un quart de chou pour évaluer son poids et tomber d'accord sur un prix. La femme alignait quelques carottes par terre pour en estimer le prix au kilo. Je marchandais le prix d'une salade accompagnée de sa botte d'oignons frais. Nous additionnions les achats chacune de notre côté pour vérifier l'exactitude de nos calculs. Je lui offrais un verre d'eau et elle me tendait une banane pour Mariama. Je protestais. Elle insistait :

« Mariama, c'est aussi ma fille. »

Mariama s'en donnait à cœur joie. Tata lui permettait de toucher à tout, attentive et bienveillante. Elle s'amusait de voir

notre fille faire le marché elle aussi. Elle la taquinait et entraînait dans son jeu, patiente.

Mariama était entourée de « tatas ». Toutes les femmes qu'elles croisaient étaient des tatas en vérité. Elles étaient toutes susceptibles de s'occuper d'elle, de la choyer et de la réprimander le cas échéant. Mariama ne manquait pas de bras chaleureux, ni de sourires attendris, ni de regards complices, ni de cœurs aimants.

Elle se réjouissait de voir arriver un peu plus tard la vendeuse de poissons qui savait pertinemment que je ne lui achèterais pas de marchandise. Mam Seynabou passait néanmoins pour nous saluer et s'arrêtait boire un verre d'eau fraîche. Et puis sait-on jamais si Tamsir était rentré bredouille ?

Aux alentours de seize heures je voyais arriver Salimata, mon amie vendeuse de cacahuètes et de nougats. Elle charge son seau sur la tête et elle arpente la plage écrasée de soleil pour proposer ces friandises aux touristes de passage.

Il y a de plus en plus de cabanons sur le littoral qui ont été construits par des toubabs. Les permis de construire ne sont pas obligatoires pour le moment et il n'y a pour l'heure aucun contrôle architectural ou d'urbanisme. Il suffit d'acheter un bout de terrain pour bâtir un peu tout et n'importe quoi. Les toubabs ne respectent ni l'habitat traditionnel, ni le paysage, et encore moins la sensibilité des Popenguinois. Pour un prix dérisoire, compte tenu du prix de la main-d'œuvre ici, c'est-à-dire à peine le prix d'un studio en France, ils font construire des maisons luxueuses à étages avec des terrasses imposantes qui dénaturent l'environnement et masquent sans vergogne la visibilité de celles des voisins.

Que pensent les habitants du village de cette nouvelle débauche d'opulence ? Ils en tirent profit bien sûr, car cela procure du travail à court terme. Mais quelles en seront les conséquences ? Car bien sûr, les comportements de la plupart des toubabs vivant au village n'ont pas évolué d'un iota depuis

l'indépendance. Ils traitent avec condescendance les personnes qu'ils rencontrent, toujours enclins à leur démontrer le bien-fondé et la supériorité de la culture occidentale, comparant ce qui ne peut pas l'être, critiquant ouvertement la mentalité africaine puis pour conclure, ils se drapent dans leur dignité en fréquentant exclusivement les autres toubabs avec lesquels ils ressassent, autour de l'apéro ou du thé, leurs doléances à l'égard des « Noirs ».

Entendre les toubabs appeler toutes les femmes qui travaillent pour eux Fatou, prénom sénégalais devenu un terme générique pour qualifier les aides ménagères, en les débaptisant, m'était devenu insupportable.

Passé les premières semaines de curiosité amusée et de repérage utile, ils limitent les occasions de côtoyer la population locale aux seules nécessités matérielles de survie et aux besoins parfois douteux de contacts plus charnels.

Salimata poursuit imperturbablement ses visites auprès de cette clientèle potentielle, chaque jour, à l'heure du goûter. Outre les sucreries, elle revend des agrumes qu'elle se procure au verger des sœurs catholiques. Lorsqu'elle a gagné de l'argent, elle l'investit dans des bijoux en coquillages, des vêtements, des souvenirs qu'elle propose aux touristes. Ce commerce ambulancier ne lui permet pas de s'enrichir, seulement de manger. Salimata offre à tout moment un sourire éclatant. C'est son meilleur argument de vente. Quelles que soient les circonstances de son existence, elle fait confiance à la divine Providence.

Je passais une grande partie du temps sur la terrasse qui servait de salle à manger et de salon. C'était une sorte de poste de vigie. Au petit matin, nous admirions le lever du soleil et les nuées d'oiseaux qui partaient pour le port de Rufisque à la recherche de leur pitance. Ils nous survolaient rassemblés en un grand V, à intervalles réguliers. Un jeu ancien des enfants

consiste à les compter sans se tromper, le plus vite possible. Je regardais les premières pirogues s'enfoncer dans l'eau, auréolées de brume légère. Quelques hommes passaient devant la maison pour se rendre dans les rochers. Ils y allaient par paire pour soulager leurs intestins. Cette habitude prise depuis l'enfance de déféquer à plusieurs reflète cette volonté de partager les actes les plus intimes.

Cette plage était un lieu fréquenté, c'était une vraie fenêtre sur la vie des autres.

Une fin d'après-midi, une dame me demanda si elle pouvait poursuivre sa promenade dans les rochers. Je lui expliquai qu'elle serait bientôt contrainte de rebrousser chemin car la zone protégée et surveillée de la résidence présidentielle débutait à quelques mètres de là. Je lui proposai de me rejoindre et je lui offris le traditionnel verre d'eau. C'était une sœur polonaise prenant quelque repos sur la côte. Elle s'occupait d'un petit dispensaire pédiatrique, sans moyens, dans le sud-est du pays, au fin fond de la brousse. Elle avait été l'élève en catéchisme du futur pape Jean-Paul II. Elle me raconta les enfants moribonds pesant à peine quelques kilos qu'elle tenait dans ses bras, impuissante à les soulager car elle manquait du minimum rudimentaire. Elle les accompagnait avec amour, c'est tout ce qu'elle pouvait faire. Son dévouement ne sera certainement jamais connu du grand public. Elle restera dans l'ombre et poursuivra sa mission avec détermination et acharnement pour sauver des vies en devenir, oubliée de tous, loin du tapage médiatique.

Il m'arrivait parfois de prévenir les toubabs, qui se promenaient au bord de l'eau, de l'arnaque qui les attendait au bout de la plage. Le garde de la réserve de cailloux les guettait avec ses jumelles. Dès qu'ils atteignaient le panneau annonçant la réserve, il les abordait avec un antique carnet à souches pour leur faire payer un droit de passage qu'il avait décrété de sa propre initiative. J'ai longtemps débattu avec ma conscience sur l'intérêt de mon honnêteté. D'un certain point de vue, je rendais service aux toubabs, mais je lésais le garde

qui percevait un modeste salaire. De la même façon, tandis que je faisais mes achats dans les boutiques en m'exprimant en ouolof, les touristes me demandaient le prix de telle ou telle chose. J'hésitais à répondre, car je n'avais pas le courage de couper l'herbe sous le pied du vendeur qui annonçait un tarif supérieur à celui que je payais moi-même. J'étais souvent confrontée à ce dilemme. Au bout de mes tergiversations, j'ai décidé de laisser faire et de me taire.

Je croisais fréquemment des jeunes gens qui arpentaient la plage à la recherche d'un hébergement et qui s'arrêtaient pour me demander des renseignements. Je faisais office de guide. Ils me racontaient qu'ils avaient tenté de passer la frontière mauritanienne avec leur véhicule « venant de France » pour le revendre sur place et se payer des vacances avec l'argent gagné. Mais la combine était visiblement devenue alléchante pour tout le monde. On risque de perdre son véhicule lors de la traversée de la Mauritanie, car les guides maures entraînent volontairement leur équipée sur la plage à marée montante. Ils emprisonnent les véhicules en les ensablant, puis demandent une somme exorbitante pour les dégager en les treuillant grâce au véhicule tout-terrain d'un compère caché plus loin. Ensuite, ce sont les douaniers qui refusent l'entrée légale au Sénégal et qui sont habilités à retenir la voiture ad vitam aeternam. La seule solution est de négocier leur compréhension et leur bon vouloir, le porte-monnaie à la main. Enfin, quand les aventuriers ont déjoué tous les pièges, ils doivent régulariser chèrement la carte grise, ce qui rend dissuasif le prix de vente qu'ils peuvent proposer pour récupérer leur mise. Le bon temps de l'aventure est fini, même s'il reste quelques routards chevronnés pour la tenter avec succès, s'exposant toutefois à de nombreuses péripéties. Nous en avons hébergé un bon nombre, déroutés. Nous les attirions comme la misère sur le pauvre monde. Ils échouaient en général sur la plage connue de N'Gor à Dakar. Ils rencontraient obligatoirement Adama ou Cheikh, deux de nos amis, figures emblématiques du coin. L'un est fabricant et tapeur de djembés, et l'autre restaurateur-vendeur de souvenirs-guide-interprète-gourou. Ils les envoyaient chez nous pour se ressourcer. Après le tumulte de

la capitale, ils étaient heureux de poser leurs Pataugas et leurs sacs à dos sur notre terrasse. Nous leur servions des plats de spaghettis sauce tomate qu'ils appréciaient après la monotonie du régime riz qu'ils subissaient depuis leur arrivée. D'autres fois, c'était Ibou, un garçon qui travaille au Provençal, hôtel mentionné dans tous les guides touristiques, qui faisait une halte chez nous accompagné de touristes descendus dans cet établissement. Il leur faisait découvrir la région du Safen. Ibou est un jeune homme en qui j'ai spontanément eu confiance et qui ne m'a jamais trahie. Il m'a aidée les premiers temps de mon arrivée à Dakar, et c'est lui qui a réalisé les menuiseries et les lits de notre maison. Il est menuisier de métier mais il ne le pratique qu'occasionnellement, depuis que son meilleur ami avec lequel il s'était associé est parti une nuit en emportant tous leurs outils de travail. Il ne lui en tient même pas rigueur ! Il m'avait confié à ce moment-là : « Qui sait ? C'est lui qui m'a volé, mais cela aurait pu être l'inverse ! », sous-entendant que nul n'est à l'abri d'une mauvaise action quand la nécessité fait loi. Il est venu s'installer à Popenguine pour fabriquer notre matériel, semaine durant laquelle les liens d'amitié qui nous unissent se sont consolidés. Nous acceptions d'héberger sans problème les touristes de toutes nationalités qu'il nous amenait pour faire une halte avant de continuer leur périple vers le sud du pays.

L'incompréhension des toubabs venus chercher des extases particulières grâce au cannabis est totale, comme si les états de conscience modifiée par la prise de cette drogue étaient indispensables pour rejoindre les Africains sur leur propre terrain. Il est vrai qu'il est facile de s'en procurer car la Casamance en a encouragé la culture pour financer sa rébellion, mais ce n'est pas grâce à son usage que les Africains sont tels qu'ils sont. J'ai passé des heures à écouter ces toubabs pour saisir l'approche qu'ils avaient de l'Afrique et de leur voyage. En général, ils étaient incapables de préciser ce qui les attirait ici, et pourquoi ils étaient nostalgiques de quitter cet endroit rêvé. Ils repartaient habillés exotiquement de pied en cap, avec un djembé sous le bras et des tresses rastas sur la

tête. Qui cherchaient-ils à imiter et pourquoi ? Pour d'autres l'expérience s'était mal passée. Ils avaient été confrontés aux aspects négatifs de la Tananga, la terre de l'hospitalité, porte de l'Afrique, l'autre nom du Sénégal. Ils avaient été escroqués de diverses façons, comme je l'avais été moi-même à mon arrivée, et ils ne pouvaient retenir que cela, chassant d'un revers de main ce qui faisait la beauté et l'intérêt du pays. J'ai mesuré combien il leur était difficile de se faire une idée plus juste du Sénégal en si peu de temps, et je déplorais que les commentaires des vacanciers de retour en France contribuent à déformer la vision que l'on a de l'Afrique. Aller à la rencontre des Africains dans leur milieu naturel ne permet pas toujours de comprendre leur approche existentielle, leur monde mental, leurs coutumes et leur quotidien. Ils semblent se rétracter pour se protéger et ne pas montrer leur vrai visage. Il est vrai que celui-ci a tellement été ridiculisé, déformé, utilisé à leurs dépens, qu'ils se méfient instinctivement de ceux qui cherchent à les cerner.

Si je suis capable de raconter assez fidèlement les événements, d'éclaircir certains points, je ne suis pas sûre d'être parvenue à comprendre grand-chose. Mon mari reste une énigme dont les ressorts psychologiques m'échappent. Seul l'amour rend possible notre communication. Il m'apparaît vain de chercher à comprendre d'ailleurs. L'important est plutôt d'aimer. L'ouverture d'esprit et l'accueil sont les seules garanties pour partager quelque chose avec les autres.

Les voies de communication au Sénégal se résument à des routes en piteux état qui ne m'encourageaient guère à me déplacer. Cependant, avant de m'installer définitivement à Popenguine, je m'étais rendue en Casamance en empruntant la voie la plus courte, celle qui traverse la Gambie. Il faut parfois deux jours aux camions pour parcourir les quatre cent soixante-cinq kilomètres qui séparent Dakar de Ziguinchor par cette route. Il est vrai que ces véhicules sont en très mauvais état eux aussi. L'Europe déverse ses rebuts d'il y a trente ans sur les marchés d'occasion. Les prix, via les réseaux de trafic, sont abordables et le parc automobile sénégalais est une source inépuisable de fous rires, de gags... et de dangers. Les camions se traînent péniblement à vingt kilomètres-heure, chargés au-delà du raisonnable, rançonnés toutes les deux heures par une police corrompue et mal payée qui, vu l'état des engins, trouve toujours matière à verbaliser pour son propre compte. Selon l'heure on peut s'en tirer en bakchichant le prix du petit déjeuner ou du tiep bou dien de midi. Les voyages sont forcément longs. Ils sont aussi polluants. Le prix du carburant étant trop élevé pour certains, ils utilisent un mélange pour moteurs de bateau, moins cher, qui dégage une fumée noire, épaisse et collante. Tous ces véhicules bons pour la casse en Europe franchissent allègrement les douanes moyennant quelques CFA, quelques relations et quelques « arrangements ». Il existe bien un organisme de contrôle technique des véhicules mais son efficacité reste à démontrer. Certains petits malins ont trouvé là une activité lucrative en louant notamment des pneus neufs et autres accessoires, le temps du contrôle.

Les enfants aussi, notamment les talibés, tirent astucieusement profit du piteux état des routes. Ils remplissent les nombreux trous de la chaussée avec de la latérite qu'ils prennent sur le bord de la route, puis ils tendent une corde en travers de la voie pour obliger les automobilistes à ralentir et à leur donner un peu d'argent en échange du service rendu à

leurs amortisseurs. L'efficacité du remblayage est de courte durée mais les enfants s'acharnent à le refaire aux heures de pointe, espérant la compassion des conducteurs et un bénéfice juteux.

Un des ponts s'était effondré un peu avant la frontière gambienne, et il était impossible que je poursuive par ma route. On m'indiqua sommairement un autre itinéraire passant par différents villages dont j'avais le nom en phonétique. Je m'engageai sur une route en latérite rouge qui me semblait carrossable, mais qui se termina sans crier gare au milieu de la brousse. J'avais suivi jusque-là un car rapide, mais la poussière que soulevaient ses roues m'avait contrainte à abandonner mon guide. J'étais bel et bien perdue. Pas le moindre panneau indiquant le nom des villages. Je demandai à plusieurs reprises mon chemin que des enfants tentèrent de m'expliquer dans leur langue que j'ignorais. Je m'enfonçai dans la brousse, loin de tout sentier, et je rencontrai de vieilles femmes autour d'un marigot. L'une d'elles sembla comprendre le nom d'un des villages que je parvins péniblement à articuler. Elle précéda la voiture à pied, me guidant au milieu des broussailles que j'entendais frotter sous le châssis. Arrivées à un village du bout du monde, je fis connaissance avec mon sauveteur. Ce périple avait déjà duré deux bonnes heures durant lesquelles je n'avais pas eu le temps de m'attarder sur la beauté et le calme du paysage. Je souhaitais retrouver mon chemin au plus vite. Un homme parlant français avait été chauffeur de car et il se rendait justement dans le village que je cherchais. Nous partîmes, poursuivis par les cris des enfants et les rires des femmes qui tenaient là l'histoire du jour à raconter à la veillée. Après quelques kilomètres, la voiture s'ensabla profondément. Je n'étais bien sûr pas équipée pour faire le Paris-Dakar. C'était le milieu de l'après-midi, il faisait chaud et il n'y avait pas un coin d'ombre. Cet homme providentiel savait tout faire. Il creusa sous les roues et y glissa des branchages qu'il venait de couper. J'enclenchai la marche arrière tandis qu'il poussait et la voiture sortit enfin du piège. Grâce à lui, je rejoignis la route principale. Je le quittai en lui remettant un peu d'argent. Je suis sûre aujourd'hui qu'il

n'avait rien à faire dans ce village et qu'il est retourné chez lui par ses propres moyens. Il m'avait accompagnée uniquement pour me rendre service.

A la frontière, je me suis coltiné les tracasseries douanières. Un douanier est parti avec mon passeport. Il espérait me le restituer en échange d'un peu d'argent. La Gambie étant anglophone, j'ai rassemblé tout mon vocabulaire anglais pour lui expliquer de quel bois j'allais me chauffer s'il ne respectait pas la procédure. Après les péripéties que je venais de vivre, j'avais perdu toute patience. Il appela un chef, qui à l'aide d'une clochette en appela un autre, puis un troisième. Celui-ci récupéra mon passeport et l'examina attentivement. Il le tendit au deuxième, qui le remit au troisième qui me le restitua enfin. Il fallait maintenant prendre le bac qui permet de traverser le fleuve. Je pris ma place dans la file des voitures. L'attente allait durer deux heures à l'issue desquelles je jouai du klaxon et du volant pour faire respecter l'ordre de passage. La nuit tombait.

Un jeune garçon proposa de m'aider à trouver un hôtel une fois parvenus à destination, et il prit place côté passager. Les autres véhicules s'entassaient, encerclant ma voiture. Nous ne pouvions plus avancer, ni reculer, et encore moins ouvrir les portières. Le temps de la traversée me parut interminable. Qu'arriverait-il en cas d'accident du bac ¹ ? Heureusement, mon compagnon de voiture faisait la conversation. Il me demanda si j'avais la foi et si je priais. Dans de telles circonstances, il me semblait qu'il n'y avait plus que cela à faire. Il s'enthousiasmait en parlant de Dieu. Ce n'était pas un religieux. Juste un jeune garçon que je connaissais depuis quelques minutes seulement. Etrange intérêt, alors que par la suite il m'arnaqua sur le prix de la chambre d'hôtel !

Cela faisait une journée que j'avais quitté Popenguine et je n'étais toujours pas en Casamance. Ma voiture était pourtant en excellent état. Le lendemain, je repris la route. Je slalomais entre les morceaux de chaussée effondrée. Parfois, il était préférable que j'emprunte les bas-côtés, certes non stabilisés, mais plus carrossables, voire que je prenne la voie d'en face

jusqu'à ce qu'une voiture venant en sens inverse m'en déloge. J'arrivai enfin à Ziguinchor en début d'après-midi. Les camions de marchandises qui acheminent les produits agricoles cultivés en Casamance vers Dakar ont droit au même traitement. Le transport routier est le seul moyen de communication au Sénégal et les chauffeurs ont du mérite car sans leur détermination à franchir tous les obstacles, parfois au prix de leur vie, une bonne partie de l'économie du pays serait paralysée.

Un jour, j'ai décidé d'acheter une véritable cuisinière. Je n'avais pas d'autre choix pour ce faire que de me rendre à Dakar et cette perspective ne m'enchantait pas. Il est possible de se rendre dans la capitale en empruntant soit le car rapide qui quitte Popenguine à six heures du matin, soit en louant la voiture d'un particulier au village. Je privilégiais le car rapide lorsque les achats à effectuer n'étaient pas volumineux sinon je louais une voiture. Il est arrivé plusieurs fois que le réservoir d'essence soit vide et que je tombe en panne à quelques kilomètres du village, encore loin de la seule station-service qui se trouve sur la route principale. Avertie par la suite, je ne me déplaçais plus sans un bidon d'essence.

Nous avons loué le véhicule du pharmacien que je considérais comme plus « sérieux » que la plupart des Popenguinois, entendons par là plus soucieux des obligations qu'entraîne la location de voitures. A environ cinq kilomètres du village, je reconnus les soubresauts caractéristiques de la panne d'essence. La matinée était déjà bien avancée et nous avons rendez-vous au consulat de France à Dakar en début d'après-midi. Les rendez-vous s'obtenaient difficilement et la fluidité de la circulation était extrêmement variable. Je ne voulais pas être en retard. En panne sur le bas-côté de la route, j'ai commencé à pester contre le pharmacien qui décidément « était bien comme tous les autres », sous-entendu : incapables, irresponsables, inconséquents et j'en oublie certainement.

Puis, mon énervement monta d'un cran, et j'ai commencé à râler contre le manque d'infrastructures du pays « même pas fichu de faire plus de stations d'essence ou des transports en commun dignes de ce nom », sous-entendu : cela ne m'étonne pas que le pays soit sous-développé. Au comble de l'exaspération, j'ai maudi le consulat « pas fichu lui non plus d'avoir des horaires plus souples pour ses ressortissants », et Tamsir qui « aurait quand même pu vérifier le réservoir, je ne peux vraiment compter que sur moi ».

C'est à ce moment-là que j'ai vu Tamsir qui avait pris le bidon de réserve, vide bien sûr, en train de marcher sur la route en direction du village où se trouvait le poste d'essence. La vision de sa silhouette en marche, très calme, mit un coup de frein brutal à mon irritation. Y avait-il en effet autre chose à faire ? J'avais perdu beaucoup de temps et d'énergie à maugréer contre l'évidence, sans que cela y change quoi que ce soit et à laisser divaguer mon esprit enflammé plutôt qu'à réfléchir calmement sur ce qu'il convenait de faire. Tamsir, en agissant ainsi, me montrait où résidait sa force, là où il n'y avait chez moi que faiblesses. Il acceptait les faits tels qu'ils étaient. Il apportait la réponse adéquate à la situation. Je ne sais plus combien de temps dura mon attente, seule au volant de la voiture immobilisée, mais je mis ces minutes à profit pour apprendre ma leçon. Tamsir, lui, marchait sous le soleil. A son retour, il avait le sourire car nous allions pouvoir repartir.

Popenguine est à peine distant d'une soixantaine de kilomètres de la capitale, mais il faut trois heures au minimum pour s'y rendre de jour. Il n'y a pas de lignes régulières de taxi-brousse pour quitter Popenguine et rejoindre la route nationale. On a le choix entre la marche à pied, soit dix kilomètres assez peu encourageants vu la température extérieure, le stop très incertain, ou l'attente indéterminée du passage de la camionnette.

Le véhicule quitte Sindia une fois qu'il a atteint son quota de passagers. Cela peut prendre deux heures. L'arrière est

transformé pour accueillir trois bancs qui reçoivent chacun six personnes. On se tasse en entrecroisant les jambes. A l'avant, le siège passager accepte trois personnes. Les deux aides du chauffeur s'agrippent au marchepied et au toit. Ces apprentis sont indispensables pour signaler au chauffeur les montées et les descentes des passagers et encaisser le prix des courses, car il n'y a aucun arrêt fixe réglementé et aucun moyen d'acheter un quelconque titre de transport à l'avance. Celui-ci est d'ailleurs variable en fonction de la demande, et on paie son billet selon le tronçon de route que l'on effectue. Les apprentis font aussi office de rabatteurs aux gares routières pour drainer le maximum de clients vers le véhicule, quitte à mentir sur l'horaire probable du départ.

La première fois, j'ai cru un de ces rabatteurs qui m'affirmait que son bus partirait dix minutes plus tard : une aubaine ! Arrivée à l'emplacement du bus, je constatai qu'il était vide. L'apprenti m'informa alors sans plaisanter que les passagers étaient partis se ravitailler pour le voyage et qu'ils seraient de retour dans quelques minutes. Après quinze minutes d'attente, je compris que j'avais été bien naïve et que j'aurais été mieux inspirée de patienter dans le bus à moitié plein duquel le rabatteur m'avait délogée en me faisant miroiter un départ imminent. Les autres voyageurs du bus, rodés à la manœuvre, doivent encore en rire.

Ces apprentis sont de véritables funambules. Ils s'accrochent au véhicule alors qu'il a déjà démarré. Ils sautent à l'intérieur, et ils ferment la porte, souvent tenue par une ficelle. C'est à ce moment-là qu'ils réclament le prix du passage. L'argent circule dans toutes les mains depuis l'avant du véhicule jusqu'à lui. Il rend la monnaie, quand il en a, sinon, il mémorise le calcul selon un procédé adopté par tous : il plie le billet qui doit faire l'objet d'un rendu de monnaie sur un doigt en partant de l'auriculaire et il remonte le long des doigts de sa main jusqu'au pouce en fonction de la place occupée par le client qui vient de payer. Il se trompe rarement.

La camionnette Peugeot prenait à son bord vingt-trois personnes, là où il en tiendrait décemment quatorze. 'Le trajet était un parcours du combattant. Trois kilomètres après avoir quitté Popenguine, il fallait vider la moitié du véhicule pour laisser descendre les passagers qui s'arrêtaient au premier village, Guignabour. Evidemment, ils n'avaient pas pensé à rester sur le bord et ils étaient coincés au fond, obligeant les autres à se déplier tant bien que mal pour les laisser sortir. Tout se faisait dans le calme, avec le sourire et les salutations d'au revoir. Personne ne protestait ni ne s'énervait, sauf moi bien sûr, qui étais excédée par la lenteur de la manœuvre. On redémarrait enfin pour stopper quelques centaines de mètres plus loin. L'apprenti tapait sur la carrosserie pour indiquer au chauffeur qu'il devait s'arrêter, car chacun est susceptible de faire stopper le véhicule où bon lui semble. Il faut seulement prévoir un temps de latence afin de permettre aux freins d'entrer efficacement en action. La camionnette ne roulait pas vite, mais elle était tellement chargée qu'il était prudent de se donner une large marge d'anticipation. Nous attendions à nouveau que le transfert de passagers s'effectue. La bâche du toit ne nous protégeait même pas de la chaleur. Le coût de la course était disproportionné au regard du service et du danger de la prestation. Mais nous n'avions pas le choix.

Dakar est une presqu'île qui forme un cul-de-sac pour les deux principaux axes routiers du pays, celui qui vient du nord et celui qui relie le sud et la Casamance. Comme toute capitale, cette ville regroupe l'essentiel des activités économiques et commerciales du pays. L'accès en est devenu extrêmement difficile, d'autant plus que l'extension de la ville n'a été possible que le long de l'étroit couloir qui mène à la presqu'île. Les banlieues anarchiques de Pikine et Thiaroye, qui n'en finissent plus de s'étendre, se rejoignent à deux carrefours inextricables.

La voie rapide, censée être une autoroute, qui nous conduit de Popenguine à ces premières banlieues est perpétuellement encombrée.

Il y a deux voies de chaque côté qui se réduisent comme une peau de chagrin, envahies par les taxis-brousse qui stoppent très souvent le long de la chaussée et qui débordent allègrement de celle-ci. Les charrettes chargées plus que de raison, et tirées par toutes sortes de bêtes, ralentissent la circulation, quand ce ne sont pas les voitures en panne au beau milieu de la route. Aux arrêts des cars rapides, une multitude de vendeuses portant leur plateau sur la tête, proposent aux voyageurs restés dans le véhicule, des fruits, des petits pains viennois ronds, des sachets d'eau, des sucreries et se bousculent en pirouettant autour du car. On ne sait jamais à quel moment l'une d'entre elles est susceptible de reculer pour échapper à la pagaille. Les petits commerces qui se sont déployés tout au long du chemin génèrent un flux variable et imprévisible de personnes qui empiètent sur l'espace réservé aux voitures. Ceux qui traversent les deux voies en enjambant le parapet qui sépare les voies en sens inverse détiennent la palme du risque et du danger car ils surgissent d'un bond au milieu de la circulation, pressés d'attraper le car en partance de l'autre côté ou de rejoindre prestement leur destination. En période d'hivernage, la route inondée se réduit à une seule voie qui achemine tant bien que mal tout ce trafic. Si par miracle vous avez échappé à l'accident, ce sont les embouteillages qui vous cuisent et vous déshydratent dans de longues files d'attente en plein soleil. Vous devenez un client pour les marchands d'eau ambulants, et par conséquent un danger potentiel.

Aux carrefours névralgiques de Pikine et Thiaroye, deux fonctionnaires de la police tentent de régler le flux anarchique de la circulation. Les feux tricolores fonctionnent rarement, et les hommes en uniforme usent du sifflet et des moulinets de bras pour remettre un peu d'ordre dans ce chaos.

Bien souvent les embouteillages sont provoqués par des véhicules en panne d'essence dont les conducteurs impécunieux n'ont pu faire le plein mais qui s'en remettent à la divine providence pour arriver à bon port malgré tout. Leur

imprévoyance paralyse le trafic sans troubler leur sens civique !

Avoir dépassé l'embranchement Camberene relève de l'exploit, mais tout à coup la circulation se fluidifie avant l'entrée proprement dite dans Dakar. Les bas-côtés en sable rouge et ocre se couvrent soudain de plantes vertes et de fleurs en pots. Une multitude de petits jardins, parfaitement entretenus, tirés au cordeau, proposent ces végétaux d'ornementation à la vente. Je me demande qui les achète. Certainement les Dakarois branchés « toubabisés », et les toubabs installés ici, tant il est vrai que l'ornementation florale est un luxe. Les jardiniers circulent avec leur arrosoir à la main, mouillant les bougainvilliers, les hibiscus, les palmiers nains, les eucalyptus, les papayers, les lauriers, les flamboyants, au travers d'une végétation diversifiée et luxuriante qui offre un peu de fraîcheur. Puis, ils s'assoient dans une chaise longue et attendent le visiteur tout en se distrayant des cocasseries du trafic. A la nuit tombée, les étals restent sans fermeture ni protection. Je suppose que la confiance fait office de gardien et que les vols de végétaux sont peu fréquents.

Passé cette oasis, la voiture est à nouveau prise dans les embouteillages du centre-ville où les concerts de klaxons et la chaleur découragent les plus audacieux. Circuler dans la capitale en voiture est épuisant et j'avais renoncé à le faire. Je préférerais marcher. Le retour à Popenguine demandait presque autant de temps et de patience. Dans ces conditions, on comprend pourquoi je quittais rarement le village.

Toutefois, il a bien fallu déroger à la règle pour acheter notre cuisinière.

J'ai trouvé une occasion exceptionnelle au marché de Sandaga, chez les « antiquaires ». Ce vocable regroupe les commerçants qui vendent des meubles neufs ou d'occasion, empilés à même la chaussée. C'est une sorte de dépôt-vente à ciel ouvert, sillonné par les bana-banas à l'affût, habiles à dénicher dans ce fatras ce que vous recherchez.

Ils me repérèrent immédiatement. Ils se bousculèrent pour m'escorter jusqu'à l'objet de mes recherches dont ils ignoraient encore tout. Ils commencèrent à se disputer pour savoir qui aurait le privilège d'empocher la commission que leur donnerait le vendeur.

Tamsir m'accompagnait. Il tenta de leur expliquer courtoisement en ouolof que nous étions ensemble et que nous nous passerions fort bien de leurs services. Cela déclencha une violente réaction :

« Nous aussi on a le droit d'en profiter ! Toi et moi, on partagera la commission si tu veux. On est frères, d'accord ? »

Cette réflexion sous-entendait dans son esprit que Tamsir, comme tous les Sénégalais vivant avec des toubabs, le faisait a priori de manière intéressée, à savoir pour de l'argent et dans l'espoir de se rendre en France.

Tamsir, calme, tentait de les raisonner. Les plus virulents continuaient à nous suivre. Nous avons déjà arpenté plusieurs rues sous le soleil, et petit à petit la bande s'était lassée et avait lâché prise. Sauf un, qui trottinait derrière nous, silencieux. Nous n'avions rien trouvé, et je me demandais si nous n'allions pas demander l'aide du bana-bana. Sa ténacité allait payer.

Il nous conduisit dans deux boutiques proposant du matériel neuf mais dont les prix étaient trop élevés pour notre budget. Finalement, il nous emmena dans une boutique qui vendait un bric-à-brac indescriptible. Son propriétaire nous accompagna deux rues plus bas, dans une pièce encombrée, sorte de vide-grenier, tenue par un autre compère. Il nous proposa une petite cuisinière trois feux datant vraisemblablement des derniers colons, qui était restée dans un état irréprochable. Elle avait un four en émail minuscule, promesse alléchante de tartes et de gratins qui agrémenteraient notre ordinaire. La lueur de satisfaction dans mes yeux n'avait pas échappé au vendeur qui négocia fermement le prix. Il était convaincu que j'achèterais coûte que coûte cette merveille. Le bana-bana lui avait

expliqué que nous n'avions rien vu d'autre et que nous tournions dans le marché depuis deux bonnes heures. Tamsir joua sur la corde sensible et lui rappela qu'ils étaient frères (comme quoi la notion de fraternité peut être équivoque) et que j'étais « *sokhnassi* », c'est-à-dire sa dame. Rien n'y faisait. Il tenait la recette du mois, il n'allait pas la laisser filer ! Nous feignîmes de partir et d'abandonner l'affaire. Le bana-bana nous rattrapa, suivi par le marchand qui avait baissé son prix. On accepta de reprendre la discussion sur de nouvelles bases. Notre offre était correcte et l'affaire fut conclue. De toute manière, cet objet désuet risquait de ne pas trouver preneur avant longtemps. Le vendeur dégoulinait de sueur. La négociation aurait pu tourner court. Il se détendit et nous gratifia d'un large sourire :

« Tu es Madame Dakar, toi ! »

Cela signifiait que j'étais dure en affaires. Il est vrai que je commençais à être rodée.

Si je n'avais pas une raison impérieuse de quitter Popenguine, je restais au village et les journées, semblables les unes aux autres, s'étiraient sans ennui.

J'allais prendre des nouvelles de la famille à N'Diayen. J'empruntais la ruelle qui passe devant la mosquée où l'imam et quelques Vieux, assis et silencieux, veillaient sur la foi et la tradition du village. Je longuais la concession de Mariettou d'où s'échappaient des poules caquetantes, dérangées par Mam. Elle prenait un œuf et l'offrait à Mariama. Je passais devant la concession de Mam Seck, le Vieux tirailleur sénégalais qui somnolait, appuyé au mur. A mon passage, son œil brillait et son sourire éclairait la ruelle. Il ne manquait pas de me raconter, pour la énième fois, son aventure en France pendant la guerre et le numéro de la cellule où il avait été emprisonné. Plus loin, après la boutique de Jérôme où mon

oncle s'approvisionnait discrètement en alcool par un trou pratiqué dans le mur, Salimata me donnait un sachet de jujubes pour Mariama. Elle faisait quelques pas avec moi pour m'accompagner jusqu'au petit marché où je prenais le temps de saluer chaque commerçante. Enfin, je parvenais à l'entrée de la concession de mon mari où une nuée d'enfants chahutaient en m'appelant : « Toubab ! toubab ! » J'y restais quelques minutes ou quelques heures.

Je ne parviens pas à me souvenir de mes impressions, quand, pour la première fois, je suis entrée à N'Diayen. Je n'ai pas fait attention aux pavés défoncés de la cour qui m'obligeaient à la prudence pour ne pas me tordre une cheville, ni aux murs sales qui portaient les traces de doigts de plusieurs générations, ni au toit de tôle rouillée du coin cuisine, surchargé de bols en fer étamé cabossés. Les rideaux déchirés s'agitaient dans la brise, et le fatras de filets à réparer enchevêtrés les uns dans les autres traînait au milieu de la cour, tandis que les enfants morveux et dépenaillés jouaient sans se préoccuper des mouches attirées par les déchets de poisson gisant sur le sol. Non, je n'ai pas fait attention à ce décor parce qu'il m'était déjà familier. Il ne me choquait pas. J'y étais à l'aise. Je prenais naturellement ma place dans la concession.

Je recevais des visites chaque jour à la maison. Tel jour, un membre de la famille habitant un village voisin venait nous saluer. La tradition veut que l'on offre le prix du billet de retour en bus. Je m'insurgeais quelque peu. Il me semblait normal que la personne prévoie ses frais de déplacement. Que ferait-elle si la personne visitée était absente (car bien sûr on ne prévient pas de sa visite) ou fauchée ? J'avais parfois l'amère sensation que l'on ne venait pas pour le charme de ma conversation mais dans le but intéressé de couvrir les frais de déplacement de la visite destinée en fait à quelqu'un d'autre. Il m'a fallu de longs mois pour saisir ce comportement et comprendre que je faisais erreur. Le fait de ne pas disposer de

l'argent nécessaire pour un voyage ne saurait empêcher quelqu'un de se déplacer pour visiter un membre de la communauté. Pour le reste, ils se remettent entre les mains de la Providence.

Certains après-midi, c'étaient des enfants qui s'amusaient sur notre terrasse, installés dans nos fauteuils face à la mer. La chambre de Mariama était pour ces gosses une caverne d'Ali Baba bien qu'elle soit d'une sobriété monacale comparée à celle des enfants de France. Lorsqu'une ribambelle de gamins arrivait à l'improviste, je tentais d'éviter le pire, les pleurs et les cris de désolation de Mariama qui assistait impuissante au saccage de sa chambre. J'improvisais un goûter dans une joyeuse pagaille et les enfants étaient ravis de grignoter des gâteaux ou des bonbons. Ils ne réclamaient jamais.

Leur journée se terminait par des jeux sur la plage et je les accompagnais. Je m'asseyais sur le sable et je regardais.

Les enfants apprennent à nager tout seuls. Ils copient les plus grands, mais ils ne s'aventurent jamais au-delà de ce dont ils se savent capables. Nager est un bien grand mot, disons qu'ils défient les vagues. Ils passent des heures à plonger, à surfer avec des planches de polystyrène récupérées ou des morceaux de carton qui sont rapidement détrempés. Lorsque la marée monte, les rouleaux de l'Atlantique sont impressionnants. Il faut franchir une barre et être vigilant dans les courants qui vous drossent sur des rochers coupants. On ne peut pas s'improviser nageur. Les enfants le savent et respectent leurs limites. Il y a relativement peu d'accidents au regard des conditions de sécurité. Les enfants affrontent l'océan sans brassard ni gilet de sauvetage, et sans la surveillance de leurs parents qui, pour la plupart d'ailleurs, ne viennent plus sur la plage depuis leur propre enfance. Ils sont confiés à l'attention des aînés et de Dieu.

Les aînés ne les ménagent pas et ils ont inventé depuis longtemps un jeu qu'ils appellent «le requin et les petits

poissons » dont la rudesse ne décourage pas les enfants. Les petits poissons, c'est-à-dire les jeunes enfants, harcèlent le requin, qui n'est autre qu'un aîné, en évitant de se faire attraper. Si le requin se saisit d'un petit poisson, il lui maintient la tête sous l'eau aussi longtemps que l'enfant se débat, l'obligeant à boire de grandes rasades d'eau salée qui le font suffoquer. Bien sûr, l'idéal est que l'enfant soit suffisamment maître de lui pour cesser rapidement de s'agiter et faire croire qu'il s'est évanoui afin que le requin lâche son étreinte, mais l'instinct de survie l'emporte. La lutte est parfois si acharnée, que l'enfant relâché est quasiment laissé pour mort sur le rivage. Il n'est pas rare qu'il s'endorme profondément durant plusieurs heures pour récupérer ses forces. C'est ainsi que les enfants apprennent à dompter les vagues et leur peur au Sénégal. La méthode semble barbare mais elle a fait ses preuves.

Plus paisiblement, en attendant le retour des pirogues à la tombée de la nuit, ils ramassent des petits coquillages cramponnés aux rochers que leur mère vend ou transforme en bijoux pour les touristes.

Parfois c'est une partie de football qui s'improvise sur la plage. L'eau est un partenaire actif et les limites du terrain varient en fonction de la ligne haute des vagues d'un côté, et des rochers qui affleurent de l'autre. Les participants de tous âges s'ajoutent aux équipes déjà constituées au fur et à mesure de leur passage sur la plage. Ils font une halte quelques minutes pour participer au jeu qui est toujours très animé. Les joueurs s'engagent totalement, malgré les périls qui guettent leurs orteils nus, comme si leur sélection en équipe nationale en dépendait. Puis le combat cesse peu à peu faute de combattants, chaque protagoniste quittant ce terrain improvisé pour reprendre le cours de ses activités.

Les Vieux du village passent l'après-midi sur le sable pour réparer les filets ou pour tromper leur attente en jouant soit aux dames, soit à un jeu dont je n'ai toujours pas saisi les règles.

Ils tracent une grille dans le sable avec les doigts et ils cherchent aux alentours douze cailloux et douze bâtons qu'ils utilisent comme des pions. Les joueurs doivent prendre les pions adverses, sur le principe du jeu de dames, mais à chaque fois, ils ont le choix de prendre un ou deux pions à la fois. Le premier à qui il reste deux pions a perdu. J'ai vainement tenté de me faire expliquer à plusieurs reprises les règles de ce jeu et, bien que je sois incapable de comprendre toutes les subtilités de la stratégie, je regardais toujours le spectacle très intéressée. Il y a en effet deux joueurs qui s'affrontent, mais tous les spectateurs apportent bruyamment leurs commentaires sur la tactique à employer et s'interposent dans le déroulement du jeu. Il n'est pas rare que quelqu'un intervienne à la place du joueur pour avancer ou reculer un pion, sans lui demander son avis. Les manœuvres sont ponctuées d'interjections et de gestes rageurs. Les pierres sont jetées, et plus elles s'enfoncent dans le sable, plus la manœuvre semble efficace. Les bâtons sont arrachés sans ménagement et aussitôt replantés avec vigueur, certainement pour plus d'effet ! Les joueurs officiels jouent leurs coups lorsque la masse de curieux qui les entoure daigne leur en laisser le loisir. Je me demandais pourquoi les personnes présentes, qui semblaient si désireuses de participer au jeu, ne constituaient pas leur propre équipe en allant quérir des pierres et des bâtons et en traçant leur propre grille. La seule réponse sensée est que cela pimente le jeu pour tous les participants, et alimente les conversations jusqu'à l'arrivée des pirogues.

D'autres matins, c'était un villageois qui n'hésitait pas à faire un détour pour s'enquérir des nouvelles de la maison. Il s'installait quelques minutes dans un fauteuil ou sur le sol. Je lui offrais un verre d'eau fraîche, ma boisson de bienvenue, et les salutations débutaient :

« Comment se passe ta matinée ?

— Bien, merci.

— Et où est Tamsir ?
— A la pêche.
— Et ta fille ?
— Elle est au village.
— Et Mariettou ?
— Elle est dans la cuisine.
— Et ta maman ?
— Elle est chez elle, elle va bien.
— Bien ! bien ! *Diam rek, diam rek!* (La paix seulement.) Je continue, bonne journée.
— Merci, toi aussi. Salue ta famille pour moi. »

Bien sûr, vu de l'extérieur, on peut se demander quel est l'intérêt de faire un crochet pour une conversation aussi banale et pour prendre des nouvelles dont l'interlocuteur, qui n'est pas toujours un familier, se passerait fort bien ! Mais cet échange, aussi simple soit-il, est important car les questions posées expriment le souci réel de son voisin et de l'autre. Si l'un d'entre nous était malade ou en difficulté, la nouvelle circulait et imposait à la communauté les comportements adéquats.

Quand Mariama était un bébé âgé de quelques mois, elle tomba malade. Elle vomissait beaucoup, la fièvre était élevée, elle maigrissait à vue d'œil et elle ne pouvait rien absorber. Le médecin consulté avait diagnostiqué une crise de paludisme et il avait prescrit les médicaments appropriés. Cependant, j'étais très inquiète de voir notre petite fille aussi affaiblie et prostrée. Mariettou me parla d'une femme habitant le village de Popenguine-Sérère, distant de deux kilomètres, capable d'arrêter les vomissements. J'étais sceptique. Il était midi trente et je tentais en vain de nourrir Mariama. Arriva alors Aram, qui tient boutique sur la place du village, venue s'enquérir de l'état de santé de Mariama. Elle me relaya et

tenta de la distraire pour la faire manger. Mariettou s'éclipsa. Elle revint quelques minutes après, accompagnée de la personne dont elle m'avait parlé.

Je fus d'emblée impressionnée par cette femme d'une quarantaine d'années. Elle est édentée, et ce qui frappe au premier regard, c'est le calme qui émane d'elle. Elle prit Mariama sur ses genoux sans parler. Elle regardait de temps en temps le bébé, sinon elle fixait son regard sur ce qui l'entourait, sans rien dire. J'étais assise sur le banc, silencieuse, j'attendais sans comprendre. Bizarrement, j'étais confiante. Cette femme dégageait une force étrange. Au bout d'un long moment, elle tira de sa poche du papier contenant du beurre de karité dont elle enduisit une petite cuillère. D'un geste sûr et précis, elle introduisit la cuillère dans la bouche de Mariama, jusqu'au fond de la gorge, et la ressortit. Mariama ne pleura pas. Elle n'eut même pas de haut-le-cœur. Elle était tranquillement assise sur les genoux de cette femme. Passé quelques instants, elle renouvela l'opération sans que notre enfant proteste ou se débatte. Puis elle me la tendit avec un grand sourire. Une heure plus tard, Mariama absorbait de l'eau et grignotait quelques grains de riz, puis elle prit son repas du soir sans difficulté.

La guérisseuse manipule la luette qui a été sollicitée et déplacée lors des spasmes de renvois pour lui redonner sa place initiale. La position inadéquate de la luette provoque des vomissements qui contractent aussi le diaphragme, qui lui-même comprime l'estomac et entraîne de nouveaux renvois. Cette femme est reconnue dans sa spécialité. Elle intervient dans les hôpitaux lorsque la médication usuelle a échoué.

Les nouvelles avaient été rapides : Aram avait croisé la guérisseuse qui se dirigeait vers le dispensaire. Elle avait appris que Mariama était malade par un de nos visiteurs et elle avait informé Mariettou de la présence d'Aram au village qui, sans me demander mon avis, l'avait amenée à la maison.

Les informations, a priori insignifiantes, circulent sans cesse d'une bouche à l'autre et peuvent se révéler extrêmement utiles. J'étais informée de l'arrivée d'une personne que je souhaitais rencontrer, j'apprenais le départ prochain d'une personne à qui j'allais pouvoir confier une commission urgente. Je savais la venue d'un vendeur ambulant qui proposait du tissu, des casseroles, des vêtements ou autre bric-à-brac à des prix défiant toute concurrence. On m'avertissait de l'installation du boucher itinérant sur la place du village.

Sa venue était aléatoire et il proposait la viande de la bête qu'il venait d'abattre. Ce pouvait être un mouton, une chèvre ou un bœuf. Il suspendait la carcasse entière de l'animal à la branche du neem situé face au bureau de poste. Les mouches ne tardaient pas à s'agglutiner autour de la carcasse enveloppée dans une moustiquaire. Elles ne dérangent personne du reste. Nous étions habitués à leur présence dès que de la nourriture apparaissait. Le boucher me donnait la viande telle quelle, avec la peau, pliée dans un bout de papier douteux. Les quartiers étaient débités en dépit du bon sens, à la machette. Il ne fignolait pas la découpe. Je devais préparer la viande moi-même et la conserver plusieurs jours pour la faire rassir car il était impossible de la consommer immédiatement. Le temps était loin où je demandais au boucher deux entrecôtes bien tendres et un rôti ficelé ! J'étais ravie malgré tout de me procurer de la viande et je n'étais pas la seule. Je me hâtais donc d'en acheter avant qu'il n'y ait plus que les os.

Tout se savait, partout. L'intimité n'était pas épargnée et pouvait faire l'objet d'un débat sur la place publique mais j'appréciais de capter radio tam-tam.

Mais une fois en Casamance, c'est moi qui ai fait office de commissionnaire pour la femme qui s'occupait du ménage de la chambre que je louais dans la maison d'un particulier.

« Diatou, je vais aller à M'Lomp aujourd'hui pour visiter le village. Il paraît qu'il y a des cases centenaires immenses à colonnades, et ces fameux toits inclinés sur la cour pour récupérer les eaux de pluies. Tu y es déjà allée ?

— Non. »

Je crois qu'elle n'avait jamais dû visiter son propre pays. Elle continua :

« Tu veux bien me rendre un service, toubab ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu veux ?

— Mon mari est dans la brousse. Il défriche une parcelle pour planter. C'est pas loin de M'Lomp.

— Oui?

— J'ai besoin d'argent. Va le trouver et dis-lui de te donner de l'argent pour moi.

— D'accord, mais comment vais-je le trouver ? » lui ai-je demandé décontenancée. La brousse est une adresse bien vague et un mari n'est pas un signe distinctif très précis ! Elle reprit :

« Arrête-toi sur la nationale, il y a un restaurant juste avant d'arriver au village. Tu demanderas au patron le nommé Sidya, il le connaît, et il te dira où le trouver.

— Tu es sûre ? »

J'avais un peu de peine à croire qu'avec ces bribes d'indices je puisse être en mesure de remplir ma mission. Elle me réconforta :

« Si tu ne le trouves pas, c'est pas grave. Graoul ! »

Je suis arrivée en vue du restaurant qui était une petite case faisant office d'épicerie et de cantine, et j'ai rencontré le propriétaire du lieu.

« Bonjour. Je viens de la part de Diatou de Ziguinchor. (Je ne connaissais même pas son nom de famille.) J'ai un message à faire passer à son mari, Sidya. Tu le connais ? Il paraît qu'il travaille dans la brousse, pas loin d'ici.

— Oui je le connais. Si tu veux je vais te conduire jusqu'à lui.

— Est-ce que c'est loin ?

— Non. Il y en a pour quelques minutes ! » me répondit l'homme. Et séance tenante, l'homme cessa son activité pour m'accompagner.

J'étais un peu inquiète car je connaissais le caractère toujours approximatif des informations relatives au temps et aux distances données par les Africains.

Nous sommes partis, et nous avons quitté la route nationale pour nous enfoncer dans la végétation luxuriante typique de cette région. Je marchais derrière cet homme que je connaissais depuis quelques minutes et qui me conduisait Dieu sait où. J'entendais des cris d'animaux que je peinais à identifier et que notre présence dérangeait. Parfois, un épais buisson bougeait. J'étais seule avec un inconnu au milieu d'un nulle part verdoyant. L'inquiétude me gagna. Je me mis à le questionner sur la faune et la flore locales afin de détourner mes pensées de leur agitation fébrile. J'entrecoupais régulièrement mes questions par :

« Nous sommes encore loin ? »

Et il répondait invariablement :

« On y est presque. »

Il siffla. Un sifflement lui répondit en écho. Puis il siffla à nouveau, et on lui répondit. Était-ce un code ?

J'étais fatiguée par la marche forcée que l'homme nous avait fait mener, et la chaleur avait engourdi mon esprit. Je n'avais même plus la force de penser aux risques que je prenais peut-être. Pourtant, spontanément, je n'avais eu aucune méfiance pour le suivre. J'écoutais mon instinct, sage veilleur.

Soudain, au détour d'un arbre touffu, un géant de deux mètres apparut, torse nu, dégoulinant de sueur, empestant la fumée, tendant une main démesurément grande. Il souriait de toutes ses dents, heureux de recevoir de la visite au milieu de cette prison végétale. Je le regardais totalement désorientée. Cet homme était une force de la nature, un colosse d'ébène, mais son regard était doux et paisible. Je n'ai jamais rencontré

d'être humain aussi impressionnant physiquement. J'ai mis ma minuscule main blanche dans son immense main noire et je lui ai raconté le motif de ma visite :

« Je viens de la part de ta femme. Elle va bien, mais elle a besoin d'argent. Peux-tu m'en donner ?

— Non, je n'en ai pas ici. Dis-lui que je lui en ferai passer par mon ami. Dans deux jours. Salue ma femme pour moi. Merci de ta visite. »

Et il retourna à ses travaux d'Hercule, trouvant parfaitement normal qu'une toubab, seule, fasse un détour dans la brousse et dans son emploi du temps pour lui transmettre cette information.

Diatou reçut de l'argent deux jours plus tard, et j'étais fière d'avoir accompli ma mission.

Je reste encore étonnée de la confiance qui a guidé toute cette opération et qui guide la plupart des transactions dont chacun se charge tout au long de l'année.

¹ Une réponse fut tragiquement donnée lors du naufrage du Diola, bateau reliant Dakar à Ziguinchor.

Ce n'était pas le luxe chez nous et le pécule que j'avais tiré de la vente de mes biens en quittant la France, et qui nous permettait de subvenir jusqu'alors à mes besoins de toubab, avait fondu.

La plupart de mes désirs étaient tombés d'eux-mêmes, mais j'étais pourtant incapable de fonctionner comme la plupart des Sénégalais et de me satisfaire de ce que la journée m'offrait. J'avais encore besoin de prévoir, de disposer d'une trésorerie d'avance pour parer à toutes les éventualités et surtout, je ne voulais dépendre de personne. J'étais incapable de remettre mon sort entre les mains de généreux philanthropes, encore moins entre celles de Dieu. Je ne voulais compter que sur mes propres forces. L'orgueil et le manque d'humilité m'empêchaient de jouer le jeu jusqu'au bout. Je devais de ce fait trouver une activité rémunératrice. Même si nous vivions dans un petit village de la côte africaine, l'argent était indispensable.

Ce qui était autrefois un service rendu ou un échange devenait une prestation facturée. Le rythme de vie s'accélérait, les déplacements pour trouver de l'argent deviennent plus fréquents. Les dépenses augmentent avec la multiplication des gadgets destinés à rendre la vie plus facile. Les femmes tarabustent leur mari pour les obtenir. Ils cèdent pour avoir la paix ou pour ne pas être offensés dans leur dignité de chef de famille. On dit ici que les femmes sont responsables de cet état de fait parce qu'elles sont exigeantes et dépensières. Elles demandent une tenue neuve pour chaque événement de la vie sociale, avec toute la panoplie d'accessoires et de maquillage. La fréquence de ces manifestations est vertigineuse. J'étais informée du carnet mondain et de la rubrique nécrologique de Popenguine grâce aux avances sur salaire que Mariettou réclamait pour ces occasions. Je savais qui épousait qui, qui était l'enfant de qui, qui venait de mourir, avec la généalogie en prime. Je ne vivais

plus au rythme des saisons, mais selon celui des naissances et des morts. J'étais bercée par le flux ininterrompu de la vie. Ici, il prenait une dimension très concrète. Au décès de tel Vieux que j'avais croisé la veille, succédait la naissance de tel enfant que je tenais dans mes bras ce jour-là. L'un s'en allait, l'autre arrivait, dans une succession qui m'échappait. J'avais sous les yeux la ronde incessante de la vie, je l'apprivoisais. La peur de la mort me quittait peu à peu.

Les femmes gaspillent l'énergie et l'argent des hommes pour entrer dans cette grande ronde les plus belles possible. Elles célèbrent par leur beauté l'insaisissable, l'inexorable, le terrifiant. Elles leur donnent un sens. L'intérêt de l'argent est qu'il permet de rendre hommage à la vie, de lui bâtir des temples éphémères magnifiques. Est-ce un moyen de conjurer le mauvais sort, de repousser les limites du mystère qui effraie ?

A Popenguine, l'argent n'est presque jamais épargné. Aussitôt en main, il est dépensé. L'argent est fait pour circuler. Si vous confiez le vôtre à quelqu'un, en qui vous avez confiance, il est probable qu'il le prêtera à une autre personne dans le besoin qui vient le lui emprunter. Bien souvent l'argent ne réapparaît pas. Il est vain de courir après l'emprunteur insolvable qui aura toujours une bonne excuse à vous servir : « J'ai fait confiance à Modou - tu sais l'ami de Gourgi qui est comme mon frère - pour lui permettre d'ouvrir son petit commerce, il n'a rien pour nourrir sa famille (mine accablée), et il m'a roulé. » Et vous voici deux à être roulés. Bienvenue au club. Cela dit, en étant patiente et opiniâtre, il arrive que la chance s'en mêle.

J'étais à Dakar, en quête de saveurs occidentales et j'étais entrée dans un snack à gros débit qui propose des salades composées, des kebabs, des poulets grillés garnis de frites et des hamburgers que je n'avais guère l'occasion de manger.

L'établissement situé au cœur de la capitale, à proximité des bureaux du centre-ville était plein à craquer. Les Dakarois branchés et les jeunes cadres dynamiques viennent se restaurer au milieu du brouhaha et de la fumée. Car le nec plus ultra des employés chic urbains est de s'entasser dans ces sortes de fast-foods enfumés en s'interpellant par-dessus les tables, cigarette dans une main et portable dans l'autre, un volumineux trousseau de clés posé devant soi montrant ainsi l'étendue de ses possessions (voiture, appartement), histoire d'étaler ostensiblement son influence et son importance.

Pour l'heure, contemplant la faune exhibitionniste du snack à la mode, j'aperçus l'ex-douanier judoka racketteur. Je profitai de l'effet de surprise pour l'accoster. Je lui rappelai poliment, mais fermement, qu'il me devait de l'argent et qu'il serait bien avisé de me le rembourser, sans quoi, je m'adresserais à la gendarmerie. Les litiges d'argent se règlent toujours à la gendarmerie. C'est la seule autorité que l'on peut facilement saisir pour démêler les conflits entre particuliers. Les gendarmes n'ont en réalité que peu de pouvoirs, mais leur uniforme impressionne et ils parviennent souvent à convaincre les personnes indélicates. Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, il vint au rendez-vous que je lui avais fixé et il me restitua une partie de la somme due. J'ai naïvement poussé la témérité un peu trop loin en lui accordant un délai supplémentaire pour réunir les fonds manquants. Bien sûr, il ne s'est pas présenté au rendez-vous suivant.

L'argent est un enjeu dans la capitale. A tel point que la plupart des comptables des grandes entreprises chargés de distribuer le salaire des ouvriers n'hésitent pas à inventer des avances sur les rémunérations dues aux employés afin de les utiliser durant quelques semaines pour leur propre compte et faire ainsi fructifier chaque mois un joli pécule.

« Dites-moi Monsieur le trésorier en chef, je m'excuse, mais je crois qu'il manque de l'argent sur mon salaire, et je n'ai pas demandé d'avance ce mois-ci, s'étonne chaque mois un des nombreux salariés lésés de la société française de travaux publics qui termine un chantier près de notre maison.

— Oh ! C'est encore une erreur de l'ordinateur. Je suis désolé, je vais régulariser immédiatement votre bulletin de salaire », répond le comptable qui ne fait même plus l'effort de dissimuler son mensonge, et qui attendra que l'employé le relance à maintes reprises pour s'exécuter.

Les travailleurs n'ont pas d'autre choix que d'accepter cet état de fait s'ils veulent conserver leur emploi. Ils ne sont défendus ni par les syndicats, ni par le gouvernement. Alors, faute de mieux, ils rusent et réclament réellement de nombreuses avances sur leur rémunération pour être sûrs de toucher leur argent dans sa quasi-totalité en fin de mois.

L'utilisation de l'argent public est tout aussi extravagante. Lorsqu'un crédit est débloqué pour un projet, il est utilisé, après avoir subi quelques ponctions, pour combler une dette ou pour couvrir un autre projet dont les fonds ont aussi été engloutis pour couvrir un précédent programme toujours en attente de réalisation. La spirale est sans fin. Il est vrai que les pays étrangers ont le porte-monnaie largement ouvert lorsqu'il s'agit de financer des chantiers dont l'utilité échappe à tout le monde, sauf aux entrepreneurs chargés de les réaliser et qui se trouvent rarement être des entreprises locales.

Les petits commerçants de détail confondent le chiffre d'affaires et les bénéfices. Tant qu'il y a de l'argent dans la boîte, car la caisse enregistreuse susceptible de mettre un peu d'ordre dans la gestion des affaires est rarissime, tout va bien... Pour cette raison, rares sont ceux qui s'enrichissent. Le plus étonnant est qu'ils peuvent prêter de l'argent bien qu'ils n'en aient pas eux-mêmes. Ils n'hésitent pas à en demander à un bailleur de fonds, en l'occurrence le toubab.

J'entrais dans la catégorie des prêteurs potentiels, et j'étais de ce fait souvent sollicitée. Mais l'audace de certains était incroyable.

C'est ainsi qu'un jour je reçus la visite du dénommé Ibrahim Diallo, l'homme qui m'avait flouée lors de mes démarches de dédouanement à Dakar, accompagné d'une jeune femme. Ils étaient venus exprès de la capitale pour passer le week-end avec nous. Je ne les avais pas invités et ils imposaient leur présence mais je ne voulais pas déroger à la tradition africaine de l'hospitalité. J'ai attendu durant ces deux jours qu'Ibrahim évoque le but réel de sa visite, qui, on l'aura deviné, n'était pas de pure courtoisie. Il tergiversa longtemps, procédant par allusions grossières que je feignais de ne pas relever, avant de m'exposer enfin le détail de son affaire. Il avait besoin d'argent bien sûr pour régler les frais médicaux engagés pour soigner ses sœurs jumelles, dont j'ignorais jusque-là l'existence, atteintes d'une maladie inconnue, mais à ses dires gravissime. J'ai refusé poliment. Il me remercia, et cela ne le découragea pas pour autant, car il se déplaça quelques semaines plus tard pour me demander à nouveau de lui donner de l'argent, car cette fois, l'amie de cœur qu'il nous avait présentée devait subir une intervention. Je lui ai sèchement opposé une fin de non-recevoir, il me remercia néanmoins, et durant plusieurs mois il tenta régulièrement de m'apitoyer pour obtenir de l'argent. Le fait qu'il m'ait escroquée une première fois n'était manifestement pas une raison suffisante selon lui pour que je refuse de l'aider. Il imaginait sans doute que, dans ma grande mansuétude, je lui avais pardonné.

L'argent prêté est rarement remboursé. C'est une sorte de crédit ouvert. Celui qui est riche aujourd'hui aura peut-être besoin de liquidités demain et il trouvera sûrement à son tour un prêteur, peut-être même un ancien débiteur ' Les Sénégalais ont présent à l'esprit que la roue de la fortune tourne et qu'il ne faut pas présager de ce que sera le lendemain, c'est pourquoi la générosité et l'entraide financière sont une seconde nature. A Dakar, les besoins sont plus grands et les tentations fréquentes. La capitale regroupe l'essentiel des

fonctionnaires qui hypothèquent leur salaire d'un mois sur l'autre auprès de prêteurs sur gages qui pratiquent des taux d'usure allant jusqu'à cinquante pour cent à la veille d'une fête ou en fin de mois. En utilisant le système de crédit à la consommation qui se développe, les gens achètent du matériel ménager par exemple, puis ils le revendent immédiatement sur le marché parallèle pour obtenir de l'argent liquide, aussitôt dépensé, en oubliant les traites à venir. Parce que, paradoxe horripilant, malgré leur banqueroute permanente, il leur est impossible de ne pas dépenser des fortunes pour un baptême, un mariage ou la Tabasky. Certains disent que si l'argent dépensé pour la cérémonie de deuil avait été utilisé pour soigner le malade, il serait encore en vie.

Les créanciers prient pour le salut de leurs débiteurs afin qu'ils restent en bonne santé, qu'ils s'enrichissent et qu'enfin ils le remboursent ! Inch Allah ! Dieu y pourvoira.

Les femmes ont mis au point le système de la tontine pour ne pas en arriver à de telles extrémités. Elles se groupent à plusieurs et mettent en commun chaque jour, ou chaque semaine, la même somme d'argent. A chaque périodicité, l'une d'entre elles est tirée au sort et elle récupère la totalité de la somme qu'elle utilise comme bon lui semble. Elles font ainsi des économies forcées qui les aident lors de dépenses imprévues ou en vue d'un investissement. Le versement des tontines est souvent faible, un franc par jour, mais il permet de constituer, fait assez rare, une petite réserve à l'abri des convoitises.

Pour nous procurer de l'argent, nous avons commercialisé à la maison des articles de pêche. Nous vendions du fil, des hameçons, des leurres et des cannes que nous achetions dans un magasin de gros. Ce n'était pas vraiment une boutique et nos horaires d'ouverture étaient élastiques. Le client venait dès que le besoin s'en faisait sentir, à six heures du matin ou à vingt-deux heures. « Mam Tam ! ! Le pêcheur qui venait de casser sa ligne n'hésitait pas à crier depuis la plage bien que la

maison soit endormie. Il devait continuer à pêcher ! Il était sans argent et nous faisions crédit, plus ou moins longtemps, parfois à perte. Ce crédit à perpétuité lui permettait d'attraper du poisson et de nourrir sa famille. Nous faisons œuvre utile, mais nous ne gagnions pas notre vie de cette manière non plus.

Il m'est arrivé bien des fois de râler parce que Tamsir octroyait un nouveau crédit à un mauvais payeur. Sa réponse était « Il est dans le besoin, pas nous ». Un point pour lui. Mais à ce rythme-là, les rôles allaient s'inverser !

Alors, Tamsir étant pêcheur, nous avons décidé d'acheter une pirogue.

Pirogue se dit « *gal* » en ouolof ; ce mot serait à l'origine du nom du pays. Autrefois, la mer était tellement poissonneuse qu'il suffisait de parcourir quelques dizaines de brasses pour réaliser des pêches extraordinaires. La pagaie et la force des bras étaient les seuls moyens de propulsion de ces embarcations qui franchissaient à la verticale la barre de rouleaux. Elles ramenaient des filets pleins d'espèces différentes selon les saisons. Pendant longtemps les Sénégalais ont mangé les poissons dits nobles, les plus savoureux : le thiof, le mérrou, le capitaine, la daurade, la lotte, la sole. Le thon était méprisé et rejeté à l'eau. Les bénéfices de la pêche ont permis à bon nombre de Popenguinois de construire les premières maisons en dur. La pêche se pratiquait traditionnellement au filet ou à l'épervier, mais la canne et le moulinet ont fait leur apparition avec les touristes venus s'exercer à la pêche sportive. Le Sénégal est réputé pour les barracudas, les espadons, les capitaines, les poissons que recherchent les amateurs de pêche au gros. Bien rares sont les Sénégalais qui maîtrisent encore le jet du filet de la pêche dite à l'épervier.

Il faut avoir l'œil acéré de l'épervier, et non un sonar, pour repérer dans les vagues le banc de poissons qui se déplace, et lancer adroitement le filet plié, qui en se déployant sous l'effet du lest, emprisonnera les poissons comme dans un mouchoir.

Le pêcheur n'a plus qu'à tirer sur la corde qui le relie au filet pour fermer la nasse. Un seul Vieux de Popenguine pratique encore cette technique avec un succès relatif car le poisson se fait rare en bordure du rivage. Aujourd'hui les pirogues sont équipées de moteurs et elles sont obligées de parcourir plusieurs dizaines de miles vers le large pour trouver du poisson. Les génies de l'océan auraient-ils quitté les lieux ?

Cumba Cupam au cap de Naze protège le village, et chaque ville de la petite côte a son génie protecteur. Les génies se marient entre eux et ont des enfants. On raconte que le fils du génie de la Somone a épousé la fille de Cumba Cupam et qu'en guise de dot, des milliers de moules yoros se sont déversées sur le rivage de Popenguine. Mais avec l'urbanisation galopante et frénétique du littoral, les génies ont été chassés. Il n'est pas étonnant que la mer boude ses richesses. Pourtant, autrefois, les Vieux détenaient des secrets qui leur avaient été transmis par les génies de l'océan. Car un génie n'est pas avare de conseils ni de « miracles » si vous faites ce qu'il vous demande. Les génies sont réputés amateurs de lait et de sang. Pour s'attirer leurs bonnes grâces, un sacrifice lébou ¹ consiste à mélanger du lait avec du mil qui a été pilé par toutes les femmes du village. Ensuite, on organise une fête sur la plage. Chaque participant boit de ce breuvage avant d'en verser un peu dans la mer. Le lait est le liquide nourricier par excellence et son offrande doit garantir une pêche abondante. Le génie se manifeste dans les rêves de celui ou celle qu'il habite pour lui communiquer ses instructions. La personne visitée doit absolument en tenir compte sous peine de déclencher des maladies, ou pire encore. Mais les génies apparaissent aussi le jour.

Un homme réputé pour son savoir, entendons par là pour ses connaissances ésotériques, était parti pêcher avec ses compagnons, quand soudain une énorme tortue aux yeux d'homme fit surface et l'interpella. Tout le monde resta stupéfait, tandis que l'homme plongeait et se battait avec la tortue qui l'entraîna vers le fond. Elle demanda à l'homme de

la lâcher, mais il s'obstina et lui ordonna de le ramener à la surface. Il avait tenu tête au génie par son courage et sa bravoure. Depuis ce jour, l'homme rentre toujours avec une pirogue pleine à ras bord de poissons.

Les génies prennent des apparences variées, surgissant par exemple sous la forme d'un monstre marin, animal hybride mystérieux. Des pêcheurs racontent en avoir attrapé un, puis, terrorisés, ils l'ont relâché. Les génies s'adressent aux hommes qui détiennent des connaissances spéciales, avec qui ils rivalisent de savoir. Si l'homme gagne, le génie lui confiera un secret pour attirer le poisson ou calmer une tempête. Il n'y a pas si longtemps, les piroguiers rencontraient fréquemment des baleines. Ce cétacé impressionnant était leur hantise car, d'un seul coup de queue, il précipitait leur fragile esquif et tout l'équipage vers le fond. Des pêcheurs avaient appris des djinns les formules magiques pour l'éloigner. Il suffisait de jeter un caillou blanc dans l'eau en récitant les incantations sacrées pour que la baleine plonge à sa suite et passe son chemin. J'ai aperçu une fois depuis notre terrasse le jet de vapeur d'un de ces géants des mers, mais les baleines ont fui devant l'industrialisation de la pêche et il est rare de nos jours que les piroguiers aient à se mesurer au géant des mers.

L'océan est peuplé de créatures étranges que l'homme peut combattre s'il témoigne d'un grand courage. Il est aidé par les formules magiques, transmises par les forces de l'Autre Moitié du Monde. Les génies conseillent les hommes mais ils leur demandent en échange de se souvenir d'eux et d'organiser des libations en leur honneur.

Est-ce trop exiger de l'homme qu'il se souvienne qu'il existe plus grand que lui, et qu'il doit respecter ce qu'il ne connaît pas, ce qui est différent de lui ? Les secrets de la sagesse sont enseignés à l'homme humble et déterminé. Pour les esprits faibles, ces frayeurs entretenues à dessein sont une manière de conjurer le sort et d'entretenir l'humilité qui bride certains abus.

Le grand-père de Tamsir connaissait si bien la mer qu'il était le seul à pouvoir discerner depuis le rivage de quelle espèce de poissons les bancs qu'il apercevait étaient constitués. Il savait d'un seul coup d'œil si le banc venait vers la côte ou s'il s'en éloignait. J'ai entendu dire qu'il était capable de les attirer dans ses filets en faisant un « travail » spécial dans l'eau. Malheureusement il est mort sans transmettre son secret. Mais d'aucuns chuchotent que Tamsir, peut-être... Des histoires comme celle-ci se perpétuent pour faire rêver les pêcheurs en mal de poissons. Ils continuent à parer leurs pirogues d'une multitude de gris-gris confectionnés par les hommes qui détiennent le savoir de la mer. Il n'est pas question d'embarquer sans ces amulettes.

Il n'existe pas de concessionnaires revendeurs de pirogues. Pour en acheter une, il faut la faire construire, et cela prend du temps. Il faut d'abord un arbre. Nous avons acheté un tronc sur pied parce que c'était moins cher. Il a fallu attendre qu'il soit abattu, puis transporté. Ces opérations avaient été rendues impossibles à cause des pluies de l'hivernage qui transforment la Casamance en marécage. Plusieurs mois plus tard, un autre grand-père de Tamsir, spécialiste de ce type de fabrications, creusa le tronc à la main. La flottaison et la résistance de la pirogue dépendent de la qualité du tronc qui en est l'ossature, et son équilibre de celle du travail de creusage. Les dimensions du tronc déterminent celles de la pirogue, et donc sa capacité à embarquer du poisson. La nôtre est de dimension moyenne et prend à son bord quatre hommes. Elle peut charger six cents kilos de poisson au maximum.

Certaines grandes pirogues hauturières emportent à leur bord plus de vingt-cinq personnes et transportent plusieurs tonnes de poisson. Malgré des dimensions impressionnantes, elles restent des embarcations précaires et sans aucun confort. Elles partent plusieurs jours en haute mer. Les hommes dorment à la belle étoile sur des planches fixées sur un ou deux niveaux le long de la coque. Le confort est celui d'une

barque de pêche utilisée sur les étangs, mais battue par les vagues puissantes de l'océan.

Nous avons acheté les planches nécessaires pour fabriquer les bords de la pirogue qui ont été assemblées avec de grosses pointes. Le calfeutrage qui assure l'étanchéité a été fait avec du goudron. Pour équilibrer l'embarcation, les hommes ont rempli des sacs de sable, puis ont fixé un gros caillou au bout d'une corde en guise d'ancre. Ce travail s'est fait sur la plage avec la participation des spécialistes du village venus apporter leur concours. En contrepartie, nous avons offert le thé chaque jour. Il ne restait plus qu'à la peindre. La nôtre est vert et blanc, mais les pirogues sont souvent décorées de couleurs gaies agrémentées de très jolis dessins. Nous lui avons donné mon prénom. Ce talisman ne suffisant pas, elle a bien sûr été parée des traditionnels gris-gris. Ayant suivi les étapes de la construction, je comprenais mieux la nécessité de mettre le sort de notre côté et de nous attirer la clémence de la mer. Le jour de sa mise à l'eau n'a pas été choisi au hasard mais en fonction de la conjonction de différents facteurs assurant sa protection, dont j'ignore les détails. Je n'étais pas toujours mise dans le secret des dieux. Etant toubab, j'étais taxée de scepticisme aigu, et il était donc inutile, selon eux, de perdre du temps à m'expliquer des choses que, de toute façon, je ne comprendrais pas. Je m'insurgeais parfois contre ce manque de confiance à mon égard. J'étais sceptique certes, mais pas obtuse ! Ces croyances faisaient désormais partie de mon quotidien et j'avais envie de comprendre. Bien sûr, mon esprit pragmatique freinait devant l'irrationnel ou ce qui m'apparaissait comme tel, mais je savais intuitivement que ces hommes et ces femmes n'étaient pas aveuglés et endormis par une magie destinée à leur faire supporter le poids de l'incertitude du monde et la terrible peur de l'inconnu, tapie au fond de chacun de nous. Cette magie procède d'un autre rapport au monde et à la nature, d'une certaine sagesse. Ils sont en profonde harmonie avec ce qui les entoure parce qu'ils en prennent conscience. Ils sont respectueux de ce dont ils ont la charge. Mariettou verse toujours quelques gouttes de lait sur

le sol avant d'en boire. La terre nourricière doit aussi être nourrie.

Où est la part de superstition ? C'est difficile à dire, mais ce qui m'a frappée, c'est l'aisance naturelle avec laquelle les Popenguinois se meuvent dans la vie. J'envie leur simplicité et leur spontanéité. Ils ne sont pas naïfs, ni stupides. Ils sont heureux, souvent. Ils illustrent justement la parole de la Bible : « Heureux les simples en esprit, le royaume des cieux leur appartient. »

Le prix élevé demandé pour confectionner les amulettes destinées à la pirogue m'avait déroutée. Il me semblait plus judicieux et plus rentable d'investir cet argent dans l'achat de matériel de pêche. Mais aucune discussion rationnelle et logique ne vint à bout de la détermination de Tamsir. Sans cela, nous ne trouverions pas d'équipage assez fou pour embarquer sur un rafirot ainsi exposé aux malédictions de la mer. Soit. Après la maison, la pirogue.

La première pêche avait été prometteuse. A l'arrivée de la pirogue, plusieurs paires de bras vinrent aider l'équipage à la tirer hors de l'eau. Ils glissèrent des rondins de palmier sous la coque pour la faire rouler et avancer dans un mouvement de bascule avant-arrière jusqu'en haut de la plage où elle serait à l'abri de la marée. « *Ho ! lié !* » Le capitaine donna la cadence de chaque effort : « *ho !* », on lève, « *lié !* », on pousse. Soudain vingt ou trente personnes se rassemblèrent autour de la *Marielle-Véronique*. Les hommes commentaient la prise. Les femmes attendaient avec des bassines. Elles venaient acheter le poisson qu'elles revendraient au village. Les enfants piaillaient en courant dans tous les sens. Tamsir distribua du poisson à ceux qui avaient aidé à remonter la pirogue et donna aux enfants les petites prises sans intérêt. Les gamins s'empressèrent de rassembler quelques brindilles pour faire un feu et griller leur trésor. Un frère tria les poissons selon les espèces. La discussion s'engagea sur le prix. Elle était

véhémente, mais jamais agressive. Les femmes criaient: « Mais tu veux nous tuer avec un prix pareil ! »

Le but est que chacun puisse faire un bénéfice. La marge de manœuvre est des plus restreintes car tous gardent présent à l'esprit que les ménagères ont peu d'argent. Leur pouvoir d'achat est faible, mais cela ne justifie pas qu'elles soient privées du minimum. Bien sûr, certains poissons se négocient plus cher, mais au final le gain est mince. Les pêcheurs partent à l'aube et ils ne reviennent qu'à la tombée de la nuit. Leurs journées sont exténuantes. Ils travaillent au soleil, sans protection aucune, sur une embarcation sommaire, pour gagner seulement de quoi manger et repartir le lendemain. Manger, oui. Gagner de l'argent, non. La vente de la pêche aux femmes avait tout au plus permis de couvrir les frais d'essence du moteur et de subvenir aux besoins alimentaires de notre famille pour la journée.

Du reste, par deux fois, j'ai chargé la bassine de poisson sur ma tête et j'ai arpenté les rues du village pour le vendre. Nous ne pouvions pas le stocker, et il fallait écouler notre marchandise au plus vite au risque de la perdre, ce qui était inimaginable pour moi. Les efforts déployés par Tamsir ne pouvaient pas être vains. L'effet de surprise fut total quand j'ai pénétré pour la première fois dans une concession en proposant mon poisson. Les femmes riaient en tapant dans leurs mains, et je sais que l'anecdote alimenta longtemps leurs conversations. Mais plus rien ne les étonnait de la part de la toubab.

Nous étions loin des grandes villes dont le commerce du poisson s'est organisé au profit des mareyeurs qui disposent du matériel de réfrigération et de conservation. Ils contrôlent les circuits de distribution, et acheminent en un temps record les produits de la pêche à Dakar. Ils achètent le produit aux piroguiers dont le prix a été fixé à l'avance. Les poissons sont aussitôt conditionnés dans des unités implantées près de l'aéroport et expédiés en Europe par cargo aérien le jour même. Les marchés journaliers de Dakar sont approvisionnés de la même manière. Les prix sont alors multipliés par trois ou

quatre. Les pêcheurs sont les plus lésés. Ils parcourent des distances de plus en plus grandes, encourant des risques toujours plus élevés, pour trouver du poisson. Les frais d'essence augmentent tandis que leurs gains sont minces et variables. Car, paradoxalement, la rareté du produit n'induit pas sa cherté. Beaucoup de petits pêcheurs sont prêts à sacrifier le prix du fruit de leur travail pour survivre. Les groupements qui se mettent en place n'ont pas suffisamment de poids pour influencer cette masse d'indépendants isolés qui vivent au jour le jour. Ils sont livrés à eux-mêmes et à la voracité des intermédiaires qui ne font d'eux qu'une bouchée. Ils provoquent des fluctuations de prix dont ils sont les premières victimes. Mais ils doivent absolument écouler leur production, à n'importe quel prix, pour pouvoir payer les frais du lendemain et repartir en mer, espérant la pêche miraculeuse qui les sortira temporairement de cet engrenage infernal. Ce sont ces mêmes intermédiaires qui bien souvent leur ont avancé l'argent pour acheter un moteur ou réparer des filets. Ils les encouragent à s'endetter pour mieux les contrôler ensuite.

Aux alentours du mois d'octobre, les pirogues partent pour plusieurs mois en campagne, au sud du pays, au large de la Gambie et de la Guinée. Ils laissent leur famille au village et s'installent dans des campements de huttes de paille extrêmement rudimentaires. Leur journée débute à cinq heures du matin pour un premier départ. Ils passent l'après-midi à réparer les filets en commentant la pêche du jour autour du traditionnel thé. Puis, ils relèvent les filets vers dix-sept heures et rentrent à la nuit tombée, exténués. Les paillasses occupent tout l'espace disponible de la case. Elles sont aussi souples qu'un sac de noix et les insectes parasites y trouvent tout à la fois un logement et un garde-manger délectable.

Les incendies sont fréquents et se propagent rapidement. Les cases sont serrées les unes contre les autres et le combustible ne manque pas. Les bouteilles de gaz ainsi que les

réservoirs d'essence qui s'alignent le long des cases préparent des feux d'artifice tragiques. Parfois les campements sont la proie non plus des flammes, mais des inondations qui détrempent tout ou qui emportent cases et pirogues sur leur passage. Chaque année nous déplorons des naufrages et des noyades. La prise de risques est immense car la campagne ne dure que quelques mois et il faut engranger le plus d'argent possible, si toutefois le paludisme vous épargne et ne vient pas compromettre votre saison.

Le statut des piroguiers travaillant pour des chalutiers étrangers est encore plus précaire. Les marins étrangers qui se tiennent dans les eaux internationales, et qui connaissent mal les eaux sénégalaises, embauchent des équipes de pêcheurs avec leur propre pirogue. Ils négocient avant le départ le prix global de la pêche, quel que soit le résultat de celle-ci, puis ils les déposent en chalutier sur la zone que les pêcheurs sénégalais ont choisie. Le chalut vient les récupérer quelques heures plus tard, une fois le travail terminé, en hissant simultanément hommes et pirogue à bord. Mais il arrive parfois que ledit chalutier en situation irrégulière, surpris par les garde-côtes, abandonne les piroguiers au milieu de l'océan, sans ravitaillement, et qu'il prenne la fuite. Les piroguiers n'ont plus qu'à se débrouiller pour rentrer, s'ils disposent toutefois de suffisamment de carburant et si le temps est clément. L'instauration de cette nouvelle forme de pêche aux rendements accrus a déjà fait de nombreuses victimes et les conditions exactes de leur disparition sont passées sous silence.

Les citadins n'ont pas idée des souffrances endurées par les pêcheurs pour approvisionner leur tiep bou dien. Les cours du poisson sont maintenus volontairement bas. Les citadins sont facilement mécontents dans les périodes difficiles et ils constituent un potentiel électoral des plus importants que les hommes politiques veulent se concilier. Une hausse des prix du poisson est très mal perçue en période électorale. En revanche, les pêcheurs désorganisés et éparpillés ne

représentent pas une menace. La grogne des villages côtiers s'entend moins que celle des villes.

Nous mangions donc du poisson frais chaque jour, ce qui était excellent pour notre santé, mais nous n'espérions plus faire des profits. Ici, l'argent circule et il ne s'accumule que rarement, car profiter signifie jouir et non pas exploiter ou spéculer. C'est un instrument d'échange et rien d'autre. La majorité de la population du pays, rurale, n'attribue pas pour l'instant à l'argent le pouvoir qu'on lui confère en Occident. En Afrique, l'homme qui force le respect n'est pas celui qui possède, mais le Sage. Cela dit, le Sage peut être riche, mais sa fortune est à la disposition d'un projet qui dépasse la seule transformation de la condition matérielle de ceux qui le sollicitent.

¹ Groupe ethnique vivant sur la côte

L'emploi manque à Popenguine. Il n'y a ni secteur tertiaire ni industrie, et l'agriculture n'occupe plus tous les bras. En quelques années, le rendement sur une même parcelle est passé de trois récoltes à une seule, parfois bien maigrichonne. Mais le travail des champs, outre le fait de nourrir la population, confère un statut. Ce sont les nobles, les non-castés, qui cultivent la terre. Quand une famille décidait de fonder son village, soit par esprit aventureux, soit à la suite d'une querelle, le chef de famille mettait le feu à l'emplacement qu'il avait choisi et tout l'espace calciné devenait son territoire. Par la suite, il accordait des terres à d'autres familles désireuses de s'installer. Ces familles étaient uniquement locataires de la terre. Le village restait propriétaire. La propriété de la terre ne se transmettait pas, seul l'usufruit de celle-ci passait dans l'héritage. Histoire de montrer que l'on ne peut pas s'instaurer propriétaire de ce qui ne nous appartient pas. La superficie de départ restait intacte et n'était jamais morcelée.

Le père de Tamsir possède plusieurs champs de bonne terre à deux kilomètres du village. Avec ses fils, il cultive le mil et l'arachide. Le travail des champs a toujours obéi à des règles. Personne ne décide de son propre chef de commencer les semences. Il faut consulter l'imam, les Vieux ou les augures. Celui qui transgresse cette coutume s'expose à des sanctions pouvant aller jusqu'à la destruction de sa récolte car le contrevenant a compromis par sa désobéissance l'appui des forces surnaturelles qui favorisent notamment la pluie.

La culture de l'arachide était naguère le fer de lance de la production agricole du Sénégal, mais l'huile d'arachide est supplantée par d'autres types de matières grasses et sa culture ne fait plus recette. Les Vieux continuent de la cultiver pour leur consommation personnelle. Toute la famille participe aux travaux. Les hommes creusent les trous dans lesquels les femmes mettent une à une les graines contenues dans une

calebasse portée par les enfants. Lesquels ont pour mission de chasser les singes, les écureuils et les rats qui viennent s'approvisionner de cette manne inespérée. Le lance-pierres est une arme efficace. Et si l'animal est attrapé, il est mangé grillé. Si les enfants sont patients, ils emmènent leur proie sur la plage pour préparer un bon ragoût. Ils vont chiper dans les boutiques les ingrédients indispensables tels que des oignons et de huile. Pendant que l'un d'entre eux occupe le boutiquier, les autres, munis de longs bâtons avec des crochets, attrapent ce qui leur est nécessaire sur les étagères. La préparation de leur festin demande adresse, roublardise et un zeste de courage pour braver la légitime colère des marchands.

La culture du mil est plus rapide. Il reste la base de l'alimentation à N'Diayen, mais les jeunes de la famille préfèrent le riz, et ils n'ont plus envie d'aller aux champs. Le Vieux y va seul de plus en plus souvent. Pour préparer le mafé, le plat préféré de Tamsir, je me ravitaillais en mil, déjà pilé et roulé, auprès des femmes qui en faisaient commerce dans le village. Avant, il aurait été sacrilège de vendre du mil. Je n'avais ni le savoir-faire, ni la patience des femmes qui pilent dans le mortier — image traditionnelle de l'Afrique. Le mortier est creusé d'une seule pièce dans un tronc de calcédrat. Ils peuvent peser plusieurs dizaines de kilos. Le pilon, très lourd manche de bois, écrase toute la tige pour réduire les graines en farine qu'elles vannent. Puis elles la roulent à la main avec de l'eau salée dans de grandes calebasses pour obtenir les graines de couscous. Le pilon est lourd et il faut lever les bras haut au-dessus de la tête pour qu'il s'abatte de tout son poids et écrase les graines. Cette corvée est fastidieuse. Les femmes portent bien souvent leur bébé sur le dos. Pour alléger leur tâche, elles se mettent par deux et pilent en cadence, alternativement. Les fillettes commencent très tôt cette corvée, et elles ont instauré une sorte de jeu pour rendre la tâche plus distrayante. Elles lancent le pilon en l'air et elles tapent plusieurs fois dans leurs mains avant qu'elles ne le rattrapent pour l'abattre. Elles se défient pour savoir qui sera celle qui lancera le pilon suffisamment haut pour battre dans les mains un nombre de fois record.

Le moulin à mil, mécanique et payant, a fait son entrée au village, mais on entend toujours le bruit des pilons dans le mortier. Faire moudre son mil n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Peu nombreux sont les enfants dorénavant qui maîtrisent le lance-pierres et la fabrication des pièges, peu nombreux également ceux qui accompagnent leurs pères aux champs.

Avant la grande sécheresse des années soixante-dix, la nature offrait en abondance cultures et troupeaux, poisson et travail. Il n'y avait pas à se préoccuper du lendemain. Seules les céréales étaient stockées, davantage par surproduction que par nécessité de constituer des réserves. Soudain, en trente ans, les grands bouleversements climatiques ont remis en cause l'existence vécue au jour le jour, sans système d'épargne, ni assurance en tous genres, sans crainte du lendemain. L'insécurité liée aux moissons aléatoires n'avait pas induit de nouveaux comportements de prévision et de protection parce que le phénomène n'était pas nouveau. L'existence a toujours généré des fluctuations, des incertitudes, des contretemps et des coups du sort. Le climat n'a pas toujours été serein ni l'avenir radieux. Mais il était alors encore possible de composer avec les difficultés et les aléas climatiques. L'esprit et le corps y étaient préparés. Cependant, après les décolonisations, les marchés ont reçu de nouveaux produits de consommation importés. L'achat de ces marchandises a imposé aux familles une demande croissante de liquidités qui jusque-là étaient utilisées pour les produits de première nécessité. Le superflu a mis en péril l'équilibre précaire de leur budget.

Les jeunes gens adoptent de nouvelles habitudes alimentaires et vestimentaires bien plus onéreuses. Ils n'ont plus envie de s'encombrer des rites de leurs ancêtres que les Vieux peinent à leur transmettre. Les enfants quittent la concession, vivier irremplaçable de la transmission, attirés par les nouvelles technologies de diffusion en masse des cultures étrangères, auxquelles ils ne comprennent rien. Les jeunes

Africains n'ont pas eu le temps de porter un regard critique, de prendre un recul suffisant pour jauger l'intérêt de ce remue-ménage. L'argent et la culture « du paraître pour être » tiennent désormais le haut du pavé et semblent être les seuls moyens de réalisation personnelle dont ils disposent.

Devant leurs épouses devenues querelleuses et exigeantes, les maris inactifs préfèrent s'éloigner de la maison et retrouver leurs compagnons d'infortune, autour du thé, où ils maugréent contre les décisions des gouvernements, la décomposition de la structure familiale et leur inactivité responsable de tous les problèmes.

Le rituel du thé est devenu une institution pour tous les chômeurs. Il aide à tuer le temps. Il dure deux ou trois heures, et accompagne agréablement la discussion.

Une personne du groupe se charge de le préparer. Elle allume un petit brasero et met à bouillir une minuscule théière contenant de l'eau, du thé en vrac et beaucoup de sucre. On prélève un peu de liquide avec un petit verre à thé que l'on transvase dans un autre verre en levant très haut la main pour faire de la mousse. On répète l'opération aussi longtemps qu'il est nécessaire pour former jusqu'à la moitié du verre une collerette de mousse. Puis on remplit un autre verre que l'on va vider dans un second, plusieurs fois de suite, pour le refroidir. Ainsi, on offre un verre de thé tiédi portant collerette décorative. On utilise deux ou trois verres, moins que de participants, et il faut renouveler l'opération pour chaque membre présent, en rinçant les verres entre chaque tournée. Dans le mélange bouillonnant, on rajoute un peu de thé et beaucoup de sucre. Et on recommence à faire des collerettes, à faire circuler les verres, à palabrer.

La troisième fois, on rajoute très peu de thé et du sucre. Beaucoup, beaucoup de sucre. Le mélange est tellement sirupeux qu'il ressemble à du confit de thé. Il colle les doigts

au verre et la langue au palais. On dit que le premier verre est amer comme la mort, le deuxième doux comme la vie, et le troisième sucré comme l'amour.

Bientôt il est l'heure de regagner ses pénates et les difficultés conjugales. Souvent, après le repas du soir, les hommes repartiront boire du thé. Ou de l'alcool. Pour cela, pas de rituel. Mais en pays musulman, mieux vaut se soustraire aux regards. Les quelques petits débits de boisson de Popenguin se cachent derrière de hautes palissades de roseaux.

Les pères de famille ont conscience que leur exemple n'est guère motivant, mais ils se découragent devant le peu de solutions qui s'offrent à eux. La nouvelle société de consommation demande toujours plus de liquidités qu'aucun travail ne peut leur fournir. Et pourtant, ils ne manquent ni de bonne volonté ni de courage.

La débrouillardise en sauve quelques-uns. Ils fabriquent des ustensiles de cuisine tels que des louches ou des écumoirs à partir de métal récupéré sur des boîtes de conserve. En aplatissant ces boîtes et en les soudant entre elles, ils fabriquent des petites valises. Les plus doués en tirent des jouets qu'ils vendent aux touristes. Babacar fait le tour des concessions pour récupérer les bouteilles en plastique ou en verre, ainsi que toutes sortes de contenants alimentaires pour les revendre. Ils seront remplis d'huile de palme venue en vrac de la Casamance, ou d'arachides grillées, ou encore de boissons préparées par les femmes avec du bissap ou du bouy. Il existe toutes sortes de petits métiers. Du traditionnel cireur de souliers au porteur, en passant par les démarcheurs en tous genres et vendeurs au détail de bonbons, de cigarettes, de noix de kola, de mouchoirs, de bâtons spéciaux pour se curer les dents, d'eau en sachets plastique, de chargeurs de portables, d'étuis à lunettes, de ventilateurs miniatures, de batteries de

casserolles, d'outillage, d'images pieuses... Les vendeurs circulent chargés comme des mulets dans les rues encombrées des villes où ils slaloment entre les voitures à l'arrêt en vantant leur marchandise. Si la transaction est en bonne voie et que le feu passe au vert, le camelot trotte à côté de la voiture tout en négociant le prix. Il ne veut pas perdre le client qui, soit de guerre lasse, soit pour tuer le temps dans les embouteillages, a engagé la discussion. Ils ne se soucient pas de leur sécurité. L'essentiel est d'obtenir quelques CFA. Leurs journées sont éreintantes. Ils restent des heures sous le soleil, alourdis par leur marchandise, et parcourent des kilomètres.

Les enfants de la capitale ne manquent pas d'imagination pour gagner de l'argent. Ils s'arrogent des places de parking qu'ils indiquent aux automobilistes à grand renfort de moulinets de bras ou parfois avec un sifflet. Une fois que la personne s'est garée, ils lui proposent d'astiquer sa voiture. Ils sont munis d'un seau, contenant une eau déjà sale, et d'un chiffon. Bien souvent, à la fin de leur intervention, la poussière de la carrosserie mélangée au peu d'eau utilisée dessine de grandes arabesques décoratives sur le véhicule. Mais les enfants ne cessent de l'astiquer, toujours au même endroit, jusqu'à ce que l'automobiliste regagne sa voiture et constate que l'enfant est toujours en plein travail. Quand le propriétaire de la voiture refuse le service d'entretien, l'enfant propose alors de veiller scrupuleusement sur son bien pour éviter les vols, mais aussi pour interpellier les conducteurs indélicats qui fileraient sans laisser d'adresse en cas de froissement de tôle. Ce qui n'est pas rare vu la façon dont la plupart des Sénégalais conduisent ! Il faut dire que le permis de conduire s'achète aussi facilement qu'il s'obtient lors de l'épreuve réglementaire qui consiste en une marche arrière, un demi-tour et quelques centaines de mètres parcourus sur une ligne droite.

Les enfants dans les villages offrent également leurs services pour garder une voiture qui tombe en panne au milieu de la route. Le propriétaire ne prend pas le risque

d'abandonner sa voiture au pillage tandis qu'il part trouver une solution de dépannage, et il la confie à un gardien susceptible de passer la nuit à l'intérieur s'il le faut. Que ce soit en ville ou à la campagne, si les enfants n'ont pas su convaincre les propriétaires des voitures de leur faire confiance, certains les détériorent eux-mêmes, justifiant ainsi la nécessité de faire appel à eux. Une ruse consiste à boucher le pot d'échappement avec des chiffons, ce qui empêche le démarrage de la voiture. Les enfants se mettent alors d'accord avec un garagiste pour que celui-ci vienne dépanner. Pendant que le garagiste cherche la panne imaginaire, les enfants retirent discrètement les chiffons puis ils partagent le prix de la réparation avec le garagiste. Les enfants exploitent toutes les possibilités pour contribuer aux recettes de la famille. Ils parcourent les marchés avec un carton sur la tête et se proposent pour porter les commissions des femmes. Leurs gains sont maigres, mais cela vaut mieux que rien.

Le tourisme a engendré une large gamme de petites activités de service qui ne sont pas toutes honnêtes. Les guides par exemple, qui vous invitent à découvrir la région qu'ils ne connaissent pas forcément eux-mêmes. Ce n'est pas un problème car ils maîtrisent l'art de l'improvisation. Ils trouveront toujours un habitant sur place qui les tuyautera moyennant des royalties. Il existe des rabatteurs de tout poil, les bana-banas ou baolbaol (du nom d'une région du Sénégal dont sont issus majoritairement les commerçants les plus doués), qui vendraient de l'air en conserve. Ils n'ont pas leur pareil pour vous faire miroiter l'affaire la plus mirobolante du Sénégal au prix le plus extraordinaire qui soit. Ils connaissent parfaitement leur ville et vous pouvez leur demander n'importe quel article introuvable. Eux, ils le trouvent... ou ils le fabriquent en un temps record.

Un jour à Dakar près des échoppes qui proposent des souvenirs, un bana-bana a vendu à un touriste un margouillat, gros lézard aux couleurs chatoyantes, qui se dorait au soleil sur un mur. Quand le touriste, qui venait de payer une belle

somme pour ce magnifique spécimen, demanda à récupérer son nouvel ami, le vendeur lui dit de le prendre lui-même puisqu'il lui appartenait. Le margouillat s'échappa et poursuivit son chemin le long du mur, tandis que le touriste dépité s'apercevait que le vendeur s'était sauvé et l'avait planté là.

Ils baragouinent plusieurs langues apprises sur le tas pour mener à bien leur entreprise de séduction. Ils sont parfois un peu « collants » et à Dakar particulièrement virulents. Ils acceptent difficilement d'être rabroués par des touristes que leur ténacité excèdent. Cela aboutit à des remarques du style : « Tu es raciste ? Tu ne veux pas parler amicalement avec un Noir ? »

Dès qu'un bana-bana repère un touriste fraîchement débarqué, encore très blanc de peau, il le suit de loin pour savoir ce qui est susceptible de l'intéresser en fonction des endroits où il s'arrête et de la nature des marchandises qu'il regarde. Puis il aborde le client, démarche dégingandée, sourire épanoui, dégaine rasta, l'air de rien mais prêt à tout. Il est bien rare que vous en réchappiez sans un petit achat.

Les femmes se réservent l'alimentaire. Elles achètent des fruits et légumes sur les marchés de gros qu'elles revendent dans les villages ou sur les marchés de détail. Elles empruntent les transports en commun pour couvrir de grandes distances entre le lieu de production et le lieu de distribution. Elles transportent leurs marchandises dans des bassines et des seaux de plastique recouverts de tissus bariolés. Aux haltes habituelles, les femmes en boubous multicolores hurlent leurs ordres aux assistants du chauffeur pour décharger des dizaines de bassines aux couleurs vives dont elles seules sont en mesure d'identifier le propriétaire. Les tissus de protection servent de repères. Mais il est fréquent d'assister à une altercation et l'événement alimente en commentaires le reste du voyage.

Les femmes s'approvisionnent en arachides crues qu'elles grillent dans un petit brasero. Elles mélangent les coques avec du sable pour éviter de brûler les graines, puis elles les décortiquent, les salent, et les mettent dans de petits sachets qu'elles vendent vingt-cinq CFA. D'autres confectionnent des beignets ou des sandwichs. Elles ont une place attitrée dans la rue, mais leur activité n'est soumise à aucun contrôle, ni à aucune taxe. Elles doivent simplement se rendre une fois par an au service d'hygiène pour dépister une éventuelle tuberculose, et faire un contrôle succinct de leur état de santé.

Chacun se débrouille comme il peut et l'absence de législation stricte favorise l'initiative et la libre entreprise. N'importe qui peut s'improviser commerçant et trouver les moyens de gagner sa vie. Ces petits métiers débouchent parfois sur de véritables créations d'entreprises, stables et durables. Certains ont débuté comme vendeur à la sauvette. Puis ils se sont constitué une clientèle fixe et sont devenus des petits grossistes approvisionnant un réseau de petits revendeurs qu'ils prennent sous leur protection. De petits grossistes, ils deviennent grossistes à part entière, et installent à leur tour leurs protégés en tant que petits grossistes qui se constituent un aréopage de vendeurs à la sauvette. De fil en aiguille, et en quelques années, la base de la pyramide faite de revendeurs permet d'approvisionner une grande quantité de boutiques de détail et une multitude de vendeurs de rue. C'est le nombre qui fait la force et l'apport permanent de nouveaux clients amenés par l'accroissement du nombre de revendeurs. Pour progresser, il est indispensable de constituer sa propre équipe de vendeurs et de la soutenir. Ce sont essentiellement les mourides qui ont développé ce système.

Les mourides sont des musulmans dont le chef spirituel était cheikh Amadou Bamba, un homme venu au Sénégal au XIX^e siècle et qui créa sa propre confrérie. On trouve le portrait d'Amadou Bamba dans quasiment toutes les boutiques de Dakar. Sa bouche est cachée par un pan du turban qu'il porte

sur la tête. Certains disent qu'il avait adopté cette coutume propre à la Mauritanie qu'il avait traversée, où les hommes utilisent le turban pour se protéger des vents de sable. Selon la rumeur colportée par d'autres, ce serait un djinn à la bouche tordue qui serait revenu d'exil, et non pas Amadou Bamba, et il se cacherait ainsi pour n'être pas démasqué. Cet homme, considéré comme un saint par les Sénégalais, a été exilé vingt ans au Gabon par les administrateurs français qui craignaient son influence. Il a eu le temps d'écrire de nombreux livres consacrés à la traduction et à l'exégèse du Coran. La légende raconte qu'il avait des pouvoirs mystiques puissants mais qu'il répugnait à en faire usage. Un jour, l'encre noire qu'il utilisait pour rédiger ses ouvrages se renversa sur le sol de sa prison et coula dans la terre. Elle serait à l'origine du pétrole qui aurait dû assurer la richesse du pays, si les compagnies pétrolières étrangères n'avaient pas fait main basse sur ce trésor.

Cette branche de l'islam prône les vertus du travail et de l'entraide dont dépend le salut du pratiquant. Le mouridisme est typiquement sénégalais et les vendeurs de souvenirs d'Afrique qui arpentent les plages de France l'été, ou ceux qui investissent les sites touristiques français, proposant des tours Eiffel en plastique ou des posters des châteaux de la Loire, en sont issus. Le mouvement baïfal est une branche du mouridisme. Ces hommes sont des mystiques mendiants habillés de patchwork, portant un gourdin de mortification à la ceinture, qui sillonnent le pays à pied en chantant à tue-tête. Pour récolter des fonds, ils secouent en permanence un bol contenant des pièces de monnaie qui s'entrechoquent rythmant leurs psalmodes. Ils sont connus pour user du cannabis. Leur activité au sein du mouvement est brève, une sorte de parenthèse initiatique, et la plupart d'entre eux reprennent par la suite le cours normal de leur vie, tout en restant baïfal, fidèle au mouridisme.

16.

Un jour, je suis passée à la petite maternité pour saluer les sages-femmes que je connaissais. Elles sont secondées par les matrones, Vieilles Mamans qui ont mis au monde la moitié du village et pour qui une naissance est un miracle sans cesse renouvelé.

Dans la petite salle occupée par cinq lits, il y avait, parmi d'autres femmes dont le travail était déjà commencé, une jeune accouchée avec un paquet de tissu posé près d'elle. C'était son fils, un prématuré de sept mois qui tétait dans le vide, les yeux clos. Il pesait à peine un kilo, avait une épaisse chevelure noire et ressemblait à un chat écorché. La maman jeune mère de six enfants, n'avait pas de lait pour le nourrir. La sage-femme m'expliqua :

«Elle ne se nourrit que de riz cuit à l'eau, et elle dit qu'elle n'a pas faim.

— Je vais lui apporter des plats avec de la viande, elle mangera et elle reprendra des forces. En attendant, je vais aller à la pharmacie pour acheter du lait en poudre », avais-je décrété.

Je passais chaque jour et je constatais avec joie que la maman me rendait les assiettes vides et que son bébé était toujours vivant.

Le bébé semblait bien se porter et il s'accrochait à la vie. Il était toujours emballé dans une superposition de couches de tissus qui lui servait de couveuse. Après quatre jours, le bébé eut une éruption de boutons que l'on soigna avec des antibiotiques. La maman avait enfin du lait et le bébé tétait goulûment. Au cinquième jour, la femme demanda à quitter le dispensaire. C'était de la folie pour la survie du bébé. Elle expliqua que son mari le lui ordonnait. J'ai demandé à Tamsir d'aller trouver le mari inconscient et de le ramener à la raison. Je m'étais attachée au bébé. Je pestais contre ces hommes barbares qui privilégiaient leur intérêt égoïste et ne faisaient

pas cas de leur femme, écrasée par les tâches ménagères. Cette femme était peule. Ce sont des bergers qui vivent de leur troupeau. Je l'imaginais tremblante de crainte sous l'autorité de son mari, obligée de traire les chèvres, à peine relevée de son accouchement. En fin de compte, c'était elle qui souhaitait rentrer chez elle, malgré les risques auxquels elle exposait son nouveau-né. Je lui ai dit :

« Ton fils est le frère de notre propre enfant, il ne manquera de rien. Tu dois le soigner correctement. »

Elle quitta néanmoins la maternité et, dix jours plus tard, l'enfant mourut de fièvre. Elle n'avait pas pris la peine de l'emmener à la consultation pédiatrique.

Devrais-je dire qu'elle l'a laissé mourir ? C'était la seule solution qu'elle avait trouvée pour soulager le poids de sa propre existence. Comment comprendre cette femme sans la juger ? Que savais-je de sa vie avant mon intervention ? Et d'ailleurs, quelles avaient été les motivations de mon immixtion ? La pitié, la charité, ou la compassion ? Le souci de faire juste et bien, ou l'impossibilité viscérale d'accepter une situation, par essence insupportable, parce qu'elle me faisait éprouver la peur, celle de la mort, que suscitait mon impuissance ?

Une autre fois, j'ai rendu visite au prier de la communauté Saint-Jean où j'ai rencontré un toubab qui attendait la venue du père. Il avait l'air irrité. Toujours curieuse de partager quelques réflexions avec les toubabs, je me suis présentée et lui ai demandé s'il était satisfait de son séjour au Sénégal. J'ai appris qu'il était hébergé à la mission catholique, raison de sa présence ici, et qu'il faisait partie d'une organisation humanitaire qui avait pour vocation de récupérer du matériel hospitalier pour l'acheminer ensuite dans des pays sous-développés. Il tentait désespérément de trouver une solution pour contourner les procédures sourcilleuses des douanes qui bloquaient le matériel au port de Dakar. Une fois de plus,

pourquoi empêchait-on l'entrée de ces dons sur le territoire ? avait-il magouille sous roche pour que les douaniers puissent détourner à leur profit du matériel à revendre ? Je comprenais le courroux de ce monsieur qui se donnait beaucoup de mal pour aider les dispensaires du pays et qui était confronté à l'inertie et à la corruption des douanes. En poursuivant la conversation, j'ai appris que sa cargaison comprenait essentiellement des fauteuils roulants pour handicapés moteurs, quelques béquilles (de loin le matériel le plus indispensable) et un appareil de radiographie.

Bien sûr, a priori, l'importance du don ne devait pas m'échapper. Cependant, je me demandai de quelle utilité seraient des fauteuils roulants dans le sable et les rues encombrées et mal entretenues du pays. Au regard des nécessités, bien peu d'aménagements spécifiques sont prévues pour les handicapés en France, je vous laisse imaginer en Afrique... Pourtant ici, malgré le manque de moyens particuliers, la famille prend en charge la personne invalide. Un membre de celle-ci porte ou déplace l'infirme, se mettant à son service. Bien sûr, il est habituel qu'une personne utilise son infirmité pour mendier dans la rue, mais cela ne signifie pas qu'elle soit livrée à elle-même, abandonnée par la communauté. Disons que la communauté tire profit de l'apitoiement qu'engendre le handicap comme rétribution des soins qu'elle lui apporte.

Les personnes qui ont eu la poliomyélite en gardent des séquelles impressionnantes. Au centre de Dakar, près des grandes banques, elles offrent un spectacle terrifiant, cassées en deux, les hanches verrouillées, les jambes décharnées. Elles prennent appui sur leurs mains pour se déplacer et venir solliciter une aumône. Toujours à ras le sol, elles sont de ce fait obligées de tenir leur tête en extension pour croiser le regard. Elles pourraient rester assises par terre, l'air pitoyable, à attendre une manne divine, mais elles vont au-devant des passants en se déhanchant et en lançant maladroitement leurs jambes devant elles, puis elles les apostrophent, souvent avec humour, pour solliciter leur générosité. Leurs corps sont

tordus, squelettiques, difformes, et pourtant elles restent souriantes, elles plaisantent, elles draguent aussi les filles qui passent à portée de leur regard. Elles vivent.

La première fois que j'ai participé à une soirée dansante au village, j'ai été invitée par un homme que la pénombre dissimulait à ma vue. J'ai accepté son invitation, et lorsqu'il s'avança et fut dans la lumière des spots, je m'aperçus qu'il avait une béquille et qu'une de ses deux jambes, maigre et tordue, pendait, inerte. Je sentis la confusion m'envahir. J'étais terriblement mal à l'aise. Lui, il souriait. Il posa sa béquille, me prit par la taille et se mit à danser. Au bout de quelques secondes, j'avais oublié son infirmité. Ses bras puissants me tenaient fermement, il maintenait son équilibre et suivait le rythme de la musique. Il n'avait pas douté de lui un seul instant.

Le regard gêné, parfois honteux, souvent indifférent, que les touristes posent sur leurs difformités peut les humilier, mais celui dont les gratifient les Sénégalais conforte leur place dans la communauté, à la mesure des possibilités que Dieu a données à chacun. Les personnes valides ne perdent pas de vue que la maladie, l'accident, ou le handicap peuvent les frapper, sans prévenir, mais que tout être humain garde sa dignité. « *Lâgo du wess* » : Nous ne sommes pas à l'abri du handicap. Les aveugles sont conduits par des enfants tandis que l'infirme récite des versets du Coran en mendiant. Les lépreux se postent devant les établissements bancaires et tendent leurs moignons rongés par la maladie pour demander l'aumône sans aucune gêne. Aucun d'entre eux n'est chassé des lieux publics. On comprend que les fauteuils roulants ne soient adaptés ni à la configuration du terrain, ni à la configuration mentale africaine.

L'appareil de radiographie serait peut-être plus utile, mais avait-on prévu d'offrir également les plaques et les films, les produits de développement, sans parler de manipulateurs compétents pour faire fonctionner l'appareil dans les villages de brousse ? Je me souvenais du petit laboratoire d'analyses médicales du village qui possédait un microscope high-tech, mais qui n'avait ni plaques de verre, ni réactifs pour lire les analyses. Je pensais aussi aux écrans d'ordinateurs sans claviers, ou aux PC sans logiciels qui s'entassaient, inutilisés car inutilisables dans une pièce du dispensaire. Sans parler de l'appareil d'échographie tombé en panne, et que personne n'avait jamais pu réparer. D'ailleurs, la seule personne capable de l'utiliser était partie en Côte-d'Ivoire.

Je comprends que ce bénévole soit désabusé, mais il le serait bien davantage encore s'il prenait conscience que l'aide apportée n'est pas forcément l'aide attendue. Se débarrasser de nos surplus, de nos excédents ou de nos rebuts, n'est pas un acte de générosité. L'important n'est pas de donner, mais de s'interroger sur ce qui est utile, et dans la mesure du possible de l'offrir.

Il n'est pas du tout certain que les critères pris en considération pour justifier l'intervention contre la pauvreté soient les bons. Certes le développement technique de l'Afrique s'est limité au tam-tam et à la houe, mais c'était un stade où les populations vivaient une existence harmonieuse, et c'est pourquoi il n'a pas été dépassé. Vivre au rythme de l'alternance du jour et de la nuit était suffisant et ne les contraignait pas à inventer l'électricité pour se sentir mieux. Les conditions pour vivre heureux étaient réunies, et il était inutile d'en inventer d'autres.

La pauvreté n'est pas toujours du côté que l'on imagine, sauf si l'on retient comme seul critère la pauvreté économique, mise en chiffres et en équations par les penseurs des pays riches qui ne savent appréhender les choses qu'à l'aune de leurs certitudes. Pourquoi ne pas mesurer les facteurs de développement avec d'autres paramètres, tels que le nombre

de divorces, de suicides, d'alcooliques, de drogués, de personnes dépressives ou dépendantes de psychotropes et d'anxiolytiques, ou bien le pourcentage de personnes âgées grabataires finissant leur vie, seules, dans un hôpital, ou encore le taux de criminalité, les viols, la pédophilie, sans oublier la qualité de l'air respiré, celle de l'eau et de la nourriture produite par les géants de l'agroalimentaire. Ces données concernant la qualité de la vie seraient à mon sens intéressantes à introduire dans les tableaux comparatifs. Au nom de prétendus progrès et de hautes valeurs morales, une partie du monde se permet de donner des leçons à l'autre partie. L'Afrique nous offre des exemples de tolérance, de respect, d'humanité, de bonté, de joie de vivre, même si elle connaît aussi ses heures sombres. L'Afrique n'ose clamer sur la scène internationale son originalité et sa force. Elle se tait et se laisse dépouiller non seulement de ses ressources matérielles mais de ce qu'elle a de plus précieux à offrir, sa richesse humaine.

Nos talentueux philosophes s'interrogent toujours sur le sens « d'une vie bonne », mais penser n'est pas une fin en soi, et le fruit de ces cogitations doit être mis en acte. La vie est naturellement bonne d'après les Africains. Un Africain exécute sa vie sans la penser et sans se poser de question à propos de son évidence.

Lors de nos discussions, Tamsir me regardait d'un air étonné et, au fil des années, son regard s'est empli de compassion pour la toubab emberlificotée dans la complexité de son mental, ne comprenant pas pourquoi je m'embarrassais de considérations superflues sur le pourquoi de tant de choses que j'ignorais.

«Tu sais quel est ton problème, sokhnassi ? me demandait-il gentiment, sans chercher à me faire une leçon de morale.

— Non ! bien sûr que non, mais tu vas me le dire je suppose ?

— Tu prends tout trop au sérieux. La vie, tout ça, c'est graoul ! »

Merci pour la sentence et je lui demandais :

« Mais cela ne te dérange pas de ne pas savoir quel est le mystère qui nous fait respirer par exemple ? » Et il me répondait : « Nous respirons n'est-ce pas ? » Je disais : « Oui ». Et il ajoutait : « Cette réponse me suffit pour vivre et je continue à respirer jusqu'au jour où cela s'arrêtera, c'est tout. »

C'est cela une vie bonne : être sûr d'être toujours en adéquation avec l'instant présent. Être sûr, c'est-à-dire confiant, ce qui implique que le doute n'a pas de place dans l'esprit, le corps et le cœur. Les Africains suivent l'intelligence de leur cœur et la moindre de leurs actions les laisse en paix avec eux-mêmes.

L'Afrique détient des réponses millénaires, toujours d'actualité. La Sagesse traverse les âges et les conditions particulières à chaque société sans prendre une ride. Elle parle de l'Absolu, quelles que soient les notions que ce mot recouvre. Les dirigeants africains, honteux d'avoir si peu à proposer face à la démesure orgueilleuse de l'Occident, n'osent pas se prévaloir de la plus grande richesse qu'ils possèdent: des êtres humains vivants, vibrant encore d'une vie spirituelle intense. Laissons les pays africains prendre leur destin en main, même si leurs trajectoires diffèrent de celles que l'Occident a imaginées pour eux. Que restera-t-il dans cent ans de tous les ajustements économiques et budgétaires imposés par les puissants? Pourquoi n'y a-t-il pas un dirigeant africain qui s'affranchisse enfin de la tutelle des pays riches ?

J'ai reçu une réponse un jour de promenade. Nous étions partis toute la journée avec Tamsir et Mariama sur mon dos pour une excursion dans la réserve de cailloux de Popenguine. Nous avions pique-niqué en dégustant les poissons que Tamsir avait pêchés, puis nous avons repris le chemin du village sous un soleil encore accablant. En chemin, nous avons croisé des femmes portant leurs bébés sur le dos et des bassines remplies

de poissons sur la tête. Elles nous saluèrent au passage et Tamsir prit soin de s'arrêter et de leur demander d'où elles venaient :

« De Guerrow », répondit l'une d'elles.

La marche était longue en effet depuis le village. Je m'apprêtais à poursuivre notre chemin sans faire davantage cas de cette halte, quand Tamsir prit la bouteille d'eau presque vide et tiède dans notre sac à dos pour la leur donner.

Instinctivement j'ai pensé: « Et nous alors, il ne nous restera plus rien! ? »

Il nous restait un peu de chemin à parcourir jusqu'au village, mais il est certain que nous ne serions pas morts de soif le temps d'y parvenir. Mon premier réflexe avait été de me recroqueviller sur ma mesquinerie, sans penser une seule seconde à ces femmes assoiffées.

Elles ont partagé le peu de liquide contenu dans la bouteille, et ont repris leur route gaiement, nous saluant d'un signe amical de la main.

J'étais plantée là, les pieds dans la terre rouge et poussiéreuse, fixant la silhouette de Tamsir qui avait repris sa marche, abasourdie par la réalité soudain entrevue. Mon cœur était aussi sec que la poussière rouge sous mes pieds. J'avais honte. Mais ce mot n'évoque pas le sentiment poignant de compassion que j'ai éprouvé pour moi-même. Je croyais que je savais parce que j'avais étudié, que j'avais beaucoup lu, que j'avais voyagé. Je croyais que j'étais plutôt attentive aux autres, ou pour le moins que j'évitais de nuire à autrui. Et par ce geste tout simple, Tamsir m'avait jeté en pleine figure ma misère. Ma pauvreté de cœur. Ce jour-là, j'ai compris de quel côté était la misère.

J'ai longtemps conservé mon rythme toubab. Mes gestes étaient rapides, mon pas alerte, mon corps et mon esprit étaient toujours en mouvement. Je me déplaçais et je travaillais aux heures les plus chaudes, malgré la pesanteur de l'air et les rayons brûlants du soleil.

Le soleil est une bénédiction car il illumine les journées les plus banales. En revanche, au fil des jours, des mois, des années, sa régularité métronomique devient lassante. Le moindre geste demande un effort. Je me surprénais à rêver d'étendues neigeuses, de froid et de brouillard. La chaleur permanente et le changement radical de climat étaient une donnée dont je ne tenais pas compte. Je ne mesurais pas la contrainte énorme que j'imposais à mon corps. Docilement, il répondait, en suant. Je pensais: «Je vais m'habituer.» M'habituer bien sûr, mais cela n'excluait pas un changement de rythme. Je nommais paresse les longues heures passées à ne rien faire, assoupie. Il y avait tant à faire pour améliorer les conditions de vie, l'habitat, la propreté. Comment laisser filer toutes ces précieuses heures de travail possible? Au lieu de cela, le village suspendait toutes ses activités durant l'après-midi. Au fil des mois, je revins sur ce jugement hâtif. Ce que je qualifiais de paresse était une adaptation à un milieu ingrat, voire franchement hostile.

Je ralentis moi aussi l'allure et j'adoptai le pas traînant des Sénégalais, limitant même l'effort de devoir lever les pieds. Naturellement, mes fesses se mirent à onduler et mes bras à balloter le long du corps, marquant le rythme du déhanchement. Il me fallait désormais prévoir plus de temps pour me rendre d'un point à un autre. Mon esprit était lui aussi gagné par la torpeur. Les pensées s'immobilisaient. J'avais

besoin de la plus petite parcelle d'énergie pour être active. Je n'en gaspillais plus. Durant ces années, j'ai appris à mes dépens qu'il fallait veiller à rester en bonne santé et que cela passait par une hygiène de vie simple, mais régulière. J'avais maltraité mon corps. Je me préoccupais de lui quand il se dérégla et qu'il me faisait défaut. Je le maudissais presque de ne pas répondre à mes sollicitations dès que j'en avais besoin. Je cohabitais avec lui, comme s'il avait été un banal outil à ma disposition. Le fait de le tenir pour quantité négligeable me permettait de mieux l'asservir. Je ne le laissais jamais en repos, de peur d'être submergée par de sourdes angoisses.

Un matin, à nouveau il me fut impossible de me lever. Tout mon corps était douloureux et mes articulations brûlantes. Ma tête était prête à éclater et mon estomac se révolta. Je n'avais plus de force. Mes jambes se dérobaient sous moi et je sombrai dans un état d'hébété et d'apathie incontrôlables. Les frissons m'attaquaient en rafales comme des piqûres qui me transperçaient le corps. Je disparus sous des pulls empilés et des duvets. J'avais l'impression que rien ne pourrait chasser le froid qui m'avait envahie malgré les trente degrés ambiants. Au bout de quelques minutes, j'étouffais. Mon corps était brûlant. Le thermomètre affichait quarante et un degrés. Le diagnostic fut vite posé. Un moustique plus vorace que les autres avait déjoué les pièges de la moustiquaire, de la citronnelle et de la quinine et il m'avait transmis son parasite, joliment appelé plasmodium, plus connu sous le nom de paludisme. L'attaque avait été violente et, au bout de quelques heures, j'étais incapable de parler ou de me lever. Je glissai dans un état léthargique. Après une semaine, la crise n'était plus qu'un mauvais souvenir, comme l'avait été celle que j'avais subie durant ma grossesse. Au fil des ans, le paludisme s'était manifesté de nombreuses fois, de manière sournoise. Les symptômes étaient moins violents et donc moins facilement repérables. La fatigue s'installait, mais je n'y prêtais pas attention. Les jours passaient et mon état s'aggravait. Le médecin concluait à du « fatigement ». Je n'avais plus de fièvre et je ne m'alarmais pas. Je poursuivais mes activités comme si de rien n'était, entamant chaque jour

un peu plus mes réserves que j’imaginais inépuisables. J’étais de nouveau alitée.

Une nuit, j’ai déliré, ma conscience se brouilla et j’eus l’impression que je quittais mon corps. J’ai eu à ce moment-là la certitude que j’étais en train de mourir. Je me souviens d’avoir rassemblé mes forces et d’avoir pensé : « Soit. Si le moment est venu, tu dois le voir en face. Tu auras enfin la solution à ce grand mystère. » Soudainement, je n’ai plus éprouvé de peur parce que j’avais accepté de vivre ce moment intensément. Cette expérience m’a laissé un goût inexplicable de paix intérieure. Mais mon état de santé devenait préoccupant.

Les symptômes du paludisme plongent le corps et l’esprit dans un état étrange, à tel point qu’il n’est pas rare d’entendre des hommes endurcis, habitués à cette maladie, délirer, hurler, gémir, sangloter comme des enfants. Je me suis rendormie. Le matin, on me transporta d’urgence à M’Bour, la ville voisine. C’était une nouvelle crise de paludisme. Il était devenu chronique. Le parasite, logé dans le foie, attaquait les globules rouges qui éclataient. J’étais anémiée, déshydratée, épuisée. Trois jours sous perfusion me redonnèrent de l’énergie mais le répit fut de courte durée. Une nuit à nouveau, je reconnus les symptômes de la crise naissante. Cette fois, je ne perdis pas de temps et je pris immédiatement le traitement idoine. Mais les attaques répétées avaient eu raison de mon organisme affaibli. La convalescence était de plus en plus longue et les rechutes moins espacées. J’avais traité cette maladie à la légère. Je croyais être immunisée parce que je vivais ici. Il est admis qu’il est inutile et risqué de prendre un traitement préventif systématique lorsque l’on séjourne longtemps dans une zone impaludée, je ne prenais donc rien.

Pourquoi le paludisme s’acharnait-il ainsi sur moi ? Aurait-il raison de ma détermination à vivre ici ?

Les vitamines, les remontants et les fortifiants que l’on m’avait prescrits pour m’aider à retrouver mon énergie ne m’étaient d’aucun secours. C’est pourquoi je me suis décidée à consulter Mam Aby à N’Diayen.

C'est une vieille femme courbée en deux par le poids de l'âge, vivant dans une pièce occupée par un lit et un bahut délabré. Elle vit des donations faites par ses patients et grâce à la générosité de la concession. Elle intervient après la crise pour nettoyer l'organisme, remettre en place le corps ébranlé par les vomissements et éloigner la maladie par le pouvoir de ses incantations secrètes. Mam Aby tira de dessous le lit une cuillère et du beurre de karité enveloppé dans un plastique crasseux. Elle le regarda intensément, à croire qu'elle le voyait pour la première fois ! Elle mit un temps invraisemblablement long pour le poser sur le tabouret. Puis elle récita des formules magiques, tout en crachotant dans ses mains ridées. Ses veines serpentaient sous une peau noire devenue translucide. Assise en face d'elle sur un petit tabouret, je me suis abandonnée à ses mains et à ses bras d'une étonnante vigueur et d'une grande fermeté. Elle massa longuement mon diaphragme. Puis elle le prit à pleine main et le pétrit Elle le secoua et elle le pinça. Ce n'était pas désagréable. Elle me massa les côtes, puis la gorge, toujours vigoureusement. Elle termina par la remise en place de la luette avec le beurre de karité et par une dernière incantation à ses génies protecteurs qui lui ont transmis le don. Je glissai mon obole dans sa main. Elle contempla longuement le billet, le porta à sa bouche et à son cœur. Je ne comprenais pas ses paroles et c'était sans importance.

Toutes les connaissances des Vieux ne suffisent pourtant plus à éliminer le parasite. La prophylaxie est faite en dépit du bon sens. Soit les doses ne sont pas respectées, soit elles sont oubliées. Les gens s'automédicamentent car les comprimés sont délivrés sans ordonnance et vendus au détail sur les marchés, sans notice d'emploi. Ces comportements ont induit des résistances du parasite aux médicaments et il devient de plus en plus difficile de soigner le paludisme avec les moyens habituels. Certains malades tardent, faute de moyens, à consulter un médecin. Le coût bien que modique du déplacement en bus, ajouté à celui de l'ordonnance et de la

consultation, les retient de se déplacer. Ils font appel aux herbes locales, inefficaces, ou au marabout qui paradoxalement coûte plus cher ! Il est fréquent de trouver dans un village le tradithérapeute spécialiste de cette maladie, aussi fréquente que le rhume en France, mais qui est mortelle. Le paludisme devient chronique, faute d'être traité à temps, épuisant progressivement l'organisme. Il sévit surtout à la saison des pluies. Les larves de moustiques, appelés anophèles, affectionnent l'humidité qui leur permet de se développer. Elles se logent dans les marigots, dans les flaques d'eau, dans l'eau stagnante contenue dans des récipients abandonnés. En trois jours, elles éclosent. C'est la piqure des femelles qui transmet le parasite. Un million de personnes meurent chaque année du paludisme dans le monde. Les malades étant de plus en plus difficiles à traiter, il faut utiliser des médicaments sophistiqués qui coûtent cher et que de moins en moins de gens peuvent s'offrir.

Le dispensaire de Popenguine ne désemploissait pas durant l'hivernage. Il fallait venir à sept heures du matin pour s'installer sur les bancs et attendre son tour. Vers neuf heures, les numéros de passage étaient attribués. Le médecin du dispensaire arrivait à la consultation après avoir visité les personnes hospitalisées. Il faisait déjà chaud et certains étaient couchés par terre. Le terme de « patient » est particulièrement bien adapté pour définir les malades. L'attente se prolonge jusqu'à quinze heures pour les derniers venus. Le dispensaire attire les populations des villages alentour et même celle de la grande ville la plus proche. Le médecin en poste à Popenguine bénéficie d'un certain prestige car c'est lui qui est appelé par la résidence présidentielle en cas d'urgence. La consultation est toujours saturée. Un local attenant sert d'infirmerie où des élèves font les pansements et les piqûres. Il y a deux salles communes, une réservée aux femmes et l'autre aux hommes. Les lits manquent et les malades dorment par terre sur des nattes. Les moustiquaires ne remplissent plus leur rôle depuis longtemps, pas plus que les ventilateurs qui fonctionnent avec les aléas des coupures de courant. Les sanitaires sont

constitués d'un point d'eau et d'un WC à la turque. En cas de coupure d'eau, il n'y a aucune réserve. A la sortie des salles communes, les boubous et les pagnes des malades sèchent au soleil, accrochés aux arbres ou à même le sol. Les équipements modernes se résument à des stéthoscopes, des tensiomètres et des thermomètres. Depuis la découverte du sida, les seringues et les aiguilles jetables ont fait leur apparition, mais les conditions d'hygiène restent sommaires.

Le dispensaire s'enorgueillit tout de même d'un petit laboratoire d'analyses médicales. Les équipements de base ont été donnés par une dame italienne. Pour le reste c'est le génie du laborantin, Ousmane Diop, qui fait merveille. Il réutilise du matériel détérioré, bricole, grappille de droite et de gauche les éprouvettes et les lames. Il fabrique lui-même les réactifs nécessaires pour lire les analyses de sang. Ce petit laboratoire n'existerait pas sans sa ténacité et la haute idée qu'il se fait de sa fonction. Il s'est mis au service des malades et du médecin en apportant un éclairage plus précis dans le diagnostic. Il n'a pas de moyens pour faire fonctionner sa structure mais il se débrouille sachant l'importance des résultats de ses analyses. Les patients qui ne peuvent pas payer la facture repartent néanmoins avec leurs résultats.

Il y a sous le hangar, en cas d'urgence, un véhicule pompeusement dénommé ambulance. Le plein d'essence n'est pas toujours assuré et le manque d'amortisseurs et l'inconfort des sièges sur les routes cahoteuses contribuent à aggraver le cas du malade. Mais bien souvent, il est déjà trop tard. Les trois heures de trajet qui séparent Popenguine de Dakar sont fatales de toute façon. Malgré le manque de moyens, le dispensaire de Popenguine est un luxe que ne connaissent pas les autres villages de brousse. Quand la maladie frappe gravement, les chances de survie sont minces. Le recours aux plantes locales et aux savoirs des Vieux est suffisant pour les pathologies bénignes. Mais la dégradation de la qualité de la vie et de l'alimentation, la montée de l'alcoolisme et du tabagisme, l'apparition de la pollution et du stress, contribuent

à nuire à la santé et engendrent d'autres troubles inconnus jusque-là.

Le registre des consultations du dispensaire de Popenguine tenu par le médecin révèle une augmentation spectaculaire du nombre de personnes diabétiques, ainsi que de l'hypertension et du cholestérol. Ne feignons pas l'étonnement quand on sait les efforts gigantesques (et diaboliques) déployés par les firmes alimentaires pour vanter les mérites des sodas sucrés dont l'incontournable Coca-cola, des bonbons et des chewing-gums notamment Hollywood, vous savez, la fraîcheur de vivre, des gâteaux doux et gras importés de Turquie, des cubes Maggi gorgés de sel, des matières grasses et particulièrement le beurre, qui a pu s'implanter grâce à l'essor des réfrigérateurs, ainsi que des crèmes glacées qui sont d'autant plus appréciées sous les climats chauds puisqu'elles offrent, le temps de la dégustation, un semblant de fraîcheur. Le vin venu d'Espagne, le whisky et autres apéritifs anisés vendus au même prix que l'eau minérale apportent leur généreuse contribution à la dégradation de la santé. Signe des temps, les édulcorants, censés remplacer et diminuer d'autant les problèmes engendrés par l'excès de sucre, ont fait leur apparition sur les marchés africains.

Depuis deux mois, la peau des mains et des pieds de Tamsir partait en lambeaux sanguinolents, et nous nous sommes rendus dans un hôpital traditionnel, appelé *ker Massar*. Il avait consulté le médecin du dispensaire, sans aucun résultat. Il avait rencontré un marabout qui lui avait prescrit un régime alimentaire très strict dont le seul résultat avait été son amaigrissement. Il espérait aujourd'hui trouver une solution dans cet hôpital un peu particulier. Celui-ci est constitué de huttes en terre. Il y en a une par ethnie dans laquelle officie un guérisseur qui parle le dialecte et connaît les us et coutumes de

ce groupe. L'accueil se fait dans une grande case ronde décorée avec de nombreuses photos montrant la guérison de malades atteints de graves problèmes dermatologiques, de brûlures et de la lèpre. On nous dirigea vers la case des Sérères. Il faisait sombre. Elle était encombrée de récipients en tous genres, de bouteilles pleines de mixtures, de feuilles, de racines pendues au toit de la case. L'homme devait avoir une quarantaine d'années. Il mâchait en permanence un mélange d'herbes de son cru. Il observa les paumes de Tamsir et ses doigts tailladés, puis il prit trois bouteilles sur une étagère. Il lui faudrait boire pendant un mois une gorgée de la première le matin, une de la deuxième à midi et enfin une de la troisième le soir. Puis Tamsir devrait revenir. Je n'avais pas encore vu le contenu des bouteilles. J'avais une mycose des ongles du pied depuis plusieurs années, assez peu dérangeante du reste, et j'en avais profité pour les lui montrer. Je repartis également avec trois bouteilles.

De retour chez nous, j'ai débouché le premier flacon, contenant anciennement du whisky. L'odeur nauséabonde qui investit mes narines était insupportable. C'était un mélange d'eau saumâtre pourrissante et vaseuse à la surface de laquelle flottaient des filaments non identifiés, qui me soulevèrent le cœur. Il était hors de question que j'absorbe cette potion maléfique. Tamsir buvait tranquillement sa première rasade. Son liquide, contenu dans une vieille bouteille de limonade, était aussi abject que le mien. Comment pouvait-il ingurgiter cette boisson infâme ? J'avais remisé les bouteilles, déterminée à ne pas y goûter. Une semaine plus tard, les mains de Tamsir étaient cicatrisées. Il les utilisait de nouveau sans gêne. La guérison était stupéfiante. J'ai donc décidé de tester moi aussi le breuvage. J'ai bu avec répugnance les premières gorgées, en évitant de respirer, puis j'ai avalé aussitôt plusieurs cuillerées de sucre pour atténuer le goût. Après plusieurs jours, mes ongles avaient retrouvé leur éclat d'origine. Depuis, je n'hésitais plus à faire appel à la pharmacopée traditionnelle (bien que son efficacité soit variable en fonction de la maladie traitée), et ce d'autant plus que mon état de santé le nécessitait de plus en plus souvent. Hormis les crises de paludisme, je

subissais les assauts répétés des parasites intestinaux car je négligeais de nettoyer les fruits et les légumes avec un désinfectant et je dégustais en chemin le kétiah, le poisson séché, pris directement sur l'étal de Mam Oumy. Sans compter les infections des petites plaies qui prenaient des proportions alarmantes sous ces climats. Tamsir m'a initiée aux connaissances qu'il tient lui-même de sa mère et de sa grand-mère. Il m'a montré la feuille d'un arbuste assez commun qui sert à la fois d'antiseptique et d'antibiotique. Il suffit de la cueillir et de l'appliquer directement sur la plaie en la maintenant vingt-quatre heures avec une bande. Il faut renouveler l'opération deux fois. J'ai vérifié à maintes reprises son efficacité.

Un jour, j'avais eu la malencontreuse idée de croquer dans la queue de la pomme de cajou qui renferme la noix pensant me régaler. J'ignorais qu'il fallait la griller longuement avant de pouvoir l'extraire et la manger. Le jus qui brûla ma bouche ressemblait à de l'acide chlorhydrique. Tamsir m'a soignée avec une décoction d'écorce, le nep-nep, très amère mais radicale. Malheureusement, les gestes qui soignent et les connaissances ancestrales de l'herboristerie locale sont peu à peu abandonnés au profit de la science médicale moderne.

Avant, le malade était traité dans sa globalité et il n'était pas rare que l'on fasse appel au sorcier pour guérir l'esprit en même temps que le corps. La médecine occidentale persiste à traiter les conséquences d'une affection et oublie trop souvent de s'attacher aux causes responsables de cet état et au terrain qui l'a favorisé, et cette conception de la médecine se répand dans les petits dispensaires de brousse qui multiplient les investigations (analyses, radiographies, etc.) et les traitements médicamenteux coûteux. Il semble que sans cette artillerie lourde moderne, les médecins africains s'estiment dorénavant incapables de soigner là où, la plupart du temps, ils réussissaient. L'abandon, et l'oubli qui s'ensuit, des méthodes de soins traditionnels grèvent le budget que les familles réservent à la santé.

Tamsir reste l'une des rares personnes de sa génération au village à connaître et à utiliser les plantes locales pour soigner les pathologies courantes. Ce savoir familial ne se transmet plus, et il est également abandonné par les Vieux. Car il est plus facile de se rendre à la pharmacie du village pour acheter une boîte d'aspirine, que de marcher dans la brousse pour cueillir des feuilles qu'il faudra ensuite préparer.

Les distractions étaient plutôt rares au village : il n'y a pas de cinéma, ni théâtre, ni musée, pas de salle de spectacle, ni boutiques, et pourtant on ne s'ennuyait jamais. Les journées étaient remplies. Les manifestations sportives entraînaient l'adhésion de la plupart des habitants, mais les temps forts de la vie du village étaient essentiellement marqués par les fêtes catholiques ou musulmanes.

Quand approche la fête de la Tabasky, au village, on ne parle plus que de cela. Elle a lieu deux mois après la fin du jeûne du ramadan et célèbre le sacrifice d'Abraham qui, au moment de l'immolation, substitua un mouton à son fils. Chaque famille tue un mouton, voire plusieurs selon ses moyens. Parfois, la mère de famille nourrit chez elle sa propre bête. Elle fait ainsi des économies considérables car les prix grimpent en flèche à l'approche de la fête. Les cours habituels triplent ou quadruplent. On voit ces animaux partout durant les quinze jours qui précèdent la cérémonie. Ils patientent le long des grands axes routiers, groupés autour d'une mangeoire, en grands troupeaux, ou par trois ou quatre. Il y a toutes sortes de bêtes, du vieux mouton fatigué au fringant bélier dodu. La plupart des grands troupeaux viennent des pays limitrophes. Les bergers les mènent à pied, à travers le Mali, la Mauritanie et même le Niger. Quand l'âpre négociation a fait changer les animaux de propriétaire, ils sont transportés ficelés sur le toit des cars rapides, bêlant à perdre haleine, ou traînés au bout d'une corde parcourant un bon nombre de kilomètres à pattes.

Durant cette période, la gendarmerie est débordée par les plaintes déposées pour vol de moutons. Les bandits n'hésitent pas à pénétrer dans les concessions en pleine nuit, un coupe-coupe à la main. Ils font sortir le premier mâle, chef du

troupeau, et toutes les femelles suivent docilement, en silence. Sinon, ils leur plantent une aiguille dans la langue pour les empêcher de bêler. Les plus rusés portent leurs chaussures à l'envers. Les traces de pas qui seront découvertes au matin dans le sable indiqueront la direction opposée de celle effectivement empruntée par les voleurs.

On prétend que les plus coutumiers sont les Peuls, ethnie pastorale par excellence, vivant essentiellement de leurs troupeaux, et qui sont réputés sanguinaires et très orgueilleux. Leur rancune est tenace et leur descendance doit venger l'orgueil bafoué, souvent pour une brouille. Ils n'hésitent pas, au dire des autres ethnies, à vous débiter en morceaux à coups de machette qu'ils passent leur temps à aiguiser. Ils sont aussi très courageux.

On raconte qu'ils reconnaissent le cri du boa qui imite celui de la chèvre. Lorsqu'ils ont localisé le serpent, ils se laissent tomber immobile à ses côtés. Puis ils attendent tranquillement que le boa avale une de leurs jambes, en prenant bien soin de mettre l'autre hors de la portée de l'animal. Arrivé en haut de la cuisse, le serpent n'a plus de solution. Il ne sait pas faire marche arrière et il ne peut plus avancer. Le Peul se saisit de son coupe-coupe affûté comme un rasoir et découpe le boa de haut en bas. Il a au bout de la jambe une viande savoureuse pour plusieurs jours et une splendide peau à vendre. Bien sûr, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le cran d'offrir sa jambe en pâture à un énorme reptile, et cette pratique d'un autre temps disparaît avec ces hommes hors du commun.

Les semaines consacrées à la préparation de la Tabasky sont celles durant lesquelles les vieilles querelles resurgissent. Les paysans accusent les Peuls de laisser divaguer leurs troupeaux dans les champs cultivés où les bêtes trouvent leur pâture, et ils ont beaucoup de griefs contre cette ethnie nomade

insaisissable, qui ne se mélange pas avec les autres. Les peuples itinérants dérangent. Ils cristallisent la peur de l'inconnu et de la différence. Un jour ici, le lendemain ailleurs, les nomades nous renvoient sans doute à nos origines lointaines, instables, du temps où nous étions toujours en quête d'un refuge plus propice, traversant des contrées inconnues, rompant les attaches avec, pour seul bagage, l'insatiable curiosité et la nécessité absolue de s'établir mieux.

La Tabasky est aussi l'occasion de confectionner des habits neufs pour toute la famille. C'est la frénésie chez les tailleurs qui travaillent nuit et jour durant deux semaines. Ils cousent et brodent sans relâche sur d'antiques machines à pédale. Les rues sont jonchées de chutes de tissu dont les moutons se délectent après de longues et pénibles mastications.

Le jour J approche et la fièvre gagne les pères de famille qui n'ont pas encore pu acheter l'animal. Trouveront-ils l'argent nécessaire, qui représente plus d'un mois de salaire ? Les banques concèdent des prêts spéciaux Tabasky, mais tout le monde n'a pas accès à ce type de prestations, car il faut être client de l'établissement, ce qui est une démarche inhabituelle pour la plupart des Sénégalais. Pour avoir un compte en banque, encore faut-il disposer d'un revenu régulier et qu'il ne soit pas englouti, sitôt perçu, en diverses dépenses. Ces hommes se préparent des nuits blanches, car il est hors de question de ne pas sacrifier son mouton. Et le miracle est une fois encore renouvelé. Dieu ne saurait abandonner ses brebis dans l'affliction.

Le jour tant attendu arrive enfin. A Popenguine, les gamins conduisent les animaux au bain de mer purificateur. C'est une cacophonie de bêlements jusqu'à dix heures du matin. L'Imam du village donne enfin le coup d'envoi du génocide ovin en tranchant la gorge de son animal. Les pères de famille

immolent alors leur bête et les femmes s'affairent pour la dépecer. Les côtes seront tout de suite grillées sur le feu tandis que le reste de la viande sera préparé en ragoût.

A N'Diayen, tout le monde s'activait autour des différentes phases de préparation. Je me rendais utile en épluchant les légumes ou en triant du riz, tandis que Mam Oumy dirigeait les opérations de découpe et de préparation de la viande. Les frères de Tamsir s'activaient autour des grillades pendant que lui et son père offraient du thé aux Vieux venus les saluer.

Les hommes entamaient la tournée dans les concessions, se demandant mutuellement pardon pour les fautes commises durant l'année. Le défilé était permanent.

« *Balma akh !* », ce qui signifie : Pardonne-moi !

« *Bàlmalah* », Je te pardonne.

« Tiens ! Mais toi tu n'es pas musulman ! » dis-je à Angelo qui était venu me serrer la main. Il me regarda surpris, comme si je venais de dire une absurdité. Certes, il était chrétien, mais cela ne l'empêchait pas de participer à la séance collective de pardon musulman.

Nous étions installés sur une natte à N'Diayen pour manger le premier plat servi par la famille. De nombreux bols parvenaient des autres concessions et nous goûtions un peu de chacun. L'après-midi était déjà bien avancée et l'abondance des préparations ne me permettait pas d'honorer tout ce qui m'était servi. Je savais que je devrais de nouveau manger partout où je me présenterais et mon estomac n'y résisterait pas. Quand la fin de l'après-midi approcha, les femmes firent la vaisselle, balayèrent la cour, et s'apprêtèrent. Quelques instants plus tôt, leur coiffure était protégée avec un chiffon et elles portaient un pagne crasseux. Elles s'activaient pour servir les hommes et les nombreux invités qui défilaient. Et soudain, elles étaient transfigurées. Elles avaient revêtu leurs habits neufs, elles étaient maquillées, elles étaient prêtes à leur tour pour la parade, de concession en concession, exubérantes et superbes, rivalisant d'élégance. Je les accompagnais, et c'est ainsi que je fis connaissance au fil des ans de toute la parenté

de mon mari. La fête se poursuivit tard dans la nuit car il fallait encore accueillir la famille et les amis des villages environnants venus exprès.

Popenguine vibrait à l'occasion d'une autre fête religieuse : la Pentecôte catholique.

Les premiers missionnaires débarquèrent en 1840 sur la côte sénégalienne dans le but d'évangéliser ces « pauvres » Nègres. Le vicaire Picarda, originaire de Normandie, cherchait un lieu propice pour installer Notre-Dame de la Délivrande. Ce culte en l'honneur de Marie, d'origine païenne, protégeait les marins normands depuis le V^e siècle contre les tempêtes et les naufrages. La vierge était faite de bois noir. Les falaises du Safen rappelèrent sans doute au vicaire en exil ses chères falaises de Douvres, et Mgr Picarda installa donc Notre-Dame de la Délivrande au cap de Naze entre Popenguine et Guerrow. Elle devait être « la dame qui délivre » les Nègres de leurs croyances et de leurs superstitions. Le cap de Naze était à bien des égards un choix significatif car la montagne est habitée par un djinn bienfaisant, nommée Cumba Cupam, mariée à Samba, son mari belliqueux. Elle se transforme en requin pour guider les pêcheurs, et elle éclaire de sa lanterne les villageois égarés sur les sentiers de la montagne qui relie les deux villages. Parfois, elle se transforme en cheval que l'on entend caracoler la nuit et qui reste invisible aux yeux profanes. Samba n'aime pas que l'on traverse son territoire, et il peut rendre aveugle quiconque oserait regarder en face la lumière sous laquelle il apparaît. Cumba Cupam devait être chassée du lieu. Monseigneur planta alors sur la falaise une immense croix, faite de deux troncs de rônier, puis il construisit à Popenguine une petite chapelle et il entreprit de rendre malfaisant le génie protecteur, jetant ainsi le doute dans l'esprit des villageois. La dame de la Délivrande avait aussi pour mission de débarrasser la région de la terrible maladie du sommeil transmise par la mouche tsé-tsé et surtout de libérer

ces « pauvres » Nègres de l'égarement spirituel dans lequel ils se trouvaient. Malgré les efforts assidus de ces bons missionnaires, Cumba Cupam habite toujours le cap de Naze, le cœur et l'esprit des habitants de Popenguine. La maladie du sommeil a en effet été vaincue par... les progrès de la médecine et le pèlerinage a pris une ampleur inattendue, tant est grande la ferveur des pratiquants.

L'Eglise et les premiers missionnaires n'avaient pas la tâche facile. Ils étaient coupés de la réalité africaine, de sa richesse, de son originalité. Incapables de comprendre, ils imposaient. Les pères offraient de la nourriture en échange d'un baptême et ils attiraient les enfants au catéchisme avec des friandises. Aujourd'hui encore les missions catholiques ont peu appris. Un atelier de menuiserie, ainsi que l'exploitation d'une pirogue sont réservés à l'usage des chrétiens. N'ont-ils donc aucun autre moyen de persuasion ? L'Evangile ne suffit-il pas ? Cela dit, la vie en Afrique n'était pas un paradis terrestre pour les hommes de foi et l'Eglise fait de réels efforts de compréhension et d'ouverture. Il suffit d'entendre les messes célébrées au son des djembés, d'écouter les chants liturgiques en ouolof et de voir tous les boubous colorés se balancer en rythme, ou encore les sœurs du Sacré-Cœur de Marie qui n'hésitent pas à danser. Ces religieuses se vouent à Dieu sans rien perdre de leur enthousiasme, de leur gaieté, ni du rythme de la vie profane

Ce fameux pèlerinage marial attire chaque année au village des milliers de pèlerins venus de tous les horizons. La fête dure deux jours et requiert une organisation extraordinaire. L'Eglise, aidée par la communauté de Saint-Jean, a construit un site spécial sur la falaise pour célébrer la messe en plein air. Les gradins sont disposés en amphithéâtre. Les arbres plantés n'ont pas suffisamment de feuillage et toute la cérémonie se déroule sous le dur soleil du Sénégal. La Croix-Rouge et les secouristes évacuent plusieurs dizaines de personnes qui s'écroulent pendant ces deux jours, victimes de malaises. Beaucoup de pèlerins viennent à pied de tout le pays,

parcourant des centaines de kilomètres. Le manque de repos, les conditions d'accueil plus que précaires et la chaleur ont raison de leur motivation et de leur foi, bien que la mission de la communauté de Saint-Jean ait installé des canalisations jusqu'au site qui fournissent l'eau. Les pèlerins s'éparpillent sur toute la zone, jusqu'à la réserve de cailloux, construisant des abris de fortune. D'autres trouvent refuge au village.

Toutes les concessions s'ouvraient à cette occasion. Notre terrasse était régulièrement occupée par plusieurs familles qui préparaient leur repas et dormaient sur le sol. Une année, un jeune homme s'est présenté en m'appelant par mon prénom.

« Bonjour Marielle ! Tu te souviens de moi ?

— Excuse ma mémoire défaillante, mais non.

— La roue de ta voiture était crevée et... »

Effectivement, la scène me revenait. Trois ans étaient passés, j'étais sur le bas-côté de la route, fort ennuyée par la crevaisson de la roue, quand ce jeune garçon sur son vélo m'avait dépannée. Je me souviens qu'il portait une croix autour du cou, et que je lui avais dit : « J'habite Popenguine, n'hésite pas à passer à la maison si tu viens au village. Demande Marielle, n'importe qui t'indiquera le chemin » sans penser le revoir un jour. Lui, il n'avait pas oublié.

Les catholiques, qui représentent à peine cinq pour cent de la population sénégalaise, dorment chez les musulmans qui leur offrent l'hospitalité. Il y a pour l'occasion, à travers le village, de minuscules échoppes faites de bric et de broc, tenues indifféremment par des chrétiens ou par des musulmans, qui vendent de la nourriture et de la boisson. Tous les marchands ambulants se donnent rendez-vous ici. Ils proposent des médailles, des images pieuses, des Vierge Marie sous toutes les formes imaginables, mais également desalebasses, des tissus, de la quincaillerie. Le pèlerinage vire à la grande foire annuelle. Les ruelles grouillent de monde

depuis la veille, et il faut s'attendre à une véritable marée humaine juste avant le début de la messe.

Les représentants ecclésiastiques de tout le pays sont mobilisés ce jour-là. La messe dure plus de deux heures. Elle est retransmise par haut-parleurs pour les pèlerins qui ne peuvent pas approcher de l'amphithéâtre et qui s'agglutinent autour de l'enceinte sur des centaines de mètres. Les hommes d'Eglise distribuent vingt mille hosties dans un calme et un ordre impressionnants.

Après la cérémonie, la majorité des pèlerins se rue sur la plage. Il est impossible de distinguer alors un grain de sable tant la foule est dense. Il est interdit de se baigner car on enregistre chaque année plusieurs noyades. Les courants sont dangereux pour ceux qui ne les connaissent pas. Et puis l'alcool, qui coule à flots durant ces jours de ferveur religieuse, émousse les réflexes et laisse croire à certaines âmes pieuses qu'elles pourraient renouveler le miracle de Jésus marchant sur les eaux ! Des gardes à cheval sillonnent la plage pour rappeler à l'ordre les plus têtus.

Et tout à coup, comme si un quelconque signal de départ avait été donné, cette foule immense reflue vers le village et les cars affrétés pour l'occasion. La plage se vide comme une bouteille renversée. Il ne reste de cette agitation que des tonnes de détrit. Ensemble, les femmes et les jeunes du village, toutes religions confondues, nettoient les rues et la plage de Popenguine.

Une année, Noël a eu lieu pendant le ramadan. Par respect et par solidarité avec leurs amis musulmans, les jeunes chrétiens se sont abstenus de faire la fête. Les chrétiens accompagnent leurs amis à la mosquée et les musulmans vont à l'église. Tous sont profondément animistes. C'est ce qui les rassemble. Les religions révélées ne sont qu'un moyen de se souvenir de la présence du Créateur, chacun à leur manière. Popenguine témoigne de la possibilité de parvenir à l'harmonie dans le respect des valeurs de l'autre. Au village,

cent mètres séparent la mosquée de la basilique et l'appel du muezzin chevauche parfois le son des cloches.

Tous les hommes partagent avec la nature le même espace, le même souffle vital. Cette certitude rassemble les Sénégalais. Elle s'exprime par l'hospitalité, la tolérance, le respect de l'autre. Mais pour combien de temps encore ?

Mes amis restés en France m'interrogeaient :

« Mais que fais-tu de tes journées ?

— Rien de spécial. Je ne sais pas, comme vous. Je vis. Enfin non, moi, je vis », précisais-je.

En contemplant la ligne d'horizon, loin sur la mer, je réfléchissais à mon quotidien. Je ne faisais rien d'extraordinaire, je ne prenais pas d'importantes décisions dont dépendait l'avenir du monde, je ne faisais aucune découverte scientifique majeure, je ne contribuais pas non plus par mon talent artistique à l'émotion des esthètes, j'étais une simple mortelle qui apprenait à vivre et à être plus digne de son humanité.

Les événements que j'avais vécus au cœur du village avaient été les instants les plus précieux de mon existence. Mon quotidien était simple, riche de moments d'une densité incroyable. Popenguine m'a ouvert les yeux sur des évidences qui m'échappaient, je me suis mise à l'écoute de chaque moment vécu et j'ai retrouvé, tapies en moi, des sensations naturelles, bien vivaces.

La lenteur des gestes des Africains, de leurs démarches, de leurs prises de décision, de leurs réflexions, tout imprégnées de cette indispensable attention à ce que l'on fait, m'horripilait. Mais la nouveauté des situations, la perte de mes repères ont pris de court mes habitudes, me contraignant moi aussi à la vigilance, m'obligeant à être présente dans mes gestes quotidiens, attentive, et non plus emportée par la répétition d'actions devenues sans intérêt, parce que trop mécaniques. A Popenguine, j'ai redécouvert le plaisir d'une vie simple. « Si ton œil est simple, tout ton corps est dans la lumière. » Maintenant, je suis forte d'une nouvelle certitude : je n'en ai plus. Elles ont été pulvérisées par les réalités locales. Je me suis laissée porter par le changement, l'inconnu, le dérangent, l'inacceptable même, et cela m'a libérée.

Popenguine a guéri mon cœur des blessures causées par le doute, par l'angoisse des questions sans réponse, et par le manque d'amour.

Le toubab maîtrise la pointe de la technologie. Sa volonté d'action lui laisse croire qu'il peut infléchir le monde et son destin. Cette idée pernicieuse pénètre peu à peu l'esprit africain. Mais il reste toujours une limite, ou plutôt une mesure qui ne nous appartient pas, et qui ne nous appartiendra jamais.

Que faisons-nous d'autre que d'aménager l'espace du monde pour nous sentir en sécurité, plus à l'aise, endiguant un fléau tandis qu'un autre, souvent issu du premier, se profile à l'horizon ? L'expérience des générations précédentes ne nous enseigne rien et pourtant, nous sommes le produit de ce qu'ils ont vécu. Nous voulons faire l'expérience personnelle de notre toute-puissance sur le monde. Nos petites victoires, au regard de l'infini cosmos éternel, nous aveuglent et nous laissent penser que notre action influence le cours des événements.

La société occidentale ne nous enseigne plus comment être bien ensemble, mais elle nous apprend plutôt à partager, et à gérer du mieux possible le mal-être ensemble. Les médias agissent à l'échelle collective comme une caisse de résonance, amplifiant les difficultés et les craintes individuelles, générant davantage de stress pour tous. Le monde occidental est infantile et infantilisant parce que les adultes qui le composent ne parviennent pas à maturité. On accélère les étapes de la croissance des enfants comme celle des fruits et légumes pour les faire pousser plus vite. Parfois les graines clonées ou traitées pour être exemptes de maladie ne connaissent même plus la terre. Le résultat obtenu donne des produits tous bien calibrés pour être présentables aux étals, qui n'ont aucune saveur, ni aucune odeur. Ils poussent vite, trop vite, sans être parvenus à maturation. Puis la vieillesse et la mort tant redoutées les rattrapent, même si c'est de plus en plus tard, sans qu'ils aient eu le loisir de goûter leur vie.

Les progrès dans les domaines des sciences, de la santé, du droit des personnes, la Déclaration de 1789 nous ont fait croire que la souffrance, l'inégalité, le malheur pourraient être à jamais bannis de nos sociétés. On a rêvé un monde égalitaire, aseptisé, rassurant, excluant la misère, la maladie, la vieillesse, la laideur et la mort. Pure chimère. C'est pourquoi l'entraide, la solidarité, le partage, la compassion sont les seules solutions dont l'homme dispose pour se tirer d'affaire. A Popenguine, on sait encore cela, et on le vit au quotidien, mais pour combien de temps ?

Les Sénégalais puisent leur courage et leur force dans l'évidence sécurisante qu'ils ne peuvent rien, que quelque chose de plus grand et de mystérieux les dépasse et les protège. Ils ne sont pas assujettis à la tyrannie d'un implacable destin comme on pourrait le croire à tort. Ils se soumettent et acceptent les lois d'une Nature dont ils sont un simple maillon. Simple, mais pas simpliste. Les religions révélées, implantées depuis peu en Afrique, sèment la confusion dans des esprits clairs. Elles mettent en mots et en gestes l'indicible, l'inexplicable, ce qui ne doit même pas être compris, et de ce fait, elles l'abîment et le falsifient. Comment notre esprit étroit et limité, malgré les apparences, peut-il embrasser l'incommensurable ? Et pourquoi cette incapacité doit-elle absolument nous terrifier, au point de compliquer ce qui est merveilleusement simple ?

L'Afrique peut nous offrir une redécouverte de nous-mêmes. Elle nous tend un miroir dans lequel nous pouvons voir ce que nous avons simplement oublié, c'est-à-dire ce qu'il nous a fallu être pour devenir ce que nous sommes aujourd'hui. L'Afrique est encore capable de simplicité, de cette magique simplicité qui nous fait tant défaut et qui semble tellement nous effrayer, comme si simple signifiait être primitif.

Les thèses « scientifiques » qui ont prévalu durant des siècles quant à l'infériorité des Nègres, si elles ont perdu de leur actualité et de leur virulence, ont sans doute laissé des traces profondes dans la conscience collective toubab. N'est-

ce pas M. Pierre Larousse, celui qui semait à tous les vents, qui disait dans l'article Nègre » de son dictionnaire universel du XIX^e siècle : « Leur cerveau, celui des Africains, est plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l'espèce blanche, et comme dans toute la série animale, l'intelligence est en raison directe des dimensions du cerveau, du nombre et de la profondeur des circonvolutions. » Il se fondait sur les développements de la phrénologie et les recherches de l'Allemand Franz Josef Gall au début du XIX^e siècle, qui démontrait que la taille de la tête et du cerveau des Africains était moins importante que celle des Européens, pour affirmer que « le Nègre est inférieur à l'Européen pour les facultés intellectuelles ». Et que penser de la mode des exhibitions à grands spectacles d'êtres humains, dits exotiques, qui ont vu le jour, toujours au XIX^e siècle, à travers l'Europe et les Etats-Unis ? La vie quotidienne de certaines tribus nègres (mais pas seulement) était présentée avec des personnes réelles, arrachées à leur milieu d'origine, enfermées dans des enclos au milieu des jardins d'acclimatation, appelés pompeusement zoos ethnographiques, à côté des cages abritant les animaux sauvages et des serres regroupant des végétaux exotiques. Ces exhibitions aberrantes étaient de surcroît fantaisistes, dénuées de tout souci de véracité. Elles abusaient des caricatures du sauvage anthropophage et sanguinaire qui se livrait à des rites obscurantistes et barbares, et dressèrent des barrières infranchissables entre les peuples. Un homme du nom de Henry Moss, Nègre albinos, dont la peau se dépigmentait, était exhibé durant les tournées à travers les Etats-Unis, comme le chaînon manquant dans l'évolution du Noir au Blanc, du singe à l'homme, guérissant spontanément de sa noirceur sous l'effet de la civilisation, comme on guérit d'une maladie. L'humour de Pierre Dac aurait été de bon aloi à cette époque, lui qui disait : « Le chaînon manquant entre l'homme et le singe, c'est nous ! »

Après avoir considéré les populations « exotiques » comme les vestiges des premiers états de l'humanité, l'Occident s'est fixé pour mission de transformer le sauvage en indigène apprivoisable, domesticable, et utilisable. Ainsi seraient

gommées les traces visibles insupportables d'un passé commun lointain révolu. Un peu comme un assassin effacerait les preuves de son crime.

Les grands bouleversements que la société occidentale a connus au XIX^e et au XX^e siècle expliquent, mais ne justifient pas, les égarements de sa recherche d'identité et de sa quête du sens susceptibles de faire barrage à l'angoisse provoquée par tous ces chambardements qui laissaient le psychisme des hommes d'alors pantelant. La tentation était grande de se forger une identité au détriment des peuplades lointaines et inconnues, de préférence à peau noire car l'écart est d'autant plus remarquable et significatif, en mettant en scène leur prétendue infériorité à travers les zoos humains et les exhibitions spectaculaires comme celles de M. Barnum, et plus près de nous avec les revues nègres ou les expositions coloniales, et en induisant de ce fait l'évidence de la supériorité de la race blanche. Celle-ci tenant enfin sa raison d'être, elle pouvait s'investir dans une vaste mission de civilisation salvatrice. Ces spectacles devenus populaires fabriquaient la justification du colonialisme. Le colonialisme devenait une conséquence logique de la volonté d'uniformiser, de remodeler le monde à son image, de faire disparaître le « sauvage » parce qu'il ne cadrerait pas avec celle-ci, comme l'on avait déjà escamoté le fou, le handicapé, le « monstre ». Le regard que cette société portait sur le « sauvage », et la mise en scène que l'on faisait de lui, le rendait effectivement sauvage aux yeux de ceux qui l'observaient et même à ses propres yeux. La démarche scientifique balbutiante cautionnait par ses travaux la hiérarchisation des races, et permettait l'interventionnisme de la race blanche, avec de surcroît la bénédiction populaire. Comment de telles affirmations, et plus graves, de telles certitudes, ne continueraient-elles pas à guider plus ou moins consciemment la pensée et les agissements des toubabs, et à entretenir leurs doux rêves de supériorité ? Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose !

Les effets de la colonisation ne sont pas un lointain souvenir, pas plus dans l'esprit des toubabs que dans la mémoire des Africains qui en portent des cicatrices bien visibles. La preuve m'en a encore été donnée lors de la cérémonie commémorant le jour de l'Indépendance du Sénégal, le 4 avril, sur la place de Popenguine.

Des chaises étaient disposées dans une tribune dressée au milieu du village. Les personnalités du village, toutes vêtues de splendides boubous, avaient pris place au second rang. Je m'étonnais de voir que la plupart des places du premier rang étaient restées vides. Les invités d'honneur n'étaient pas encore arrivés. J'avais reçu une invitation dans une enveloppe à mon nom. Il était fréquent que je sois sollicitée par le biais de ces enveloppes pour soutenir une manifestation sportive ou culturelle. En général, il fallait y glisser un billet que l'on remettait à l'entrée.

Lorsque je suis arrivée sur la place, un des responsables de la cérémonie me désigna une des chaises du premier rang. J'ai refusé poliment de m'asseoir et je me suis mêlée aux habitants serrés près de la tribune. A ma grande stupéfaction, les autres toubabs du village invités pour la circonstance y prirent place. Le Sénégal fêtait le jour qui lui avait rendu son indépendance, et une partie des invités d'honneur était toubab ! Cela aurait pu être un pied de nez moqueur et vengeur à la colonisation ou la traduction de l'inégalable hospitalité africaine en toutes circonstances, si l'attitude de ces toubabs n'avait été aussi arrogante. Ils trônaient, imbus de l'importance qu'on leur témoignait, fiers d'être ainsi mis en avant, ne comprenant décidément rien. La modestie n'était pas de mise, la pudeur encore moins. L'hymne sénégalais résonnait et le drapeau flottait en haut du mât, tandis que bouffis de vanité, les toubabs restaient assis. En cet instant, j'avais honte d'être française.

Une autre fois, j'étais assise au milieu des femmes du village réunies pour la distribution des cadeaux de fin d'année

aux enfants de la « case des tout petits », la halte-garderie locale, et la ministre des Affaires sociales du Sénégal devait intervenir. La personne chargée de filmer l'événement m'ayant soudain aperçue, et je précise qu'elle ne me connaissait pas, me proposa gentiment de me joindre aux personnalités invitées dans la tribune d'honneur. Ayant refusé sa proposition, que diable en effet aurais-je été faire dans cette tribune où je n'avais aucune place et aucun rôle à jouer, il demanda à mon amie sénégalaise de faire la traduction, pensant certainement que je n'avais pas compris.

« Je ne suis pas toubab, je suis sérère safen ! » lui ai-je répliqué en riant. Merci de votre offre, mais je reste là. »

Il voulait m'honorer bien sûr. Mais à quel titre ? Qui étais-je donc pour mériter pareil respect ? Faisais-je simplement bien dans le tableau ou étais-je une personnalité par ma seule qualité de toubab ?

Il n'y a pas un modèle de vie unique, valable pour tous les êtres humains, à toutes les époques. La diversité a rendu possible l'évolution de l'humanité. Chaque culture, chaque civilisation a proposé des solutions, certaines meilleures que d'autres, parfois excessives, mais a-t-on déjà été si loin dans l'outrance et la démesure ?

C'est une fois encore aux femmes que je me suis adressée en ce jour de février 2001.

Nous sommes assises avec Mam Oumy et Maryem dans la petite chambre qu'elles occupent depuis quatre mois, depuis le décès de leur mari Mam Armand. Elles portent les mêmes vêtements, elles ne sortent pas, et ne participent pas à la vie de la maison. Elles sont en deuil. Ce temps-là est nécessaire pour expurger la peine, pour pleurer et se lamenter. Après, elles reprendront le fil de l'existence. La page sera tournée.

Je n'ai pas envie de partir. Dans la concession, je suis chez moi.

Bien sûr, je ne suis pas une Sérère, et je ne le serai jamais, mais je suis dans mon élément ici. Je pense à tous ces moments passés, adossée contre le mur des chambres, assise sur le banc de ciment, à côté de Mam Armand. Je ne comprenais pas la moitié des mots français qu'il utilisait mais nous nous efforcions de partager un peu de nous-mêmes. Il avait toujours le sourire et hochait la tête en signe d'approbation permanente : oui, oui, toujours oui. En opinant du chef, il avait l'air de dire : « Eh ! eh ! On ne me la fait plus ! » Lorsque je rentrais dans sa chambre et que je le surprénais, il cachait sa cigarette prestement, comme un enfant pris en faute. Je m'asseyais sur le lit de bois et nous passions quelques minutes l'un près de l'autre, sans parler.

Le Vieux a empêché que son fils épouse des Africaines, alors pourquoi m'a-t-il acceptée, moi la toubab, avec autant de gentillesse ? Nous vivions hors des liens sacrés du mariage musulman, ce qui aurait dû être rédhibitoire, et rien ne laissait supposer que je resterais vivre au village. Malgré cela, il me confia son fils. Peut-être a-t-il ressenti ma sincérité lors de nos côte à côte silencieux ?

Le Vieux est mort.

Il a dit à son fils aîné : « Je ne me sens pas très bien ce matin. » Puis il s'est tourné sur son lit et Tamsir est sorti quelques minutes. Quand il est rentré de nouveau dans la chambre, le Vieux était mort. Il a quitté son corps paisiblement, comme il avait vécu sa vie.

Les Africains n'opposent pas la vie à la mort. Ils disent la naissance et la mort. La vie est le courant ininterrompu qui passe entre ces deux pôles.

Birago Diop exprime dans son poème « Souf fles » ce que j'ai compris de cette étape décisive de l'existence et du devenir de l'essence vitale de l'homme quand son enveloppe charnelle s'en est désolidarisée. Toute la Sagesse de l'Afrique y est contenue •

*Ecoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau
Ecoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le souffle des ancêtres.
Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire
Et dans l'Ombre qui s'épaissit
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans l'Arbre qui frémit,
Ils sont dans le Bois qui gémit,
Ils sont dans l'Eau qui coule,
Ils sont dans l'Eau qui dort,
Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :
Les Morts ne sont pas morts.
Ecoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Ecoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des Ancêtres morts,
Qui ne sont pas partis
Qui ne sont pas sous la Terre
Qui ne sont pas morts.*

*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans le Sein de la Femme
Ils sont dans l'Enfant qui vagit
Et dans le Tison qui s'enflamme.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans le Feu qui s'éteint
Ils sont dans les Herbes qui pleurent,
Ils sont dans le Rocher qui geint,
Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure,
Les Morts ne sont pas morts.
Ecoute plus souvent
Les Choses que les Êtres,
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau
Ecoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots,
C'est le Souffle des Ancêtres.
Il redit chaque jour le Pacte,
Le grand Pacte qui lie
Qui lie à la Loi notre Sort,
Aux actes des Souffles plus forts
Le Sort de nos Morts qui ne sont pas morts,
Le lourd Pacte qui nous lie à la vie,
La lourde Loi qui nous lie aux Actes
Des Souffles qui se meurent
Dans le lit et sur les rives du Fleuve,
Des Souffles qui se meuvent
Dans le Rocher qui geint et dans l'Herbe qui pleure.
Des Souffles qui demeurent
Dans l'Ombre qui s'éclaire et s'épaissit,
Dans l'Arbre qui frémit, dans le Bois qui gémit
Et dans l'Eau qui coule et dans l'Eau qui dort,
Des Souffles plus forts qui ont pris
Le Souffle des Morts qui ne sont pas morts,
Des Morts qui ne sont pas partis,
Des Morts qui ne sont pas sous la Terre.
Ecoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend
Entends la Voix de l'Eau
Ecoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots,
C'est le Souffle des Ancêtres.*

Il fait sombre. La lumière pénètre chichement par la porte ouverte cachée derrière un rideau. Cela fait plusieurs heures que je suis là. Les deux femmes reçoivent les visites des voisins venus les saluer. Le silence devient pesant.

La semaine dernière, j'ai passé trois jours dans le cabinet du docteur Sow à M'Bour. Le paludisme, une fois encore. Je suis enceinte de notre deuxième enfant et je crains pour ma vie et pour celle de notre bébé. Je suis étendue sur le lit, une perfusion dans le bras, la tête cotonneuse et l'esprit paresseux, et je demande soudainement à Tamsir s'il serait d'accord pour m'accompagner en France. Il me répond sans hésiter. D'ailleurs a-t-il jamais hésité ?

Non, je n'ai pas envie de partir et de quitter ceux et celles qui m'ont tant donné. Et pourtant il me semble que c'est la meilleure solution pour l'instant. Je vais mettre temporairement mon existence africaine entre parenthèses, mais je ne suis pas triste. Une nouvelle expérience se dessine dont Tamsir sera le héros. Puisse-t-elle lui offrir autant que ce que j'ai reçu ici ! Ensemble, nous nous fortifions au contact de nos cultures respectives pour poursuivre l'aventure. Nos enfants n'en seront que plus libres. Je ne suis pas triste parce que je suis confiante.

J'attends le moment propice pour faire part de notre décision à la famille. Je regarde les murs lépreux de la pièce et les nattes au sol. Je fixe les deux femmes tendrement. Savent-elles combien je les aime ? Mon cœur se serre.

«Mam Oumy, Maryem, nous rentrons en France avec Tamsir et Mariama. Je suis trop souvent malade, je ne peux pas rester plus longtemps. » Elles ont les larmes aux yeux. Nous allons partir, et je sais combien cette annonce est dure. Le fils aîné, le premier enfant de Mam Oumy, le chef de leur famille à présent, les quitte pour une terre lointaine. Dieu sait

comment il s'en sortira. Elles prient. Au bout d'un moment, elles ont retrouvé le sourire.

Mam Oumy nous donne sa bénédiction :

« Tu seras sa famille là-bas, et ses amis. Toi, tu connais ce pays. Nous te le confions. Tu as une lourde tâche pour t'occuper de la famille, mais Dieu t'aidera, Inch Allah ! Tu es forte, tout ira bien. Amin ! »

Je me penche vers elle et je la prends dans mes bras. Je ne peux plus contenir les larmes qui me submergent.

« Mam Oumy, on reviendra ! On reviendra ! »

Je ne souhaitais pas particulièrement être une épouse et je n'avais jamais songé à me marier avec Tamsir. Le mariage avait toujours été pour moi une simple formalité administrative, validant le fait de vivre ensemble sous le même toit. D'ailleurs, pressentant mon peu d'intérêt pour le sujet, il ne l'évoquait que subrepticement :

« Dans notre tradition, disait-il, feignant de me dépeindre objectivement une coutume de son pays, seul un homme marié peut prétendre gérer des affaires pour le village et participer aux décisions. »

D'autre fois il précisait qu'il était rare que les frères se marient avant que l'aîné de la famille ne le soit. Je l'écoutais, sans relever qu'il pouvait faire allusion à sa propre situation.

Quelques jours avant notre départ, j'ai pris conscience de l'importance des symboles et des valeurs qui sont attachés au mariage coutumier, et au réveil, un matin, j'ai dit à Tamsir :

« Tamsir, est-ce que tu crois que l'imam pourrait nous marier aujourd'hui ?

— Je vais lui demander », me répondit-il sans plus de formalité.

Pendant ce temps, j'ai demandé à Mariettou :

« Dis-moi, serais-tu capable de préparer le "couscous de la Mosquée pour ce soir ?

— *Ya ! ya ! ya!* s'esclaffa-t-elle tout excitée en exécutant quelques pas de danse. *Amoul solo !* Pas de problème !

— C'est un secret. Il ne faut pas en parler, je ne veux pas que tout le village soit sur la terrasse ce soir. D'accord ?

— Tu ne peux pas faire ça ! Mam Oumy sera très mécontente... précisa-t-elle.

— Je sais. Tamsir lui expliquera. »

Nous avons dressé la liste des ingrédients nécessaires à la préparation du coucous au poulet prévu pour une centaine de personnes et nous sommes aussitôt parties à M'Bour faire les achats. Au village, Mariettou donna des ordres aux filles de sa concession pour qu'elles apportent du bois à la maison, ainsi que d'immenses marmites, des dizaines de grands bols, des nattes et pour qu'elles se tiennent prêtes à venir nous aider à éplucher des dizaines de kilos de légumes.

Tamsir revint me dire que nous pourrions nous marier pendant la prière du soir, puis il retourna prévenir son oncle. Celui-ci rencontra le mien pour lui demander son consentement. Nos deux familles n'eurent pas à palabrer pendant des heures pour fixer le montant de la dot, argent qui dédommage les parents de la mariée de la perte de leur précieuse fille, ni à se mettre d'accord sur le montant des dépenses engagées pour les cérémonies, car nous les prenions au dépourvu.

Dans l'après-midi, après avoir pris un bain purificateur, je me suis convertie à la religion musulmane.

Après la prière du soir à la mosquée, je suis devenue Sokhnassi Madjigen, l'épouse de Tamsir, « *suma nidiaye* », ce qui signifie : mon oncle. C'est de cette manière respectueuse que je l'appelle désormais.

Ce jour-là, Tamsir, l'aîné des garçons, a pris sa place de chef de la famille et moi, celle qui me revenait au sein de la concession. Je suis désormais la seconde femme par ordre d'importance, juste après sa mère, la matriarche. Le rôle que je devrai tenir au décès de celle-ci. Je suis susceptible dans ma position de donner des ordres et des conseils aux autres femmes et de prendre toutes les décisions utiles pour gérer l'aspect féminin de la concession : la cuisine, l'éducation des enfants, l'organisation de la maison et, bien sûr, celle des mariages.

Le lendemain matin, une petite cérémonie a eu lieu à N'Diayen. Une mère de substitution choisie dans la concession

a dirigé le rituel. J'ai pilé du mil avec les femmes qui se relayaient pour saisir le pilon et l'abattre dans le mortier avec un grand éclat de rire. Je m'appliquais à faire comme elles, mais j'étais maladroite et le pilon manquait une fois sur deux de renverser le mortier et son contenu. Au fur et à mesure que nous pilions, le mortier s'enfonçait dans le sol sablonneux de la cour. Les femmes recueillaient à tour de rôle un peu de poudre dans la main pour juger de l'état de la farine obtenue. Puis on mélangea la farine avec du lait et du sucre pour en faire des boulettes qui furent distribuées à toutes les participantes. Après avoir mangé, elles se rincèrent la bouche puis elles crachèrent dans unealebasse dont le contenu serait utilisé plus tard. Je me suis déshabillée et on m'a recouverte du tissu écru qui avait servi la veille au soir. Je fus enduite de pâte de mil : sous les seins, entre les orteils, les doigts, derrière les oreilles, sur le ventre. Le sucre ne tarda pas à attirer sur moi toutes les mouches du village ! Le matin Tamsir et un ami avaient creusé un trou dans la cour au-dessus duquel je me suis accroupie. Une femme prit laalebasse et la vida sur ma tête. Ensuite, elle me rinça à nouveau. Enfin, elle versa dans le trou l'eau qui avait servi à nettoyer les ustensiles et le reste de la pâte de mil, puis elle reboucha le trou. L'eau et la terre ont englouti mes impuretés et ma vie passée. Le mil, le lait et le sucre assureront ma fécondité et ma prospérité.

Je suis entrée dans la communauté des femmes de Popenguine, à l'égal d'elles toutes. Nos filles pourront être fières de leur mère et tancer leurs camarades dans le village en disant : « Tu n'es pas meilleure que moi ! Ma mère a reçu la même chose que la tienne et elle a fait comme elle ! » Personne ne pourra se permettre de les appeler « toubabs ».

Le mariage coutumier n'était pas valide pour l'administration française et nous devions nous marier civilement pour que Tamsir ait une chance d'obtenir son visa pour aller en France.

L'organisme omnipotent en la matière est le consulat de France à Dakar qui se trouve au cœur de la capitale, entouré

d'un luxueux jardin. L'air y est climatisé, et une foule de femmes de service astique en permanence les sols de carrelage. Nous sommes dans une enclave de la France, et cela se voit. Rien de comparable avec la réalité qui s'étale à quelques mètres de là. L'administration consulaire est une mécanique admirable, reproduction fidèle des administrations de la métropole, la chaleur et la dolence en plus peut-être.

Le temps nous manquait. Nous devions en premier lieu convoler en justes noces devant les autorités sénégalaises. Ensuite, les bans de publication du mariage devaient restés affichés en France durant un mois pour que les formalités auprès du consulat puissent commencer. Tamsir n'avait pas de passeport, et Dieu seul savait combien de temps serait nécessaire pour l'obtenir. J'étais malade, affaiblie, enceinte, et pressée. Les difficultés à résoudre en l'espace d'un mois s'accumulaient.

Nous nous sommes rendus à la sous-préfecture la plus proche pour prendre les renseignements sur les documents nécessaires à fournir pour nous marier au Sénégal.

Nous sommes arrivés au milieu de la matinée dans une salle bien laide et bien triste où nous attendait un officier de l'état civil. Nous lui avons exposé le but de notre visite et il nous répondit que si nous avions nos cartes d'identité, quatre témoins, et de quoi acheter des boissons gazeuses, nous pouvions nous marier sur-le-champ. Je portais mon pagne habituel, j'étais chaussée d'une paire de tongs déjà vieillissantes et mes cheveux étaient livrés à eux-mêmes. Ce n'était pas la tenue idéale pour prononcer des vœux de mariage et le cadre n'était pas très romantique non plus, mais le temps nous pressait. Mon oncle et un ami de Tamsir qui nous avait accompagnés furent les premiers témoins. Nous avons demandé au chauffeur de la voiture d'être le troisième, et nous avons convié le jeune homme qui tenait le télécentre de l'autre côté de la route de se joindre à cette cérémonie peu orthodoxe.

Le problème qui semblait assombrir l'humeur de l'homme chargé d'officier était l'absence de livret de famille vierge dans les tiroirs de son bureau. Il convoqua un garçon qui se trouvait là, et l'envoya chercher un exemplaire neuf dans ses affaires personnelles au village. Une heure passa durant laquelle nous avons commencé à remplir les pages du registre. Nous étions les premiers à nous marier ici. Je comprenais mieux les raisons du manque de documents officiels. Il faut dire que rares sont les Sénégalais qui légitiment leur union devant les autorités civiles. L'autorité religieuse et le mariage coutumier sont les seuls valables à leurs yeux. J'ai dû remplir moi-même les quatre pages du registre car la première transcription comportait des erreurs importantes. L'officier invoqua l'oubli de ses lunettes pour se justifier... Je fis remarquer que la date de notre mariage coïncidait à quelques jours près avec celle de ma naissance, et l'attentionné officier me proposa de postdater notre mariage pour faire d'une pierre deux coups. Nous avons décliné son offre, préférant rester dans la légalité compte tenu de l'enjeu.

Le jeune homme nous apporta un livret de famille dont les pages translucides étaient jaunies par l'humidité. Quelle importance de toute façon. L'officier demanda à Tamsir de choisir entre la polygamie ou la monogamie. Il ignorait qu'en cette matière je ne laissais aucun choix possible à mon futur mari. Le fait de vivre au Sénégal n'avait pas entamé ma détermination sur ce sujet : je ne partage pas. Du moins, pas volontairement ! Il a également inscrit le montant de la dot que nous avons fixé à l'équivalent de quarante euros. Certains pourraient penser que ce n'était pas très cher payé pour épouser une toubab ! Mais le prix que Tamsir allait avoir à payer pour vivre à mes côtés en France était incalculable.

Nous avons terminé la cérémonie en décapsulant des sodas à l'orange et en grignotant de mauvais gâteaux fourrés à la crème chimique. Nous étions mari et femme, et nous n'avions même pas échangé nos consentements. Je n'avais pas eu à prononcer le traditionnel « oui ». Cette formalité signée sur un

coin de table poussiéreuse reste le plus bel instant de ma vie tant il est le reflet de la manière dont je vivais en Afrique : simple, simple, simple.

Tamsir eut fort à faire pour déposer sa demande de passeport. La dame qui l'avait reçu ne semblait pas pressée d'enregistrer sa demande. Elle lui fit comprendre que son dossier pourrait éventuellement être placé sur le dessus de la pile en échange de quelques faveurs, financières cela s'entend. Tamsir avait eu la malencontreuse idée de faire intervenir une vague connaissance censée accélérer la procédure, qui se révéla être plutôt un frein, car elle heurtait la susceptibilité de la dame. Toutes ces démarches consumaient un temps et une énergie considérables.

Je ne pouvais pas attendre davantage. Mon état de santé se dégradait, et je redoutais d'affronter seule la succession de démarches que je devrais accomplir pour m'installer à nouveau en France. J'ai pris l'avion sans savoir si mon mari me rejoindrait car aucun de ses papiers n'était encore en règle. Il lui restait une semaine pour boucler les formalités. Inch Allah !

Il est neuf heures et demie du matin. Nous attendons avec Mariama devant les portes en verre coulissantes de l'aéroport de Lyon l'arrivée des passagers en provenance de Dakar

Nous n'avons rien en France, ni appartement, ni travail, aucun meuble, presque aucun effet personnel, et une garde-robe composée exclusivement de vêtements d'été. Nous avons débarqué à la fin de l'hiver, dans la grisaille et l'humidité, la température avoisinant régulièrement zéro degré. Les magasins de prêt-à-porter proposaient déjà les nouvelles collections de printemps-été, couleurs acidulées et tissus fluides peu adaptés au climat qui régnait alors. Cela faisait un effet curieux d'être en situation décalée dans mon pays d'origine. Depuis le premier jour de notre retour, ma préoccupation principale était d'ordre vestimentaire. Je veillais à nous protéger, Mariama et moi, du froid et de la pluie, mais surtout je devais mettre mon mari à l'abri des intempéries, de toutes les intempéries.

Les passagers, presque tous des toubabs hâlés par le soleil des vacances, sortaient par grappes de la salle de débarquement. Ils avaient récupéré leurs bagages alourdis par les souvenirs parfois bien encombrants. Je repérais facilement les sacs en tissu molletonné, imprimé de silhouettes de danseurs africains qui protégeaient un djembé. Je me demandais combien de temps durerait la motivation des touristes pour s'exercer dans leurs appartements à l'art bruyant et difficile de la rythmique africaine. A moins que l'instrument serve de décoration, de table basse, ou de témoignage d'une incursion en terre africaine ?

Planche était menuisier à Popenguine, ce qui explique son surnom, mais il ne gagnait pas suffisamment sa vie en travaillant honnêtement. Durant la saison touristique, il vendait

aux touristes de passage sur la plage des souvenirs et des gris-gris. Après avoir déballé les pacotilles d'usage, il prenait un air de mystère et chuchotait qu'il détenait des trésors, les véritables gris-gris qui avaient protégé les tirailleurs sénégalais. Il narrait les souvenirs et les anecdotes de la guerre, à laquelle il n'avait bien sûr pas participé étant donné son âge, et il valorisait ses chroniques en montrant les amulettes qui avaient permis les exploits relatés. A la fin de l'histoire, les touristes sous le charme de ses récits extraordinaires se pressaient pour acheter une part de la légende contée. Planche se faisait prier, il tergiversait, expliquant avec force qu'il ne pouvait pas céder ainsi un bien si précieux, magique. Il remballait ses gris-gris en hochant la tête, l'air de penser : « Mais comment peuvent-ils imaginer que l'on peut vendre un morceau d'histoire ? »

Les touristes, piqués au vif, insistaient et le suppliaient de leur vendre ces porte-chance dont ils avaient tant besoin. Planche prenait alors l'air compassé, il réfléchissait. Pouvait-il laisser ces pauvres toubabs dans la détresse ? Il acceptait de sortir à nouveau ses trésors du sac fait d'une peau de chèvre entière. Ce sac était impressionnant car on voyait les pattes et les sabots de la bête, ce qui ajoutait au mystère et à l'étrangeté de la situation. Il regardait longuement les amulettes comme s'il ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Il feignait de les mettre à nouveau au fond du sac-chèvre tout en dodelinant de la tête. Les toubabs étaient sur des charbons ardents, craignant de voir s'échapper leur planche de salut. Finalement, après deux heures de palabres, Planche acceptait la transaction, non sans avoir recommandé plusieurs fois avec insistance de ne pas ébruiter cette affaire et de garder le gri-gri secret. Il ne devait pas tomber dans les mains de n'importe qui. Il disait :

« En devenant le possesseur de ce puissant gri-gri, tu endosses une grande responsabilité et tu dois en être digne. Je te fais confiance, parce que j'ai senti immédiatement que toi, tu étais différent des autres toubabs. »

Les toubabs, flattés de cette considération, déboursaient une coquette somme pour acquérir une amulette fabriquée la veille

par les soins de Planche. Les touristes, certes bernés, possédaient néanmoins un morceau du mystère des protections magiques de l'Afrique, comme d'autres collectionnent les mèches de cheveux ou les costumes de scène de leur idole, qu'ils garderont précieusement et qu'ils utiliseront peut-être pour une occasion spéciale. Il ressortait de cette aventure qu'ils avaient vraiment vécu quelque chose de spécial et d'intense lors de leur séjour, et la légende se transmettrait ainsi.

La plupart des voyageurs avaient repris leur tenue vestimentaire de rigueur, quand d'autres tentaient de prolonger leurs vacances en restant vêtus à la mode africaine. Les hommes portaient le large pantalon de coton aux motifs géométriques typiquement sénégalais, les chaussures artisanales nu-pieds en cuir, parfois même le chapeau conique en cuir et paille des bergers peuls. Les femmes arboraient des tresses africaines, garnies de perles multicolores, ainsi que de longues rangées de breloques et de bijoux locaux autour des bras, des doigts et des chevilles. Je n'étais pas la seule à être décalée. J'observais tous ces visages pour tenter de percer ce qui se cachait dans les esprits. Quels souvenirs ces touristes garderaient-ils du Sénégal ?

Mariama soupirait. J'avais épuisé toutes les distractions pour détourner l'ennui provoqué par l'attente. Son père n'arrivait pas. Avait-il raté l'avion ? Les Sénégalais ne sont jamais pressés et les salamalecs d'au revoir peuvent s'éterniser. Il avait dû prendre un taxi pour se rendre à l'aéroport de Dakar, et toutes les suppositions étaient possibles. Soit le réservoir de la voiture était vide parce que le chauffeur n'avait pas eu assez d'argent liquide pour le remplir, soit la voiture était en panne, soit l'heure était passée sans que personne y prenne garde, soit les formalités de douane ou de police avaient retenu Tamsir. Bien sûr, comme de coutume dans ces cas-là au Sénégal, personne ne se serait donné la peine de m'avertir. Il avait certes déjà pris l'avion du temps où

il servait dans l'armée de son pays. Le Sénégal avait engagé des troupes dans la force FINUL dont il faisait partie en tant que responsable d'un char d'assaut. Ces troupes sous l'autorité de l'ONU s'interposaient pacifiquement entre les belligérants au Liban ou en Israël. Les voyages aériens lui étaient familiers, néanmoins celui-ci était particulier. Il avait disposé d'un mois, un seul, pour faire ses bagages, se préparer à quitter son village, sa famille, ses amis, la pêche et l'océan, tout ce qui faisait son existence depuis quarante-cinq ans. Il partait pour une durée indéterminée, un avenir incertain, un objectif encore flou.

« Papa ! s'exclama Mariama en apercevant son père.

— Sois le bienvenu en France, nidiaye », lui dis-je.

Nous avons pris l'autoroute qui nous conduisait vers la ville. Le temps était très maussade. J'avais imaginé un accueil plus chaleureux pour Tamsir. Je l'avais entraîné dans une drôle d'aventure, et je souhaitais de toutes mes forces qu'il en sorte indemne. Il était habitué aux grands espaces, à l'air marin vivifiant, à la liberté d'être son propre patron, son seul maître à bord. Il avait toujours été soutenu par la communauté familiale et villageoise et, brutalement, il allait être confronté à la société toubab, à ses bons côtés mais surtout à son individualisme forcené. Il devrait se battre sur tous les fronts, se protéger des attaques invisibles mais bien réelles qui déstabiliseraient et rongeraient sa volonté de rester lui-même. Le froid, le bruit, le stress, la vitesse, l'indifférence collective, tout contribuerait à ébranler son optimisme et sa foi.

Tamsir sait que cette expérience est un passage obligé dans sa destinée, qu'il doit la vivre. D'autres avant lui ont vécu cette aventure, et il puise son courage dans la force que les ancêtres lui ont léguée et qu'à son tour il transmet.

Ici plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi pas, puisqu'il préserve sa dignité et peut laisser mûrir les fruits de la sagesse.